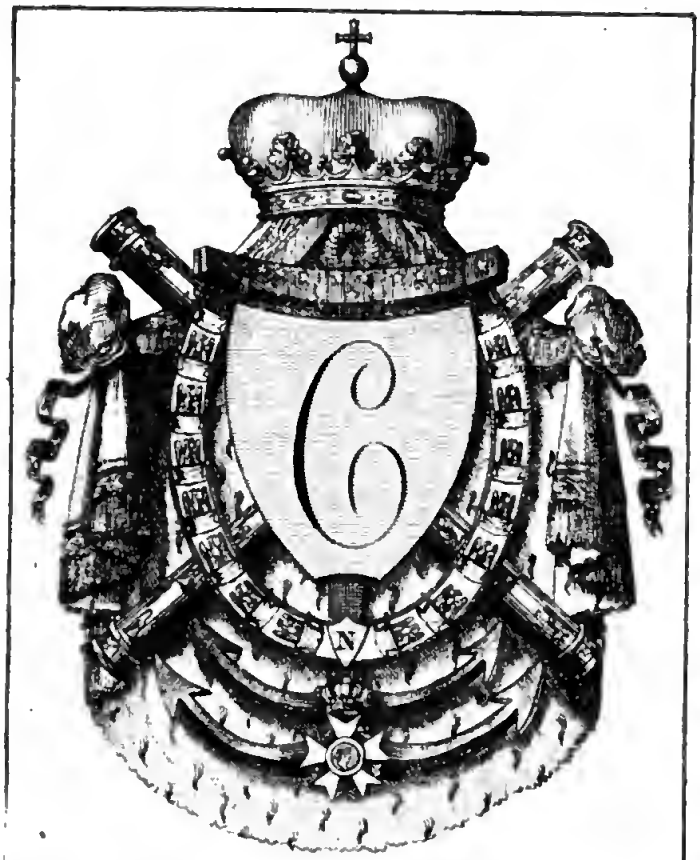
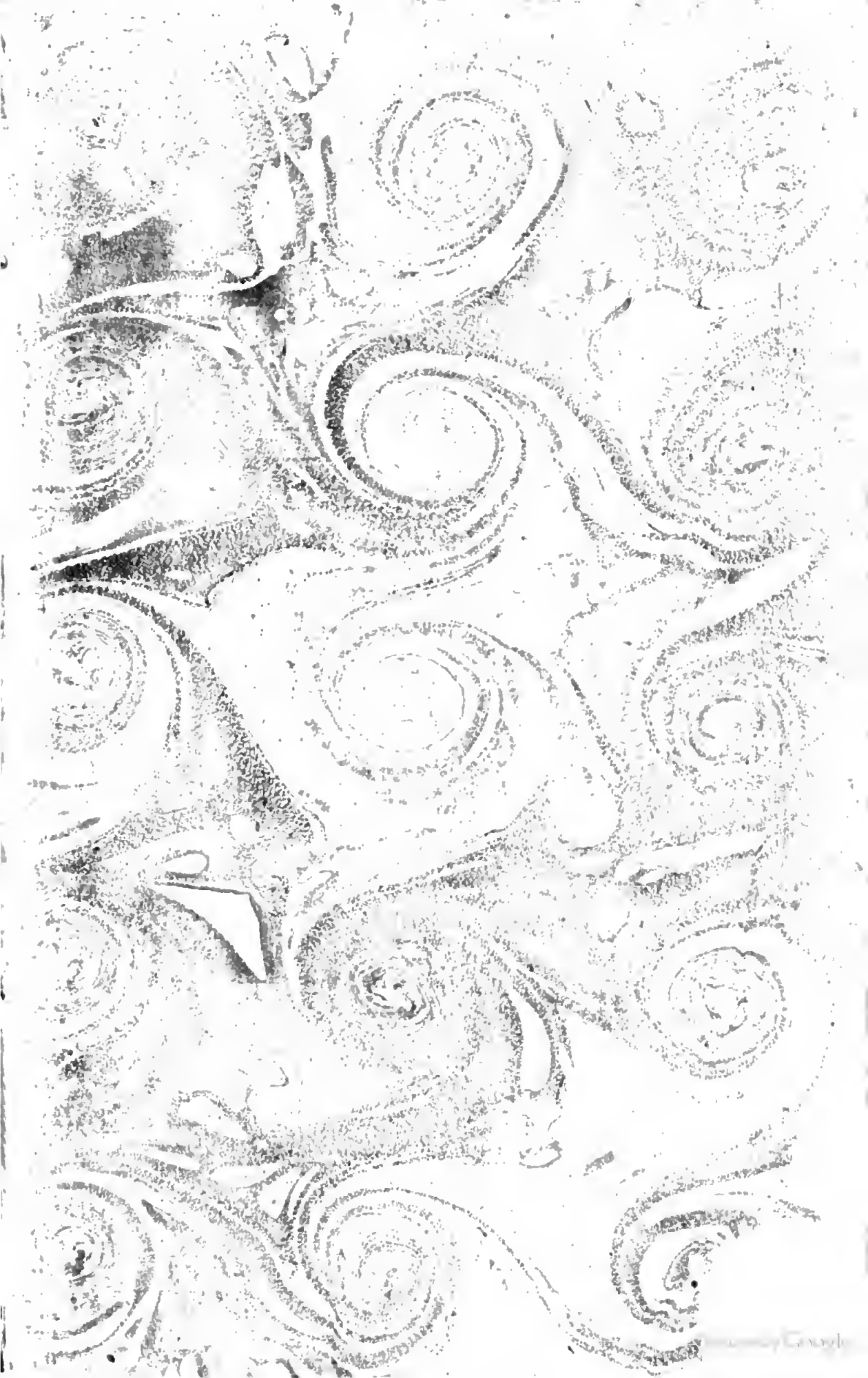

C
N



72 S 110
3520

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

PREMIERE PARTIE.

TOME PREMIER.

NOTICE

Des Ouvrages qui composent les Œuvres complètes de MILLOT, *18 vol. in-12, et qui se vendent séparément.*

	℔	ʃ
Élémens d'Histoire Ancienne, 4 vol. in-12. . . .	10	
——— d'Histoire Moderne, 5 vol. in-12.	12	10
——— d'Histoire d'Angleterre, augmentés des règnes de GEORGES II et de GEORGES III, par CH. MILLON; 3 vol. in-12.	7	10
——— de l'Histoire de France, augmentés d'un Supplément sur le règne de LOUIS XV, continués jusqu'à la mort de LOUIS XVI, par CH. MILLON; 3 vol. in-12.	7	10
Histoire littéraire des TROUBADOURS; 3 vol. in-12.	7	10

Les mêmes Ouvrages, beau papier, 15 vol. in-8.° .	60
Idem sur carré fin d'Angoulême	90

L'in-8.° ne se vend pas séparément.

569699

ÉLÉMENS

D'HISTOIRE ANCIENNE,

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE EDITION.

Tome I.

A PARIS,

Chez la veuve DURAND, rue de l'Hirondelle, n.° 30, hôtel Salamandre.

1800.

Digitized by Google

PRÉFACE.

DEPUIS que l'état de Parme a pour ſouverains des princes nés du ſang le plus auguſte de l'Europe, il s'y eſt formé pluſieurs établiſſemens utiles, propres à répandre les lumières qui contribuent toujours au bonheur des peuples. Le gouvernement s'eſt propoſé en particulier, de faire ſervir l'hiſtoire à l'inſtruction de la nobleſſe. Convaincu des avantages qu'elle procure, pour éclairer les citoyens, & pour les rendre ſolidement vertueux, il a cherché les moyens d'en faciliter l'étude, & de la diriger au bien public.

J'ai eu l'honneur de travailler pour un objet ſi important. Le programme, déja publié en 1768, par les ordres de S. A. R. l'Infant Don FERDINAND, duc de Parme, donnera une idée ſuffiſante de la méthode que j'ai ſuivie. J'y ajoute ſeulement un petit nombre d'obſervations ſur la matière des premiers volumes.

Quelques modernes célèbres ont trop décrié l'hiſtoire ancienne. A les en croire, il faudroit la bannir preſque entièrement des écoles, & de nos bibliothéques uſuelles: également fauſſe & inutile, elle y occupe une place uſurpée; elle dérobe un temps que réclament des études indiſpenſables.

Sans doute, on ne doit pas lui donner, comme autrefois, la préférence ſur les objets qui nous intéreſſent le plus; on ne doit pas, ſur-tout dans l'inſtruction civile,

en accumuler les minuties, avec une peſanteur pédanteſque ; on ne doit pas la rendre abſurde par des fables, ou faſtidieuſe par des inutilités ; on ne doit pas enfin attacher de l'importance à ce qui n'eſt qu'un poids accablant pour la mémoire.

Mais l'hiſtoire ancienne, réduite à de juſtes bornes, outre qu'elle attire fortement la curioſité, eſt une ſource de lumières où l'on peut, ſans beaucoup de peine, puiſer des connoiſſances très-précieuſes ; & même les principes des connoiſſances les plus néceſſaires. En la conſidérant ſous ce point de vue, j'ai fait mes efforts pour en exprimer la ſubſtance dans un ouvrage court & clair, qui renfermât & rendît ſenſibles les principales vérités.

Le *Diſcours* du grand Boſſuet *ſur*

l'hiſtoire univerſelle, un des chefs-d'œuvre du ſiècle de Louis XIV, n'offre, avec ſon éloquente briéveté, qu'une ſuite chronologique d'événemens, dépouillés de circonſtances & de détails : pour le lire, il faut donc connoître déja l'hiſtoire. La dernière partie de ce diſcours, où l'illuſtre prélat traite des mœurs, des gouvernemens, &c. eſt pleine de réflexions ſublimes qu'on ne ſauroit trop méditer ; mais elle demande encore un lecteur inſtruit du fond de l'hiſtoire. Boſſuet a rempli ſon plan en homme de génie. Si j'oſe quelquefois m'écarter de ſes opinions, c'eſt que les ſavans ont éclairci desmatières qui ne l'étoient pas aſſez de ſon temps. M. Goguet en particulier, dans ſon *Origine des lois, des gouvernemens, &c.* donne des idées plus juſtes ſur les anciens peuples.

Trop de longueur, trop peu de critique, ſont les défauts qu'on trouve communément dans M. Rollin, dont il convient d'ailleurs d'honorer la mémoire & les écrits. En ſuivant une route fort différente de la ſienne, puiſſé-je l'avoir imité par les ſentimens vertueux qui dirigèrent ſa plume?

Si des perſonnes ſcrupuleuſes me blâmoient d'avoir inſiſté plus que lui ſur les excès de la crédulité & de la ſuperſtition, je n'ai que deux mots à répondre : la crédulité eſt mère de l'erreur; la ſuperſtition eſt ennemie de cette religion divine, que les chrétiens ont reçue pour règle de leur conduite, & pour gage de leur bonheur.

J'ai diviſé mon ouvrage avec méthode, de manière qu'un chapitre pût faire la

matière d'une leçon pour la jeuneſſe. Les ſommaires forment une eſpèce d'analyſe, propre à faciliter le travail de la mémoire. La table de géographie ancienne, qu'on trouvera au commencement du tome I, ne contient que ce qui m'a paru néceſſaire; & la table chronologique, inſérée à la fin du tome IV, fixe les époques reſpectives des faits les plus mémorables.

PROGRAMME
D'UN
COURS D'HISTOIRE GÉNÉRALE,

Publié en 1768, par les ordres de S. A. R. l'Infant duc de Parme, &c.

I.

L'HISTOIRE, conſidérée comme un ſimple objet de curioſité, mériteroit d'autant plus d'attention, qu'elle préſente à l'eſprit le grand ſpectacle du genre humain. Mais n'étant pas moins utile qu'agréable, elle tient un des premiers rangs

parmi les bonnes études, puiſqu'elle forme des citoyens pour l'état, & des hommes pour la ſociété. La morale & la politique ont également beſoin de ſon ſecours. Elle ſert à perfectionner le jugement & à régler la conduite. En un mot, ſelon la penſée de Cicéron, elle enſeigne l'art de bien vivre. C'eſt le but que S. A. R. s'eſt propoſé, en établiſſant une chaire d'hiſtoire, qui fût moins une école d'érudition que de goût, de vérité & de ſageſſe. Elle veut qu'on y trouve des inſtructions relatives à tous les états, à tous les emplois, où l'honnête homme peut ſervir la patrie en aſſurant ſon propre bonheur.

II.

Le cours d'hiſtoire générale ſe fera le moins long qu'il ſera poſſible, ſans s'arrêter aux queſtions épineuſes qui diviſent les ſavans, ni aux détails minutieux qui ſurchargent la mémoire. Dans un enſeigne-

ment public, où le temps eſt court & la matière inépuiſable, il faut prendre la ſubſtance des choſes ; autrement on n'apprendroit que des mots. Laiſſant donc à part les difficultés chronologiques, les recherches infructueuſes, les noms & les faits dignes d'oubli ou peu mémorables, on s'efforcera de donner une idée juſte de tout ce qu'il importe le plus de ſavoir en tout genre.

III.

L'hiſtoire ſainte appartient proprement à l'étude de la religion : c'eſt comme la baſe de l'éducation chrétienne, & nous la ſuppoſons déja connue. Le peuple juif, ſi célèbre par les merveilles de la providence, ayant été gouverné par des voies ſurnaturelles, il ſuffira de tracer les principaux traits de ſon caractère, & de marquer les événemens qui lui ont donné du rapport avec les grandes nations.

IV.

Toutes les antiquités des autres peuples ſont pleines de fables & de ténèbres. Quelque admirable qu'ait été le travail de pluſieurs ſavans pour débrouiller ce chaos, il n'en réſulte guère que des probabilités & des conjectures douteuſes. Il ſera facile de s'en convaincre en jetant un coup-d'œil ſur leurs ſyſtêmes. L'hiſtoire fournit cependant des particularités fort intéreſſantes par rapport aux mœurs, aux lois, au gouvernement, aux arts & aux ſciences des plus anciennes nations. On traitera ces objets avec aſſez d'étendue pour en tirer des lumières, & avec la critique néceſſaire pour éviter les erreurs de quelques hiſtoriens trop crédules.

V.

Il ſeroit honteux de ne pas connoître ſpécialement les Grecs & les Romains,

nos maîtres, nos modèles en pluſieurs points conſidérables. Autant que les bornes du plan le permettront, on expoſera les grands événemens de leur hiſtoire, en étudiant plutôt les effets de leur politique & de leur génie, que le détail des guerres & la ſuite des annales. Le tableau de ces nations peut renfermer dans un eſpace médiocre le germe d'une foule de connoiſſances eſſentielles.

VI.

L'hiſtoire moderne, à commencer depuis l'établiſſement de la monarchie françoiſe, eſt ſans doute plus néceſſaire que l'hiſtoire ancienne; mais auſſi elle préſente d'abord beaucoup plus de difficultés, ſoit par la barbarie des ſiècles & des peuples, ſoit par la multitude & la différence des états. Elle demande une méthode particulière, pour éviter les répétitions où l'on tomberoit néceſſairement, ſi on entre-

prenoit de traiter ſéparément chaque partie. Il nous a paru indiſpenſable d'embraſſer l'hiſtoire générale, de manière que tout ſoit lié par le fil des événemens fameux, qui dirigent ſucceſſivement l'eſprit dans les détours de ce vaſte labyrinthe.

VII.

Des époques fréquentes & bien caractériſées, ſerviront à fixer l'ordre & à marquer l'enchaînement des matières. On renverra ordinairement à des articles particuliers ſous chaque époque les objets détachés de la chaîne, ou ceux qui exigent plus d'examen & de développement.

VIII.

La légiſlation & le gouvernement des états, les mœurs & les opinions des peuples, les cauſes des révolutions remarquables, les fondemens du droit public trop peu connu, les progrès & les éga-

remens de l'eſprit humain, l'invention des arts, les nouvelles découvertes, ſeront expoſés avec ſoin, toujours en vue d'établir les meilleurs principes, & de fixer les jugemens ſur tout ce qui intéreſſe l'humanité. On fera mention des hommes illuſtres qui ſe ſont immortaliſés par leurs actions ou par leurs ouvrages. On ſaiſira auſſi les occaſions de faire connoître, du moins en partie, les peuples qui, ſans tenir au ſyſtême de l'Europe, fourniſſent matière à des obſervations utiles.

IX.

L'hiſtoire eccléſiaſtique, preſque toujours liée depuis Conſtantin, aux affaires politiques, marche avec l'hiſtoire profane, & ne peut en être ſéparée. C'eſt par elle qu'on apprendra facilement à diſcerner les vraies maximes de la religion, les abus de la ſuperſtition & les excès du fanatiſme, les droits & les limites des deux puiſſances,

la néceſſité d'obéir à l'une pour le ſpirituel, & de reconnoître l'indépendance de l'autre pour le temporel & le civil, enfin les devoirs du citoyen envers l'égliſe, & ceux du chrétien & du catholique envers les princes, le gouvernement, & les lois de la ſociété. Leçons importantes pour la tranquillité publique, pour l'intérêt de la religion même, puiſque les erreurs en ce genre n'ont pas été moins funeſtes à la gloire de l'égliſe qu'au repos des peuples & à la dignité des ſouverains.

X.

Ainſi le cours d'hiſtoire ſera proprement un exercice de raiſon, deſtiné à répandre cette véritable ſageſſe, qui, par la connoiſſance de l'homme & des choſes humaines, fait juger ſainement de tout & agir en tout avec prudence. L'eſſentiel n'eſt pas de ſavoir beaucoup, mais de bien ſavoir; & le principal avantage des études

publiques doit être de diriger ſur un bon plan les études particulières. On indiquera les ſources où chacun pourra puiſer les autres connoiſſances hiſtoriques dont il ſera curieux.

XI.

Cette école ſera différente des autres par la manière d'enſeigner ainſi que par ſon objet. Comme elle ne peut être ouverte qu'à des auditeurs choiſis & d'un eſprit déja cultivé, la méthode des conférences eſt préférable à celle de l'enſeignement ordinaire. Des queſtions faites à propos; les réflexions qu'on ſe communiquera mutuellement, éclairciront les difficultés, exerceront l'eſprit, & ſoulageront la mémoire. C'eſt ainſi que ſe formèrent depuis Socrate les grands génies de l'antiquité.

TABLE
DE GÉOGRAPHIE
ANCIENNE,

Pour faciliter l'intelligence de cet Ouvrage.

A

ACHAÏE ; c'étoit d'abord une contrée du Péloponèſe. Quand les Romains eurent ſubjugué la Grèce, la province romaine qu'ils nommèrent *Achaïe*, comprenoit l'Attique, la Béotie, la Phocide, le Péloponèſe, &c. avec les îles.

ADRIATIQUE (mer). C'eſt le golfe de Veniſe.

ALBANIE ; pays d'Aſie, près de la mer Caſpienne, aujourd'hui le Sohivan & le Dageſtan, où eſt Derbent.

ALEXANDRIE. La ville la plus fameuſe de ce nom, fut fondée en Égypte par Alexandre, près d'une des embouchures du Nil.

ALLOBROGES; peuple de la Gaule narbonnoiſe, dans une partie du Dauphiné & preſque toute la Savoie.

ALPES. Ces montagnes étoient diviſées en pluſieurs parties, ſous différens noms. — *Alpes Cottiennes*, entre le Dauphiné & le Piémont (le mont Cénis). — *Alpes Grecques*, entre la Savoie & le Piémont (le petit mont Saint-Bernard). — *Alpes Juliennes*, entre l'Iſtrie & la Carniole, dans les états de la maiſon d'Autriche. — *Lépontiennes*, dans la Suiſſe. — *Maritimes*, entre la Provence & l'état de Gènes. — *Noriques*, entre la Bavière, le Tirol & la Carinthie. — *Pennines*, entre le Milanès & le Valais, (le grand Saint-Bernard). — *Rhétiques*, dans le Tirol, &c.

AMANUS; branche du mont Taurus, en Aſie, qui ſépare la Syrie & la Cilicie.

AMPHIPOLIS; (aujourd'hui Jamboli), ville de Thrace, près de l'embouchure du Strimon.

ARABIE; pays de l'Aſie, entre la Paleſtine, la mer Rouge & le golfe Perſique. On la diviſoit, comme aujourd'hui, en trois parties; 1°. Arabie *pétrée*, ſur les confins de la Paleſtine & de l'Égypte. 2°. Arabie *déſerte*, au nord, où étoient des peuples nomades, dont

une tribu portoit le nom de Saraſins, devenu enſuite commun à tous les Arabes. 3°. Arabie *heureuſe*, au midi. Ses principales villes étoient Jatrippa, (Médine) Macoraba, (la Mèque) Saba, (Sanaa).

ARCHIPEL; la partie de la Méditerranée, qui eſt entre la Grèce & l'Aſie.

ARMÉNIE. La grande Arménie, au nord de la Méſopotamie, aujourd'hui Turcomanie. — Petite Arménie, dans l'Aſie-mineure. C'étoit une partie de la Cappadoce, conquiſe par les rois d'Arménie.

ASIE-MINEURE, aujourd'hui Natolie. Elle comprenoit la Phrygie, la Lydie, la Bithynie, le Pont, la Cappadoce, la Galatie, l'Ionie, la Carie, la Cilicie, &c.

ASSYRIE, au-delà du Tigre. Ninive fut l'ancienne capitale. Les autres villes fameuſes ſont Arbelles, (Erbil) & Ctéſiphon, capitale des Parthes. Ce pays ſe nomme aujourd'hui le Kurdiſtan.

ATHOS, montagne qui termine une grande preſqu'île de la Macédoine, (aujourd'hui *Monte-Santo*).

ATLAS; grande montagne d'Afrique, qui s'étend d'occident en orient.

ATTIQUE; contrée de la Grèce, où étoit Athènes, aujourd'hui Sétines ou Athéni.

B

BABYLONIE, ou Chaldée : au midi de la Méſopotamie & de l'Aſſyrie. Sa capitale Babylone, ſituée ſur l'Euphrate, eſt détruite. On a ſuppoſé que Bagdad étoit dans le même endroit; mais Bagdad eſt ſur le Tigre. Ce pays ſe nomme maintenant Irak-Arabi.

BACTRIANE; province de Perſe en deçà de l'Oxus (le Gihon). C'eſt une partie du pays des Tartares Uſbecks.

BALÉARES; îles qui dépendoient de l'Eſpagne, aujourd'hui Majorque & Minorque.

BÉOTIE; contrée de la Grèce, à l'occident de l'Attique. Thèbes, (Thiva) en étoit la capitale.

BÉTIQUE; province d'Eſpagne, qui tiroit ſon nom du fleuve *Bætis*, (le Guadalquivir). Elle comprenoit l'Andalouſie, le royaume de Grenade, & une partie de la nouvelle Caſtille.

BITHYNIE; province au nord de l'Aſie-mi-

neure. Ses principales villes étoient Pruſe, Nicée, Chalcédoine, Nicomédie, &c. aujourd'hui nommées Bourſe, Iſnich, Scutari, Is-Nikmid.

BORYSTHÈNE. C'eſt le Dniéper, fleuve qui ſe jette dans la mer Noire.

BOSPHORE de Thrace. C'eſt le détroit de Conſtantinople, par lequel la Propontide (mer de Marmara) communique avec le Pont-Euxin. — Boſphore *cimmérien* ou Cherſonnèſe Taurique, aujourd'hui la Crimée.

BRETAGNE. La Grande-Bretagne, qu'on nommoit auſſi Albion, comprenoit, comme aujourd'hui, l'Angleterre & l'Écoſſe. Mais dans la Bretagne romaine, il n'y eut jamais que la partie méridionale de l'Écoſſe avec l'Angleterre. — La Petite-Bretagne, appelée auſſi Hibernie, & quelquefois Scotie, étoit l'Irlande.

BRUTIUM; partie de l'Italie méridionale, où étoient Crotone, Coſence, Rhégio.

BYZANCE; ville de Thrace, admirablement ſituée ſur la mer, aujourd'hui Conſtantinople.

C

CADIX, autrefois Gadès, ville fondée par les Phéniciens, dans une île vers l'embouchure du Guadalquivir.

CAMPANIE. C'eſt une partie de la Terre de Labour & de la Principauté ultérieure dans le royaume de Naples.

CANTABRES; peuple de l'Eſpagne Tarragonoiſe, dans le Guipuſcoa, la Biſcaye, la Navarre. Les Romains eurent beaucoup de peine à les ſubjuguer.

CAPPADOCE; grande province de l'Aſie-mineure, vers le Pont-Euxin. Elle forma un royaume dont la capitale étoit Céſarée. Ce pays ſe nomme aujourd'hui Amazie ou Amnazan.

CASPIENNES (les portes). On appeloit ainſi un paſſage de montagnes très-difficile, entre les monts Caſpiens & la mer Caſpienne. On le place aujourd'hui près de la ville de Derbent.

CAUCASE; branche du mont Taurus, en Aſie, entre la mer Noire & la mer Caſpienne.

CÉLÉ-SYRIE; contrée de Syrie dans une vallée délicieuſe. Les limites en ſont peu connues. Voyez SYRIE.

CELTIQUE. Voyez GAULE.

CHALDÉE. Voyez BABYLONIE.

CHERSONÈSE. On donnoit ce nom à plusieurs presqu'îles. Cherſonèſe *Cimbrique* (le Jutland); — *Taurique* (la Crimée); — de *Thrace* (la Romanie).

CHYPRE, île fameuſe de la Méditerranée, à l'oueſt de la Phénicie.

CILICIE; province méridionale de l'Aſie-mineure, où étoient les villes de Tarſe & d'Iſſus.

COLCHIDE, nommée enſuite Lazique; pays d'Aſie, à l'orient de la mer Noire, aujourd'hui Mengrelie.

COMAGÈNE; province de Syrie, près de l'Euphrate.

CORCYRE; île de la Grèce, à l'occident dans la mer Ionienne, aujourd'hui Corfou.

CORINTHE; ville au nord du Péloponèſe, près de l'Iſthme qui portoit ſon nom.

CRÈTE; île où l'on comptoit pluſieurs royaumes. C'eſt l'île de Candie, au midi de l'Archipel.

CYRÉNAÏQUE; contrée de la Libye, qui

fait aujourd'hui la partie occidentale du pays de Barca.

D

DACE ou DACIE. Ce pays comprenoit la haute Hongrie, la Tranſilvanie, la Valachie & la Moldavie, au-delà du Danube. Ses habitans étoient connus ſous le nom de Gètes. Les Romains ayant abandonné la grande Dacie, donnèrent ſon nom à des contrées en-deçà du Danube.

DALMATIE; c'étoit la partie orientale de la Dalmatie d'aujourd'hui & de la Boſnie, avec la Servie occidentale. Ses villes étoient Salone, Belgrade (*Taurunum*), &c.

DARDANIE; ſur les confins de la Macédoine, faiſant quelquefois partie de la Dacie. On donne ce nom à d'autres pays.

DELPHES. Ville de Phocide, célèbre par l'oracle d'Apollon.

E

EGÉE (la mer); c'eſt aujourd'hui l'Archipel.

ÉGYPTE. On la diviſoit en trois parties: 1°. la baſſe Égypte, dont les principales villes furent Tanis, Péluſe, Canope, Alexandrie; 2°. la

moyenne, où étoit Memphis; 3°. la haute, où étoient Thèbes, Éléphantis, Siène.

ÉMILIE; contrée d'Italie ou de la Gaule Ciſalpine, entre le Pô & l'Apennin. Elle comprenoit ce qui fait l'état de Parme, & s'étendoit vers Ravenne.

ÉPHÈSE; ville d'Ionie, où étoit un magnifique temple de Diane.

ÉPIRE; contrée de la Grèce, aujourd'hui la baſſe Albanie. Ambracie (Larta) & Nicopolis (Préveza) bâtie par Auguſte après la bataille d'Actium, étoient ſes villes principales.

ÉQUES; ancien peuple d'Italie, qui habitoit le long de l'Anio, aujourd'hui le Tévéron.

ESPAGNE. Les Romains la diviſèrent d'abord en deux parties; l'Eſpagne *Ultérieure*, & la *Citérieure* ou Tarragonoiſe. La première fut enſuite ſubdiviſée en deux provinces, la Luſitanie & la Bétique. (Voyez ces mots). La ſeconde le fut en trois; 1°. la Tarragonoiſe propre, où étoient Tarragone, Saragoſſe, Pampelune, Numance; 2°. la Gallécie, où étoient Brague, Porto, Lugo, Léon; 3°. la Carthaginoiſe, où étoient Carthagène, Valence, Tolède.

ÉTHIOPIE, au midi de l'Égypte. C'eſt aujourd'hui la Nubie & l'Abyſſinie. On y diſtinguoit les Troglodites, qui habitoient des cavernes ſur la côte de la mer Rouge.

ÉTOLIE; contrée de la Grèce, à l'eſt de la Phocide; aujourd'hui le Deſpotat, partie de la Livadie.

ÉTRURIE; c'eſt la Toſcane d'aujourd'hui, avec la partie de l'État eccléſiaſtique, ſituée à l'occident du Tibre.

EUBÉE; île de la mer Égée, le long de la Béotie, dont la capitale étoit Chalcis: l'Euripe la ſéparoit de la terre ferme, (aujourd'hui Négrepont).

F

FALISQUES; peuples d'Etrurie, ſur le Tibre. Faléries étoit leur capitale.

FIDÉNATES; peuple du Latium, dont Fidènes étoit la capitale.

G

GALATIE ou GALLO-GRÈCE, province de l'Aſie-mineure où s'établirent les Gaulois. Sa capitale étoit Ancyre, (aujourd'hui Angouri).

GAULE, diviſée en quatre parties, la Belgique, la Celtique, l'Aquitaine, la Narbonnoiſe; 1°. la Gaule *Belgique* comprenoit les pays entre l'Océan, le Rhin, les Vôges, juſques vers la Seine & la Marne; 2°. la *Celtique*, le milieu & la plus grande partie de la France; 3°. l'*Aquitaine* étoit ſituée entre l'Océan, la Garonne & les Pyrénées. Ces trois premières s'appeloient Gaule chevelue (*comata*), parce qu'on y portoit les cheveux longs; 4°. la *Narbonnoiſe* (appelée auſſi *braccata*, du nom d'un habillement) renfermoit le Languedoc, la Provence, le Dauphiné & la Savoie.

Auguſte étendit la Narbonnoiſe juſqu'à la Loire. On fit ſucceſſivement de nouvelles diviſions. A la fin du quatrième ſiècle, la Gaule étoit diviſée en dix-ſept provinces: il y eut deux Narbonnoiſes, trois Aquitaines, trois Lyonnoiſes, quatre Belgiques, la Viennoiſe, la Sénonoiſe, la Séquanoiſe, &c.

Comme la partie ſeptentrionale de l'Italie étoit peuplée de colonies gauloiſes, les Romains lui donnèrent le nom de *Gaule ciſalpine:* ils appeloient *Tranſalpine* la Gaule proprement dite, ſituée au-delà des Alpes, relativement à l'Italie.

GERMANIE. Elle comprenoit les pays entre

le Rhin, le Danube, la Viſtule & l'Océan ſeptentrional. C'eſt ce qu'on appeloit *grande Germanie*. La *petite* étoit une partie de la Gaule, en deçà du Rhin, où des peuplades de Germains s'étoient établies.

Le Danemarck, la Suède, la Norwège & une partie de la Pologne ſe trouvoient dans la grande Germanie, mais non l'Allemagne toute entière, au midi.

GRÈCE. C'eſt aujourd'hui la partie méridionale de la Turquie d'Europe. On la diviſoit en ſix; la Macédoine, l'Épire, la Theſſalie, l'Achaïe, le Péloponèſe, les îles.

La *Grande-Grèce* eſt la partie méridionale de l'Italie, où des colonies grecques s'établirent.

H

HALICARNASSE; ville de l'Aſie-mineure, dans la Carie.

HELLESPONT; détroit qui ſépare l'Europe & l'Aſie, aujourd'hui détroit des Dardanelles. On donna le même nom au pays ſitué en Aſie ſur ce détroit. Les villes de Lamſaque & de Cizique en faiſoient partie.

HELVÉTIENS; peuple celte dont le pays étoit la Suiſſe d'aujourd'hui, excepté le canton de Bâle.

HÉMUS (aujourd'hui Balkan), montagne qui traverſe la Thrace.

HERCYNIE (forêt d'). Cette immenſe forêt couvroit preſque toute l'Allemagne, & s'étendoit depuis l'Alſace & la Suiſſe juſqu'à la Tranſilvanie.

HYDASPE; rivière de l'Inde, qui ſe jette dans l'Indus.

HYPANIS; fleuve de Scythie en Europe, (aujourd'hui le Bog).

HYRCANIE; province de Perſe, au midi de la mer Caſpienne, (aujourd'hui Mazanderan ou Tabariſtan).

I

IBÉRIE; province de l'Aſie entre la mer Caſpienne & le Pont-Euxin; c'eſt la Géorgie. On donnoit auſſi ce nom à l'Eſpagne, à cauſe de l'Ébre (*Ibérus*).

ILLYRIE. Ce pays, fort étendu après les conquêtes des Romains, fut diviſé en huit provinces, qu'on ſubdiviſa encore : 1°. la Rhétie; 2°. le Norique; 3°. la Pannonie; 4°. la Liburnie; 5°. la Dalmatie; 6°. l'Illyrie propre, (où ſont Scutari & Durazzo); 7°. la

Méſie ; 8°. la Dacie. Il étoit borné par le Danube, le lac de Conſtance & le Rhin, les Alpes, la mer Adriatique, la Grèce & la Thrace.

INDE. Les anciens n'ont guère connu de ce pays que la preſqu'île occidentale, & ce qui forme en grande partie les états du Mogol. C'étoit l'*Inde en-deçà du Gange*. Le pays des Brachmanes au-delà du Gange, vers les ſources de ce fleuve, eſt le Tibet ou le pays des Lamas. La preſqu'île de Malaca étoit appelée *Cherſonèſe d'or*. On mettoit dans l'Inde le pays des *Sines* (des Chinois), qui étoit ſans doute la partie méridionale de la Chine, avec la Cochinchine & le Tonquin.

INSUBRIE ; partie de la Gaule ciſalpine, habitée par les Gaulois inſubres. Milan étoit la capitale.

IONIE ; contrée de l'Aſie-mineure, où étoient Milet, Ephèſe, Smyrne, &c.

ISAURIE ; pays de montagnes en Aſie, aux confins de la Cilicie ; aujourd'hui Sauba, dans la Caramanie.

ITALIE. Ce n'étoit d'abord que la partie méridionale du pays connu aujourd'hui ſous ce

nom. On diviſa enſuite tout ce pays en neuf parties; 1°. Gaule ciſalpine ou *togata* (la Lombardie; 2°.) Étrurie; 3°. Ombrie; 4°. Picenum; 5°. Samnium & Sabinie; 6°. Latium; 7°. Campanie; 8°. Grande Grèce; 9°. îles. Auguſte en fit onze provinces, & Conſtantin dix-ſept.

JUDÉE, en Aſie, aujourd'hui partie de la Sourie.

L

LACÉDÉMONE ou SPARTE, capitale de la Laconie, ſur l'Eurotas.

LACONIE, dans le Péloponèſe, pays des Spartiates, aujourd'hui Maïna.

LATIUM; pays des Latins, des Rutules, des Volſques, des Herniques, &c. C'eſt la Campagne de Rome & la partie voiſine de la Terre de Labour.

LAZIQUE. Voyez COLCHIDE.

LESBOS, aujourd'hui Métélin; île de l'Archipel.

LIBAN. Chaîne de montagnes, aux confins de la Syrie & de la Paleſtine.

LIBYE, aujourd'hui le pays de Barca, en Afrique.

LIGURIE, aujourd'hui la côte de Gènes, & la partie du Piémont, du Montferrat, du Milanès, ſituée au midi du Pô.

LOCRIDE; contrée de la Grèce à l'oueſt de la Phocide.

LUCANIE; partie de la Grande-Grèce, où étoient Sybaris, Roſcianum (Roſſano), &c.

LUSITANIE; province d'Eſpagne entre le Douro, la Guadiana & l'Océan: elle comprenoit preſque tout le Portugal, avec une partie des deux Caſtilles.

LYDIE; contrée de l'Aſie-mineure, où étoit Sardes.

M

MACÉDOINE; entre la Grèce & la Thrace. Les Turcs l'appellent *Makidunia*. Ses principales villes étoient Pella (Jenitza), Theſſalonique (Saloniki, &c.

MASSAGETES; peuple de Scythie, au nord-eſt de la Sogdiane.

MAURITANIE; partie de l'Afrique, au midi du détroit de Gibraltar. Les Romains y joignirent une portion de la Numidie. Le tout fut diviſé en trois provinces, qui comprenoient

prenoient les états actuels de Maroc, avec la partie occidentale d'Alger.

MÉDIE; province de Perſe, au nord de la Babylonie. C'eſt aujourd'hui l'Irak-Agémi. Ecbatane en étoit la capitale.

MEMPHIS. *Voyez* Égypte.

MER ROUGE, autrefois *Sinus Arabicus*, à l'eſt de l'Égypte, ſéparée de la Méditerranée par l'Iſthme de Suez.

MÉSIE. Ce pays répond à la Servie orientale d'aujourd'hui, & à la Bulgarie occidentale.

MÉSOPOTAMIE, (aujourd'hui Diarbeck;) province d'Aſie, entre le Tigre & l'Euphrate, où étoient Édeſſe, Niſibe, Carres, Singare, Atra, &c.

MESSÉNIE, pays des Meſſéniens, dans le Péloponèſe, à l'occident de la Laconie.

MILET; ville de Carie dans l'Aſie-mineure.

MYCÈNE; ville de l'Argolide; capitale du royaume d'Agamemnon.

MYTILÈNE; capitale de l'île de Leſbos.

N

NINIVE; ville célèbre d'Aſie ſur le Tigre.

NORIQUE; contrée entre l'Italie & le

Danube. C'eſt une partie des cercles de Bavière & d'Autriche.

NOVEMPOPULANIE, dans la Gaule. C'eſt la Gaſcogne, & la Guienne méridionale.

NUMIDIE. Cette partie de l'Afrique s'étendoit fort loin, avant que les Romains y pénétraſſent. Ils la démembrèrent pour agrandir la Mauritanie. Sous Auguſte, elle ne faiſoit plus que la partie orientale de ce qu'on appelle royaume d'Alger.

O

OLYMPIE; ville de l'Élide, dans le Péloponèſe, fameuſe par les jeux olympiques.

OLYNTHE; colonie athénienne, conquiſe par Philippe, & dès lors ville de Macédoine, au fond d'un golfe.

ORCADES; îles au nord de la Grande-Bretagne, (aujourd'hui Orckney).

P

PALESTINE. Voyez JUDÉE.

PALUS-MÉOTIDES, aujourd'hui mer de Zabache ou d'Azow, qui communique avec la mer Noire.

PANNONIE; province de l'Illyrie, au midi de l'Iſter (du Danube), comprenant une partie de

l'Autriche & de la Hongrie. Ses villes étoient Sirmium (Sirmich), Vindobona (Vienne), &c.

PARTHIE; pays des Parthes, à l'orient de la Médie. Elle fait partie du Khoraſſan.

PÉLOPONNÈSE; grande preſqu'île, jointe au reſte de la Grèce par l'iſthme de Corinthe. C'eſt la Morée.

PÉLUSE; ville d'Egypte, à l'embouchure du bras oriental du Nil.

PERGAME, capitale d'un royaume de ce nom, dans l'Aſie-mineure, où étoit auparavant le royaume de Phrygie.

PERSE. On donna ce nom aux pays ſitués au-delà du Tigre juſqu'à l'Indus. La Perſe proprement dite en faiſoit une province, ainſi que la Médie, la Parthie, la Bactriane, &c. ce qui répond à la Perſe d'aujourd'hui, & à une partie du pays des Tartares Uſbecks.

PHASE; fleuve célèbre d'Aſie, dans la Colchide; aujourd'hui Rione ou Fache.

PHÉNICIE; pays des Phéniciens en Aſie. C'étoit une côte étroite entre la Méditerranée & le mont Liban, aujourd'hui compriſe dans la Sourie.

PHOCIDE; contrée de la Grèce, à l'occident de la Béotie, où étoient la ville de Delphes, le Parnaſſe & l'Hélicon.

PHRYGIE; contrée de l'Aſie-mineure, vers l'Helleſpont. Là étoit la fameuſe Troie.

Le PONT; partie de l'Aſie-mineure, ſur les côtes du Pont-Euxin. C'étoit le royaume de Mithridate.

PONT-EUXIN, aujourd'hui la mer Noire.

PROPONTIDE; golfe entre l'Helleſpont & le Pont-Euxin; aujourd'hui mer de Marmara.

R

RHÉTIE; partie occidentale de l'Illyrie. C'eſt le pays des Griſons, & une partie du Tirol, de la Souabe & de la Bavière.

RHODOPE; montagne de Thrace, preſque

parallèle au mont Hémus, & qui traverſoit une province de même nom.

RUTULES; peuple du Latium, dont la capitale étoit Ardée.

S

SABINS; peuple d'Italie, dont le pays répond à la Sabine, dans l'État eccléſiaſtique, & s'étendoit juſques dans l'Abruzze ultérieure. Ils avoient Cures (Veſcovio), Reate, (Riéti), &c.

SAMNIUM; pays des Samnites en Italie, parmi leſquels on comptoit les Marſes. C'eſt aujourd'hui l'Abruzze dans le royaume de Naples.

SARDES; capitale de la Lydie, dans l'Aſie-mineure, ſur le Pactole.

SARMATIE. Les anciens la diviſoient en Sarmatie d'Europe & en Sarmatie d'Aſie. Celle d'Europe, entre la Viſtule, le Danube, le Pont-Euxin, le Tanaïs & les monts Riphéens, comprenoit la Pologne, la Ruſſie d'Europe & la petite Tartarie. Celle d'Aſie étoit

ce qu'on appelle aujourd'hui le Kaſan, l'Aſtrakan & la Circaſſie.

SCANDINAVIE, dans la Germanie ſeptentrionale. C'eſt principalement la Suède & la Norwège. On l'appeloit auſſi Scandie, Baltie.

SCYTHIE; partie ſeptentrionale de l'Aſie, aujourd'hui la grande Tartarie. On y plaçoit la Sarmatie aſiatique. On appeloit Sérique la partie la plus orientale, qui s'étendoit au midi juſqu'aux Brachmanes & aux Sines: c'étoit peut-être la Chine ſeptentrionale. — La *petite Scythie* étoit en Europe, aux embouchures du Danube.

SICAMBRES; peuples célèbres de la Germanie occidentale, qui, avec d'autres Germains, formèrent la ligue des Francs.

SICYONE; ville du Péloponnèſe, au nord-oueſt de Corinthe.

SOGDIANE; province de Perſe, entre l'Oxus (Gihon) & le Jaxartes (Sihon). La capitale étoit Maracanda, aujourd'hui Samarkand.

SYRIE. Ce pays d'Asie, que les Romains appellèrent Orient, se divisoit d'abord en Syrie, Phénicie & Palestine. On fit de nouvelles divisions. La première partie fut subdivisée en cinq provinces; 1°. Syrie propre, où étoient Antioche, Séleucie, Émèse, villes situées sur l'Oronte (l'Assi); 2°. Comagène; 3°. Osroène; 4°. Palmyrène; 5°. Phénicie Damascène, autrefois Célé-Syrie, où étoient Damas & Héliopolis (Balbeck).

T

TANAÏS, aujourd'hui le Don, fleuve qui se jette dans la mer de Zabache.

TARSE; ville de Cilicie, sur le Cydnus.

TAURUS; chaîne de montagnes en Asie, dont les branches avoient différens noms.

THÉBAÏDE; contrée de la haute Égypte, vers l'Éthiopie. Elle avoit Thèbes pour capitale.

THÈBES; capitale de la Béotie. Il y avoit en Égypte une ville fameuse du même nom.

THERMOPYLES; défilé entre la mer &

les montagnes, par lequel on paſſoit dans la Locride.

THESSALIE; contrée de la Grèce, au midi de la Macédoine, dont elle étoit ſéparée par des montagnes; aujourd'hui la Janna.

THRACE. C'eſt la Romanie & la Bulgarie occidentale d'aujourd'hui. Sous les empereurs Romains, elle fut diviſée en ſix provinces; 1°. Thrace propre, près de la Macédoine; 2°. Rhodope; 3°. Europe, où étoit Byzance; 4°. Hémimon; 5°. ſeconde Méſie; 6°. petite Scythie, près des bouches du Danube.
Lac de TRASIMÈNE, aujourd'hui de Pérouſe.

TRÉZÈNE; ville de l'Argolide dans le Péloponnèſe.

V

VÉNÉTIE. Ce pays peuplé par les Gaulois *Vénètes*, comprenoit l'état de Veniſe & une partie du Mantouan, du Milanès, du Ferrarois. Mantoue étoit une de ſes villes.

VOLSQUES; peuples du Latium. Ils avoient Anxur (Terracine), Arpinum (Arpino), Caſſinum (le mont Caſſin).

Fin de la Table Géographique.

INTRODUCTION.

UNE immenſe carrière s'ouvre devant nous. C'eſt l'eſpace des ſiècles & de l'univers que nous devons parcourir ; & la connoiſſance du genre humain eſt le but de nos recherches. Sans doute nul objet ne mérite davantage la curioſité de l'homme. Il peut contempler avec fruit les phénomènes du ciel, les productions de la terre, toutes les richeſſes, toutes les beautés de la nature, ce magnifique ſpectacle où brillent la grandeur & la ſageſſe du créateur. Mais la naiſſance, les progrès, la chute des nations & des empires ; les effets divers des paſſions & du génie ; la variété prodigieuſe des lois, des mœurs, des uſages, des opinions ; les événemens qui ont tant de fois changé la face du monde ; en un mot, les objets que l'hiſtoire lui met ſous les yeux, ont des rapports plus intimes avec lui-même. En les ignorant, il ſeroit comme étranger dans ſa patrie ; il ne connoîtroit point l'humanité ; il manqueroit de lumières pour remplir la deſtinée qui l'unit à ſes ſemblables.

Combien l'hiſtoire intéreſſe l'humanité.

Elle fait connoître l'homme.

L'hiſtoire *, dit Cicéron, *eſt le flambeau de la vérité; elle enſeigne l'art de bien vivre.* Cet éloge en fait ſentir tous les avantages.

Ses effets ſur l'eſprit & ſur le cœur.

Y a-t-il en effet une erreur, un préjugé nuiſible, dont elle ne puiſſe nous garantir par le tableau des illuſions & des folies qui ont égaré les hommes? un vice dont elle ne peigne, dans une foule d'exemples, la difformité & les malheurs? une vertu, dont elle n'inſpire l'amour, en conſacrant la mémoire des perſonnages vertueux? une ſeule circonſtance de la vie, à laquelle ne s'appliquent utilement ſes leçons? Et depuis le trône des rois juſqu'au cabinet du philoſophe, où trouver un état qui n'ait plus ou moins à profiter des ſecours qu'elle procure?

Deux règles de cette étude; chercher le vrai, & ſe borner à l'utile.

Mais on ſe perdroit dans l'immenſité de cette carrière, ſi l'on y marchoit au haſard & ſans principes. Deux règles importantes dirigeront notre étude. La première ſera de chercher le vrai en tout; la ſeconde, de nous borner à l'utile. Autrement, l'hiſtoire même deviendroit une ſource intariſſable d'erreurs;

---

* *Lux veritatis, magiſtra vitæ.* Cic. de Orat. II. 9.

ou ce qu'elle renferme d'excellent s'évanouiroit par le mélange des choſes frivoles.

Erreurs ſans nombre mêlées à l'hiſtoire ancienne.

Quoique chaque hiſtorien faſſe profeſſion d'écrire la vérité, la plûpart des anciennes hiſtoires ſont remplies de fables. Le menſonge ſe reproduit encore quelquefois ſous la plume des écrivains modernes. Il ſuffit qu'un auteur connu ait publié des fictions, pour que d'autres les répètent avec une aveugle confiance. L'autorité en impoſe; on aime mieux croire que d'examiner. Ainſi tout ce que l'intérêt, la vanité, la ſuperſtition, l'ignorance, l'eſprit de parti, les préjugés populaires, ont enfanté & accrédité d'impoſtures, ſe trouve tellement incorporé avec le vrai, qu'ils paſſent enſemble de ſiècle en ſiècle. Ne voyons-nous pas tous les jours des relations contradictoires du même fait, des peintures oppoſées de la même perſonne, des fauſſetés palpables qui circulent dans les cercles, & qui trouvent place dans les livres? Jugeons par-là des erreurs ſans nombre que l'antiquité nous a tranſmiſes. La révélation ſeule eſt eſſentiellement vraie: tout le reſte a été ſouvent mêlé de faux.

Source des

S'il n'y avoit eu que des hiſtoriens judicieux,

erreurs & des menſonges dans l'hiſtoire.

attentifs, éclairés, ſincères, il ſuffiroit de recueillir les principaux traits de leurs ouvrages, pour former un tableau fidèle des nations & des événemens qui en ſont l'objet. Malheureuſement les uns ont cherché à plaire par le merveilleux, les autres à flatter leurs concitoyens par des chimères; ceux-là à cimenter les ſuperſtitions dont ils profitoient, ceux-ci à ſatisfaire des haines nationales ou perſonnelles; d'autres, ſtupidement crédules, ont débité de bonne foi toutes les traditions reçues; d'autres, artificieuſement politiques, ont couvert de nuages les vérités contraires à leurs intérêts & à leur parti. Enfin, la plûpart ont manqué de ſecours, & pluſieurs de ſincérité & de droiture. Il faut donc ſe tenir toujours ſur ſes gardes, conſulter ſans ceſſe la critique & la raiſon, ſoit pour ſe garantir de l'erreur, ſoit pour démêler, ſur-tout parmi les fables & les préjugés antiques, ce qui mérite une place dans l'hiſtoire. Ces fables peuvent y entrer, il importe même de les expoſer aux yeux du lecteur, mais comme des monumens de la foibleſſe de l'eſprit humain, mais comme des preuves de la néceſſité de l'examen, ſur toutes les matières où le ſceau de la vérité divine n'eſt point imprimé.

Il faut donc examiner & choiſir.

Du reſte, le ſcepticiſme ne ſeroit pas moins déraiſonnable, en fait d'hiſtoire, qu'une crédulité aveugle. Parce que les fictions ont eu tant de cours parmi les hommes, faut-il donc ne rien admettre de certain? Suffit-il pour rejeter un fait, qu'il ait peu de vraiſemblance? La qualité & le nombre des témoins ne doivent-ils pas confirmer le témoignage? Des contemporains éclairés, déſintéreſſés, ſe tromperont-ils, pourront-ils tromper l'univers ſur des événemens publics? Enfin, l'expérience n'apprend-elle pas qu'on s'abuſe également en ne croyant rien, comme en croyant tout? Ce qu'Hérodote nous a tranſmis des annales égyptiennes eſt en partie fabuleux. On ne peut y croire; on eſt tenté de rejeter également ſes deſcriptions des monumens de l'Égypte: cependant les pyramides durent encore après tant de ſiècles, & dépoſent en faveur de l'hiſtorien. Les prêtres du pays l'avoient induit en erreur par leurs chimériques traditions; mais ce qu'il avoit vu lui-même étoit vrai; il a décrit ce qu'il avoit vu: c'eſt le cas de croire. Sans diſcuter une matière ſi féconde, j'ajoute ſeulement que ſi l'hiſtorien exact admet quelquefois des faits probables, dont la certitude n'eſt pas établie, ces acceſſoires, plus ou moins intéreſſans, ne peuvent altérer le fond du tableau.

Le ſcepticiſme auſſi peu raiſonnable qu'un excès de crédulité.

Hérodote en eſt la preuve.

Laiſſer aux ſavans les recherches d'érudition.

Autant il importe de chercher le vrai, autant eſt-il néceſſaire de ſe borner à l'utile; ſeconde règle de notre étude. Que des gens de Lettres ſe livrent au goût des recherches minutieuſes, qu'ils s'enfoncent dans les profondeurs de l'érudition, qu'ils embraſſent tous les détails hiſtoriques: peut-être en recueilleront-ils peu de ſolides avantages; mais ils ſont les maîtres de leur loiſir, & l'on doit reſpecter leurs travaux, dès qu'il en réſulte une augmentation de connoiſſances dans le monde littéraire. Les anciens érudits, dont les ouvrages ſont maintenant négligés, ont rendu ſervice au public, en défrichant des terres incultes où naiſſent aujourd'hui de précieuſes moiſſons. Les ſavans modernes, en faiſant plus d'uſage de la critique, nous ont procuré plus de véritables richeſſes. Sachons profiter de leurs préſens: mettons en œuvre, pour nos beſoins, ce que d'autres ne ſaiſiſſent que comme la pâture d'une vaine curioſité.

N'apprendre que ce qu'il eſt poſſible & utile de retenir.

La mémoire eſt communément trop foible, pour ſe charger d'une vaſte érudition; l'eſprit trop borné, pour appercevoir diſtinctement une grande multitude d'objets confondus enſemble.

D'ailleurs les devoirs d'état ou de ſociété laiſſent à peu de perſonnes le tems de ſuivre l'hiſtoire dans ſes longs détours. Vouloir apprendre plus qu'on ne peut retenir, c'eſt le moyen de ne rien ſavoir, ou de ſavoir mal. Et quand on pourroit tout retenir, ne vaut-il pas mieux apprendre à penſer ? Rarement aux prodiges de mémoire s'eſt réunie la juſteſſe du diſcernement. Quiconque ſouhaite de s'inſtruire pour ſon bien, doit ſe preſcrire l'ignorance de pluſieurs choſes. Il s'en conſolera bientôt s'il eſt ſage.

Critique du plan d'étude de Langlet-Dufreſnoy.

Je ne conçois pas le plan d'étude propoſé par le docte Langlet-Dufreſnoy, à la tête de ſes *Tablettes chronologiques*. Il veut qu'on liſe tous les auteurs originaux : (bonne règle, quand on peut la ſuivre). Il meſure enſuite le tems que demande cette étude, & il le fait avec une étrange économie. Pour Hérodote, par exemple, il aſſigne douze jours; dix, pour Thucydide; ſix, pour Xénophon; vingt, pour Tite-Live avec les ſupplémens; dix, pour Polybe; autant pour Tacite; &c. On diroit que ces hiſtoriens ſe liſent comme d'agréables romans; & qu'après les avoir feuilletés d'un bout à l'autre, le lecteur doit les avoir dans la tête, bien compris &

bien digérés. Mais outre que les originaux ne ſont point à la portée de tout le monde, des lectures ſi rapides, ſans un miracle de facilité & de pénétration, quel effet produiroient-elles? un fatras d'idées confuſes & de mots, qui étoufferoit le bon ſens, loin de procurer des lumières. La ſimple ſcience du monde eſt préférable à ce ſavoir pédanteſque, dont il ne faut attendre que des ronces pour la ſociété.

Objets les plus dignes d'attention.

Quand on a le bonheur de pouvoir remonter aux ſources & étudier les originaux, il importe encore de préférer l'utile à tout le reſte. Que ſera-ce, ſi les moyens & le temps nous manquent pour une étude de la plus grande étendue? C'eſt alors ſur-tout que le beſoin doit nous fixer des limites. Or la connoiſſance des hommes & de ce qui intéreſſe principalement le genre humain; les reſſorts des paſſions & les jeux de la fortune; les vices & les vertus des peuples, des perſonnages célèbres; l'influence des lois & des coutumes, la nature des gouvernemens, les principes & les vues de la politique, les cauſes de la grandeur & de la décadence des états; les révolutions opérées, ou par le temps, ou par les armes, ou par des cauſes morales; les événemens ſuivis de grands

grands effets ; les monumens de la folie, & ceux du génie & de la ſageſſe : voilà ce que tous en général ont intérêt de connoître, puiſque rien n'eſt plus propre à former l'eſprit, à régler les mœurs, à développer les talens, ainſi que les vertus ſociales. Chacun en particulier cherchera dans l'hiſtoire les inſtructions relatives directement à ſon état. Mais on eſt eſſentiellement homme & citoyen. Perfectionnons ces premières qualités : les autres ne reſteront pas ſans culture.

Incertitude des ſyſtêmes chronologiques.

En partant de nos principes, en nous bornant aux choſes utiles & vraies, nous ne perdrons pas le tems à la ſuite d'une foule de ſavans auteurs, qui ont conſumé leurs jours dans les ténèbres de l'ancienne chronologie. Le deſſein d'accorder enſemble les divers hiſtoriens, & de concilier avec l'hiſtoire ſainte les antiquités profanes, a fait éclore plus de ſoixante & dix ſyſtêmes, dont le nombre ſeul démontre le peu de ſolidité ; car, s'il étoit poſſible de débrouiller ce chaos, tant d'érudition

& de calculs n'aboutiroit-il qu'à des ſyſtêmes contradictoires ?

Différence entre les trois textes de l'écriture-ſainte.

La différence qui ſe trouve entre le texte hébreu des livres ſacrés, le texte ſamaritain & la verſion des Septante, ſert de fondement aux ſuppoſitions & aux conjectures. Uſſérius, célèbre anglois, conformément à l'hébreu, fixe le commencement de l'ère chrétienne, ou la naiſſance de Jéſus-Chriſt, à l'an du monde 4004. La plûpart des partiſans du ſamaritain, entre autres les auteurs anglois de l'hiſtoire univerſelle, placent cette époque l'an 4305. Les copies ordinaires des Septante la fixent à l'an 5270; & le P. Pezron, amplifiant le calcul des Septante, la recule juſqu'à l'an 5873. Ainſi entre les Septante de Pezron & l'hébreu d'Uſſérius, la différence eſt de 1869 ans, ſur moins de ſix ſiècles. Les chronologiſtes les plus entêtés de leurs ſyſtêmes réuſſiſſent beaucoup moins à les prouver ſolidement qu'à détruire ceux de leurs adverſaires. Tous ont une infinité d'objections à réſoudre. Le grand Newton qui s'eſt

engagé dans cette carrière, & qui diminue encore la durée du monde, déja ſi courte, Newton lui-même ne peut guère qu'augmenter nos doutes.

La révélation doit faire des ſaints, & non des ſavans.

Plus on imaginera d'hypothèſes, d'après quelques paſſages des livres ſacrés, plus les doutes ſe multiplieront. La providence a voulu que la révélation fît des ſaints, non des ſavans. Adorons ſes oracles & ſes myſtères; mais ne cherchons point à expliquer ce que nous trouvons d'inexplicable: craignons de tomber par-là dans l'abſurdité, comme le ſavant Pétau, qui, reſſerré par les limites du texte hébreu, & peuplant la terre au gré de ſon imagination trop féconde, lui donne, en moins de trois ſiècles après le déluge, cent cinquante fois plus d'habitans qu'on n'en ſuppoſe aujourd'hui *.

Idée chimérique du P. Pétau.

Nouveauté du monde, prouvée par toutes les hiſtoires, quoique les époques ſoient incertaines.

Les hiſtoires profanes concourent, avec la bible, à prouver une deſtruction preſque to-

* *Doct. Temp. lib. 9. c. 14.*

tale, & une renaiſſance du genre humain. Elles repréſentent les nations, d'abord ſauvages, acquérant peu-à-peu les arts les plus néceſſaires, & parvenant aux ſciences après une longue barbarie. On voit l'enfance de celles même qui prétendent remonter à des ſiècles infinis. C'en eſt aſſez pour ſatisfaire une curioſité raiſonnable. Mais quand le monde a-t-il commencé? quand le déluge a-t-il dépeuplé la terre? quand & comment ſe ſont formées les nouvelles nations? En vain s'efforceroit-on de le ſavoir, puiſque nul monument ſacré ni profane n'a fixé avec préciſion ces époques.

La méthode de Boſſuet, pour les époques, eſt ſuſceptible de critique.

A l'exemple de ſes prédéceſſeurs, l'illuſtre Boſſuet date cependant de la création du monde, & fait marcher toute l'ancienne hiſtoire ſous des époques tirées principalement des livres ſaints; le déluge, la vocation d'Abraham, Moyſe ou la loi écrite, &c. Il franchit d'un ſaut les difficultés immenſes dont nous venons de parler: en ſuivant la chronologie de l'hébreu avec Uſſérius, il ſuppoſe que tout s'arrange de

ſoi-même dans un eſpace ſi étroit. Mais, quelque reſpectable que ſoit l'autorité de ces grands hommes, leur ſyſtême chronologique n'en eſt pas moins difficile à ſoutenir : fût-il même le plus vraiſemblable, ce ne ſera jamais qu'un ſyſtême; or qu'eſt-il beſoin d'en avoir un? En toute matière, principalement en fait d'hiſtoire, avouons ſans peine notre ignorance, plutôt que de donner pour vraies des choſes tout au moins douteuſes.

S'il convient de mêler l'hiſtoire ſainte avec la profane.

D'ailleurs, le mélange de l'hiſtoire ſainte avec la profane, eſt peut-être auſſi mal entendu que celui de la théologie avec la philoſophie. Tout eſt ſurnaturel d'un côté, tout eſt naturel de l'autre : là, on exerce la foi; ici, la raiſon : il faut étudier ſa religion dans la bible avec une humble docilité; il faut s'inſtruire dans les hiſtoriens avec une libre & courageuſe critique. En confondant deux études ſi diſparates, on riſque également & d'altérer la ſimplicité de la foi, & de changer l'hiſtoire en frivoles conjectures.

Plan de cet ouvrage.

Pour éviter ce double écueil, nous ne daterons ni de la création, ni du déluge ; nous ne parlerons des Juifs qu'autant qu'ils entrent dans notre plan général ; nous expoſerons briévement, ſans ordre chronologique, & ſans confondre les ſujets, ce qui mérite le plus d'être obſervé dans les anciens peuples, juſqu'aux Grecs & aux Romains, dont l'hiſtoire nous conduira à celle des nations modernes, qui nous intéreſſe principalement.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HISTOIRE ANCIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES sur les anciens Peuples.

Les hommes, d'abord sauvages, dans plusieurs pays.

LA plûpart des anciennes traditions parlent d'un temps où les hommes diſperſés, errans dans les bois, environnés de périls & de beſoins, uniquement occupés des moyens de pourvoir à leur ſubſiſtance & à leur conſervation, étoient preſque réduits à l'inſtinct des animaux, &

ſuivoient brutalement le penchant de la nature, ſans connoître ni règles, ni lois, ni ſubordination, ni arts, ni aucun lien de ſociété permanente. On voit encore en pluſieurs contrées des veſtiges de cet état ſauvage, ſi humiliant pour le genre humain.

Commencemens de la ſociété.

Cependant l'homme eſt né ſociable. Un ſentiment naturel le rapproche des individus de ſon eſpèce. L'affection pour une femme & pour des enfans le diſpoſe à des liaiſons plus étendues. Les beſoins & les ſecours réciproques uniſſent çà & là un nombre d'individus, tantôt pour ſe défendre contre la cruauté des bêtes féroces, tantôt pour ſe procurer la nourriture néceſſaire. Plus ils ſentent les avantages de cette union, plus ils en ſerrent les nœuds. Quelques conventions tacites forment leurs premiers engagemens; quelques coutumes groſſières leur tiennent lieu de police. Ce n'eſt encore qu'une ébauche de ſociété, qui ne détruit point la barbarie, & ne forme point les mœurs: tout ſe rapporte, tout ſe borne aux beſoins phyſiques. Si la faim ſollicite à manger de la chair humaine, ſi l'habitude en fait prendre le goût, on ſera peut-être ſans ſcrupule anthropophage. L'hiſtoire des quatre parties du monde fournit plus d'un exemple de cet horrible attentat contre la nature.

Anthropophages.

A quel excès l'homme ne s'accoutume-t-il pas, quand il y eſt pouſſé par les circonſtances, & que nul frein ne l'arrête?

Les nations civiliſées par le mariage, l'agriculture & les arts.

Pour transformer en nations de petites peuplades iſolées, pour en faire des empires, en un mot pour civiliſer les hommes, il a fallu que pluſieurs arts naquiſſent les uns après les autres, & amenaſſent l'agriculture, véritable ſource des lois civiles. Il a fallu auparavant qu'on mît un frein à la paſſion fougueuſe de l'amour, & que le mariage fût ſolidement établi; qu'on eût déja les notions & la pratique d'une forme imparfaite de gouvernement; que les langues fuſſent nées, & les connoiſſances multipliées à un certain point; qu'on fût enfin ſorti de la barbarie ſauvage où ſont encore preſque tous les Américains. Et de-là quelle diſtance ne reſte-t-il pas juſqu'à l'invention de l'écriture, ou de l'art de conſerver le ſouvenir des faits & des penſées même? Cet art eſt ſans contredit un des plus grands efforts du génie, cultivé par d'autres arts. Les premiers hiſtoriens profanes n'ont donc pu écrire que long-temps après la naiſſance des états; ils n'ont pu avoir pour matériaux que des traditions vagues & confuſes. Auſſi n'ont-ils guère débité qu'un tiſſu de fables ſur les antiquités de leur patrie.

L'écriture inventée fort tard; preuve de l'incertitude des anciennes hiſtoires.

Les Grecs amis des fables.

Ces fables recueillies & ſans doute amplifiées par les Grecs, plus amis du merveilleux que du vrai, ont entièrement défiguré l'hiſtoire ancienne. Saiſiſſons le peu de vérités importantes qu'elles enveloppent; & renonçant aux diſcuſſions inutiles, commençons par les Égyptiens, non qu'ils ſoient le plus ancien peuple, mais parce qu'ils offrent une plus riche matière d'inſtructions.

ÉGYPTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Ancienne hiſtoire d'Égypte.

L'ÉGYPTE, partie de l'Afrique, la plus voiſine de l'Aſie, eſt devenue célèbre dans l'hiſtoire. Un ciel ſerein, une terre fertile, des plantes & des fruits auſſi agréables que ſalubres, y contribuoient au bonheur de ſes habitans. Mais il avoit fallu des prodiges d'induſtrie, pour la rendre habitable à tout un peuple. Le Nil, en l'inondant, lui procure toutes ſes richeſſes, & ſupplée aux pluies dont elle eſt privée. Ce fleuve a ſa ſource dans une montagne d'Abyſſinie, d'où il n'arrive en Égypte qu'après s'être précipité par ſept cataractes, avec un bruit qu'on entend de quelques lieues. Il commence à s'enfler dès le mois de mai; & par une crue preſque inſenſible d'abord, il parvient à la hauteur néceſſaire pour le débordement, qui dure depuis la fin de juin juſqu'en octobre.

Avantages de l'Égypte.

Le Nil.

Les anciens, ignorant les cauſes de l'inondation, en ont imaginé de fauſſes, comme il arrive

Cauſes & effets des débordemens du Nil.

toujours quand on veut ſubſtituer les conjectures aux faits. Nous ſavons aujourd'hui qu'il pleut en Éthiopie cinq mois de l'année, depuis avril juſqu'en ſeptembre. C'eſt tout le ſecret des débordemens du Nil. Le précieux limon qu'il dépoſe ſur les campagnes produit la fertilité de l'Égypte. Des terres arides & ſabloneuſes deviennent ainſi les meilleures terres du monde : il ne faut qu'y ſemer preſque ſans culture, pour recueillir en peu de temps toutes les productions.

Spectacle ſingulier de l'Égypte.

Après avoir vu l'Égypte pendant l'été, comme une mer parſemée de villes, de villages & de boſquets, ſpectacle unique & merveilleux ; on la voit en hiver comme une plaine riante, couverte de troupeaux, de laboureurs, d'arbres odoriférans, orangers, citroniers, &c. dont les fleurs parfument l'air de tous côtés. Les voyageurs modernes en font à-peu-près la même deſcription que les anciens.

Chronologie fabuleuſe des Égyptiens.

Ce beau pays, une des premières demeures du genre humain civiliſé, devoit être le pays des fables. L'ancienne chronologie des Égyptiens remontoit à des ſiècles ſans nombre. A la vérité, les prêtres de Thèbes, ſelon le rapport d'Hérodote, qui s'étoit inſtruit ſur les lieux, ne donnoient que onze mille trois cents quarante ans de durée à leur monarchie. Mais d'autres ſe conten-

toient à peine de cent mille ans. Depuis leur premier roi juſqu'à Séthon, ils comptoient exactement 341 générations, 341 rois, 341 pontifes; calcul dont l'abſurdité paroît ſenſible par la répétition ſeule du même nombre.

Manéthon, prêtre d'Égypte, qui écrivoit environ trois ſiècles avant Jéſus-Chriſt, & dont l'autorité paroît reſpectable, même à l'hiſtorien Joſephe, raconte que l'Égypte fut gouvernée d'abord par des dieux & des demi-dieux. Vulcain, le premier de tous, règna, ſelon lui, neuf mille ans. A ces divinités chimériques, il fait ſuccéder trente & une dynaſties; il nomme les princes de chacune; il ſuppoſe qu'ils ont règné ſucceſſivement ſur l'Egypte entière, dans l'eſpace de plus de cinq mille ans. Pétau & d'autres ſavans rejettent ces dynaſties comme fabuleuſes. Marsham & Pezron les admettent, comme vraies; conjecturant qu'au lieu d'être ſucceſſives, elles ont été collatérales, c'eſt-à-dire, qu'elles ont règné en même temps; ils déploient toute leur érudition pour les concilier avec la chronologie de l'écriture.

Les dynaſties de Manéthon, rejetées par les uns, reçues par les autres.

Mais des annales pleines de noms, & preſque entièrement vides de faits, peuvent-elles mériter une étude ſi profonde? Les érudits, comme les géomètres, cherchent ſouvent à ſe ſignaler par

Combien le travail des ſavans eſt ſtérile ſur cet objet.

de prodigieuſes combinaiſons, qui ne produiſent que de l'étonnement. Du moins les derniers démontrent la vérité de leurs calculs : les premiers rendent à peine leurs conjectures vraiſemblables, quand ils ſe plongent dans l'abyme des ſiècles.

L'ancienneté de l'Égypte, ſelon l'écriture.

L'Égypte du temps d'Abraham, faiſoit déja un royaume, & les Hébreux ne faiſoient pas même un corps de nation. Cette preuve d'antiquité eſt aſſez frappante, d'autant plus que la vulgate ne met que quatre cents vingt-ſix ans entre la vocation d'Abraham & le déluge.

Iſis, Oſiris, Hermès, &c. déifiés pour leurs ſervices.

Paſſons ſur les fables d'Iſis, d'Oſiris, de Typhon, d'Hermès (autrement appelé Mercure, Thoth, Triſmégiſte). Les Égyptiens attribuoient à Hermès preſque toutes les ſciences & tous les arts ; ſes livres, ſuivant Manéthon, étoient au nombre de plus de trente-ſix mille cinq cents *. Il ſuffit d'obſerver qu'Oſiris paſſoit pour avoir policé la nation encore ſauvage ; qu'Iſis ſa femme & ſa ſœur partageoit avec lui les honneurs divins ; que ce dieu, ayant entrepris de civiliſer les autres peuples par les charmes de l'éloquence, de la poëſie & de la muſique, fut tué par ſon frère Typhon, au retour de ſes glorieux

* Les ſavans croyent qu'il y a eu pluſieurs Hermès comme pluſieurs Zoroaſtres en Perſe.

voyages ; enfin que les principaux dieux furent des hommes diviniſés comme bienfaiteurs du genre humain. Oſiris avoit, dit-on, inventé le labourage, la manière de faire le pain, & de préparer la laine des animaux ; Iſis, l'uſage des ſimples dans la médecine, l'art de filer le lin & le chanvre, de faire la toile & de la coudre : inventions dignes de conſacrer leur mémoire.

Intervalle depuis Ménès.

Depuis Ménès, premier roi d'Égypte, à qui l'on a donné vraiſemblablement les noms d'Oſiris & de Bacchus ; juſqu'au célèbre Séſoſtris, nous trouvons un immenſe intervalle, où l'on place les rois *paſteurs*. Ces Princes étoient des Arabes, qui firent la conquête de l'Égypte ; ils y régnèrent trois cents ans. Rien ne fixe d'ailleurs l'attention, excepté le palais ou tombeau d'Oſymandias, & le lac Mœris. Dans le palais d'Oſymandias, ſe trouvoit la plus ancienne bibliothèque du monde, avec cette inſcription : *Remèdes de l'ame* ; inſcription vraie & ſublime, pourvu qu'on l'applique aux bons ouvrages : les autres étant un poiſon plutôt qu'un remède. Le lac, creuſé par les ordres de Mœris, au milieu duquel s'élevoient deux pyramides, recevoit les eaux du Nil, ſoit pour obvier aux inconvéniens d'une inondation trop grande, ſoit pour ſuppléer à un trop petit débordement ; car il faut que

Bibliothèque d'Oſymandias.

Lac Mœris, très-mal décrit par les anciens.

le Nil monte au moins à quinze coudées, pour qu'il n'y ait pas de diſette. Si l'on en croit Hérodote & Diodore de Sicile, que Boſſuet a bien voulu copier, ce lac avoit trois mille ſix cents ſtades, ou cent quatre-vingt lieues de tour, & trois cents pieds de profondeur. C'eſt une exagération incroyable. Pomponius Méla, un des meilleurs géographes de l'antiquité, réduit à vingt mille pas toute la circonférence du lac Mœris, & les relations des voyageurs modernes lui donnent douze ou quinze lieues ſeulement *. On voit ici à quelles erreurs nous expoſent les anciens, lorſqu'on admet ſans examen leur témoignage.

Fables débitées ſur Séſoſtris

Ce qu'ils rapportent de Séſoſtris n'eſt pas plus croyable. Le père de ce conquérant, averti par un oracle de la deſtinée de ſon fils, lui donne une éducation propre à en faire un héros. Tous les enfans nés le même jour que Séſoſtris, ſont élevés dans les exercices violens & dans les travaux militaires. A peine eſt-il monté ſur le trône, après la mort de ſon père, qu'il entreprend la conquête du monde. Ses jeunes compagnons, au nombre de dix-ſept

Ses conquêtes.

* Voyage de Lucas, t. 3.

cents *,

cents *, deviennent les capitaines de ſes troupes: ſix cents mille hommes de pied, vingt-quatre mille chevaux, vingt-ſept mille chariots de guerre, compoſent l'armée. Une flotte nombreuſe couvre la mer. Séſoſtris ſubjugue d'abord l'Éthiopie, paſſe en Aſie, pénètre dans l'Inde plus loin que n'avoient été Bacchus & Hercule; il attaque les Scythes, la Colchide, la Thrace. Obligé de revenir ſur ſes pas, preſque ſans aucun fruit de ſes victoires, il trouve une conſpiration formée contre lui par ſon frere Danaüs ou Armaïs: il la diſſipe, & ne s'occupe qu'à rendre heureux ſes états, après avoir porté ſi loin la déſolation & les horreurs de la guerre. Des temples magnifiques, des canaux ſans nombre, de vaſtes chauſſées ſur leſquelles on bâtit des villes, de bonnes lois ſur-tout, ſont des monumens de ſa profonde ſageſſe. Auſſi obſerve-t-on qu'il avoit appris de Mercure la politique & l'art de regner.

Son retour & ſes ouvrages.

On ajoute cependant que lorſqu'il alloit au temple, il faiſoit traîner ſon char par les princes

Son orgueil barbare.

* L'auteur de l'*Origine des loix*, *&c.* prouve, par un calcul judicieux, que ſi ce nombre étoit juſte, ſelon la ſuppoſition de Diodore, il devoit y avoir en Égypte 60 millions d'habitans. Or cet hiſtorien n'y en compte que ſept millions dans les temps les plus heureux.

vaincus, & qu'en cela il ſignaloit ſa grandeur : c'étoit plutôt ſignaler ſa barbarie. On dit encore que pour ménager ſon peuple, il ne fit travailler à ſes ouvrages que des étrangers & des captifs : il mériteroit par-là plus d'éloges, ſi l'humanité ne lui reprochoit tant de victimes d'une injuſte ambition.

Il ne fait travailler que les étrangers à ſes ouvrages.

Conjecture frivole ſur Séſoſtris.

Comme les moindres rapports ſuffiſent quelquefois aux ſavans pour combiner un ſyſtéme, le P. Tournemine juge, & Rollin après lui, que Séſoſtris eſt vraiſemblablement ce roi d'Égypte qui le premier accabla les Iſraëlites de travaux. Quelle apparence qu'un conquérant ſi fier & ſi redoutable, ait pu dire des Iſraëlites : *Ils ſont plus forts que nous* * ?

Tout ce qu'il me ſemble pouvoir aſſurer, c'eſt que les Égyptiens ont eu un Séſoſtris ; que ce prince fit des choſes mémorables, qu'il fut conquérant & légiſlateur ; mais que ſur l'étendue de ſes conquêtes & les circonſtances de ſa vie, il n'y a guère que des fables contradictoires. Après lui, le royaume alla toujours en déclinant. Voilà le fruit ordinaire des grandes conquêtes.

Pſammétiſcus. L'hiſtoire d'Égypte l'éclaircit.

La ſuite de l'hiſtoire égyptienne, telle qu'on la trouve dans Hérodote, inſtruit par les prêtres

* Exod. 2, 1.

d'Égypte, eſt également fabuleuſe. Les ténèbres ſe diſſipent un peu au règne de Pſammétícus, 670 ans avant Jéſus-Chriſt. Ce prince ouvrit ſes ports aux étrangers; la nation entra en commerce avec les Grecs. C'eſt ici néanmoins qu'Hérodote place un conte fort ſingulier. Il aſſure que Pſammétícus, curieux de ſavoir quelle étoit la plus ancienne nation du monde, s'aviſa de faire élever deux enfans, de manière qu'ils n'entendiſſent pas proférer une ſeule parole. A l'âge de deux ans, ils s'écrièrent à la fois *beccos*, qui ſignifie en phrygien du pain. Dès-lors les Égyptiens cédèrent le pas aux Phrygiens ſur l'antiquité; *expérience fort extraordinaire*, dit Rollin, *ſi pourtant ce fait doit paroître digne de foi.* Peu s'en faut que l'auteur françois n'adopte la fable d'Hérodote, dont il rapporte au long les circonſtances. Un ſavant, nommé Goropius Bécanus, eſt allé plus loin. Il tire du même récit une preuve, que le haut-allemand eſt la mère langue, parce que *becker* en cette langue ſignifie un boulanger.

Conte d'Hérodote ſur la langue la plus ancienne.

Néchos, fils de Pſammétícus, entreprit un canal de communication du Nil à la mer Rouge. On attribue à Séſoſtris ce grand projet; & il y auroit eu ſans doute plus de gloire à l'exécuter, qu'à élever des pyramides énormes qui étoient

Entrepriſes de Néchos.

des monumens de tyrannie. Néchos y renonça, après avoir perdu, dit-on, cent vingt mille hommes dans les travaux. Sous ſon règne & par ſes ordres, des navigateurs phéniciens firent le tour de l'Afrique, comme nous le verrons ailleurs. Son génie ſembloit fort ſupérieur à celui de ſa nation.

Amaſis célèbre, vers l'an 570 avant J. C.

Son fils Apriès fut détrôné par Amaſis, dont le règne eſt célèbre, parce qu'il favoriſa le commerce, & attira les Grecs dans ſon royaume.

Solon & Pythagore en Égypte.

Solon le viſita : Pythagore ſe fit initier vers le même temps aux myſtères des Égyptiens. Quoiqu'affermi ſur le trône, Amaſis s'aperçut que l'obſcurité de ſa naiſſance l'expoſoit à une ſorte de mépris. La leçon qu'il donna pour diſſiper ce préjugé, eſt remarquable. D'une cuvette d'or, où il ſe lavoit les pieds, & qui ſervoit au même uſage à ſes convives, il fit faire une ſtatue de divinité, qui fut bientôt un objet de culte & d'adoration. Ayant aſſemblé enſuite les Égyptiens, & leur ayant dit que le dieu qu'ils adoroient étoit auparavant un vaſe, deſtiné aux uſages les plus vils, il conclut qu'on devoit reſpecter le roi, quelle que fût ſon origine. La ſageſſe du gouvernement contribua ſans doute davantage à fixer la vénération des peuples.

Trait d'Amaſis pour ſe faire reſpecter.

L'Égypte

Le règne de Pſamménitus, fils d'Amaſis,

eſt l'époque de l'aſſerviſſement de cette fameuſe monarchie. Cambyſe, roi de Perſe, fils de Cyrus, la ſubjugua vers l'an 525 avant notre ère. Le dieu Apis fut tué, les temples réduits en cendres, les prêtres fuſtigés avec opprobre. L'Égypte demeura preſque toujours eſclave ou tributaire des Perſes, juſqu'à ce qu'Alexandre eut renverſé leur empire. Elle forma enſuite une nouvelle monarchie dont il ſera parlé en ſon temps.

aſſervie par les Perſes.

Paſſons à l'objet le plus curieux & le plus utile. Le gouvernement, les lois, la religion, les mœurs, les arts & les ſciences des Égyptiens, ſont véritablement dignes de nos regards. Examinons-les en hommes qui cherchent des principes plutôt que des faits.

CHAPITRE II.

Gouvernement & lois des Égyptiens.

Naiſſance du gouvernement civil.

QUAND les hommes ſauvages ſe réunirent & formèrent des ſociétés; quand l'expérience leur eut appris qu'ils pouvoient acquérir des forces, en ſe ſoumettant à des règles, & qu'avec moins de liberté ils auroient plus de bonheur; alors ils ſe donnèrent un chef, dont le pouvoir fut limité par de certaines conventions. Chez tous les anciens peuples, on trouve le gouvernement monarchique. Sa ſimplicité le rendoit conforme aux mœurs & aux beſoins de ces premiers temps. L'autorité paternelle ſemble en avoir été la ſource. Pluſieurs familles, formant une ſociété, ſe gouvernoient comme une ſeule famille. Un roi devoit défendre & conduire ſes ſujets, comme un père ſes enfans. Enfin, il falloit quelqu'un qui commandât: on ſe ſoumit à des rois.

Gouvernement monarchique, le plus ancien & le plus naturel.

Progrès de la monarchie

Mais la royauté ne fut d'abord qu'une ombre de ce qu'elle devoit être dans la ſuite. Plus les peuples ſe policèrent, plus en général ils furent ſouples à l'obéiſſance. D'un côté, la force & la politique; de l'autre, le bien commun & le

conſentement des ſujets, augmentèrent peu-à-peu la puiſſance royale. Ce qui fut même quelquefois uſurpation dans l'origine, devint juſte par le ſceau des lois & par l'accord des volontés. On ne porte jamais volontairement le joug de la tyrannie; mais on s'accoutume volontiers à ſervir un maître dans lequel on ne voit qu'un protecteur.

Couronne héréditaire.

La couronne, élective au commencement, puiſqu'elle étoit un don du peuple, ne pouvoit manquer d'être un jour héréditaire, parce que la tranquillité publique exigeoit un ordre de ſucceſſion. On hérita du droit précieux de commander à une nation entière, comme de celui de ſuccéder aux domaines paternels; & quoiqu'il y eût en cela des inconvéniens, ils parurent avec raiſon ſupportables, pour éviter de plus grands maux.

Le roi d'Égypte ſoumis aux lois.

C'eſt ainſi que la monarchie s'établit en Égypte de tems immémorial. Elle y eut pour fondement les lois dont l'empire s'étendoit juſques ſur les moindres actions du prince. Sa cour ne devoit être compoſée que de perſonnes d'un mérite reconnu; excellent moyen, s'il étoit long-temps praticable, d'en bannir le vice & la flatterie. Les mets de ſa table, l'emploi de ſon tems, tout étoit réglé avec une rigide ſageſſe.

On le reſpectoit trop pour oſer lui faire des reproches, en cas de mauvaiſe conduite; mais on l'avertiſſoit indirectement de ſes fautes. Chaque matin, quand il arrivoit au temple, le grand-prêtre faiſoit un diſcours ſur les vertus royales; peignant des plus vives couleurs les excès où l'ignorance & la ſurpriſe pouvoient entraîner le prince, le ſuppoſant incapable d'y tomber volontairement, & chargeant d'imprécations ceux qui l'y engageroient par de funeſtes conſeils. Après le ſacrifice, on l'inſtruiſoit encore par la lecture des meilleures maximes, & des traits d'hiſtoire les plus propres à inſpirer la vertu.

Comment on l'avertiſſoit de ſes devoirs.

La religion, extrêmement révérée en Égypte, pouvoit rendre cette méthode très-efficace: c'étoit même le plus beau triomphe de la religion, d'aſſujettir au devoir le cœur altier des ſouverains. On peut déja obſerver ici que les prêtres avoient preſque tout réglé dans le royaume.

Pouvoir de la religion.

La coutume de juger les rois après leur mort, ainſi que les derniers citoyens, eſt généralement vantée comme une inſtitution admirable. Chacun avoit droit de ſe porter pour accuſateur; le peuple étoit juge: ſi les preuves paroiſſoient déciſives contre le mort, on le privoit de la ſépulture. Par-là, les ſouverains ſe trouvoient

Coutume de juger les morts, même les rois.

réellement comptables de leurs actions envers leurs ſujets, & l'idée d'un jugement à ſubir devoit leur faire reſpecter les hommes & les devoirs : ſuppoſé néanmoins, (ce qui paroît fort douteux), qu'on osât flétrir la mémoire d'un mauvais prince, quand ſon ſucceſſeur avoit intérêt à la défendre.

Préjugé qui rendoit cette coutume utile.

Malgré l'impreſſion que peut produire la crainte de laiſſer après ſoi le déshonneur, cette coutume ſalutaire tiroit peut-être principalement ſon utilité d'une opinion frivole & abſurde. Les Égyptiens croyoient, ſelon la remarque d'un ſavant (Goguet) que juſqu'à la putréfaction du corps, les ames y demeuroient attachées: ils regardoient la ſépulture comme eſſentielle au bonheur ; ils eſpéroient, avec le ſecours des embaumemens, ſurvivre à eux-mêmes des ſiècles entiers dans leurs tombeaux. Souvent le monde ſe gouverne par les préjugés. Quel avantage ne ſeroit-ce pas, ſi on les tournoit du moins au bien public ? La perſuaſion que le bonheur ou le malheur pouvoit dépendre des vivans, devenoit ainſi un des premiers reſſorts du gouvernement politique, lié au ſyſtême religieux.

Le royaume divisé en départemens.

On attribue à Séſoſtris la diſtribution de l'Égypte en trente-ſix *nomes* ou départemens, qu'il confioit aux hommes les plus dignes de comman-

der. Rien n'eſt plus néceſſaire dans un grand état, où l'œil du prince a beſoin de tant d'autres yeux.

Partage des terres.

Les terres étoient partagées entre le roi, les prêtres & les gens de guerre. Un tel partage annonce le deſpotiſme & la ſuperſtition, plutôt qu'un gouvernement équitable. Il convenoit, ſans doute, que les défenſeurs de la patrie fuſſent perſonnellement intéreſſés à ſa défenſe : leur propriété étoit un motif de courage. Mais une propriété ſi étendue devoit inſpirer auſſi la molleſſe. Les Égytiens furent un peuple lâche, preſque toujours ſubjugué. Des mercenaires, ſoumis à une bonne diſcipline, auroient mieux valu que ces ſoldats, qui naiſſoient, en quelque ſorte, moins pour combattre que pour jouir.

Grande puiſſance des prêtres.

Quant aux prêtres, leurs vaſtes poſſeſſions paroiſſoient d'autant plus ſacrées, qu'ils prétendoient les tenir d'Iſis elle-même. Le tiers des terres, joint au reſpect que la religion inſpiroit pour eux, & à l'exemption de tout impôt & de toute charge, les rendoit trop puiſſans, pour que l'autorité du ſacerdoce eût un contre poids dans l'autorité civile. Auſſi ne peut-on s'empêcher de regarder les inſtitutions politiques comme leur ouvrage. Ils gouvernoient les rois & les peuples. Ils étoient à la tête du camp. Les premières

dignités, l'adminiſtration de la juſtice, les archives & les annales; en un mot, les loix & les opinions ſe trouvoient, en quelque ſorte, dans leurs mains. Je laiſſe à juger ſi leurs traditions, recueillies par les Grecs, méritent beaucoup de confiance.

Contradiction au ſujet des tributs.

Des hiſtoriens aſſurent que les terres des ſoldats n'étoient ſujettes à aucune taxe, non plus que celles des prêtres. Sur qui tomboient donc les tributs? ou n'y en avoit-il point? D'un autre côté, Hérodote dit que Séſoſtris avoit partagé les terres, & impoſé un tribut ſelon la quantité de terrain qu'on poſſédoit. Nous perdrions le temps à éclaircir de pareilles contradictions ſi fréquentes dans l'hiſtoire ancienne.

Grand tribunal; manière d'adminiſtrer la juſtice.

Les Égyptiens connurent que le bonheur des peuples policés dépend ſur-tout de l'adminiſtration de la juſtice, ſans laquelle le crime impuni entraîneroit bientôt la ruine commune. Leur grand tribunal étoit compoſé de trente juges choiſis dans les trois capitales, Thèbes, Memphis & Héliopolis: (car l'Égypte ſe diviſoit en trois parties, haute, moyenne & baſſe). Le prince leur faiſoit jurer, en les inſtallant, de ne lui pas obéir, s'il commandoit une ſentence injuſte. Il fourniſſoit à leur entretien, & nulle tache d'intérêt ne devoit ſouiller une ſi noble profeſſion. De peur que la force & les artifices de l'éloquence ne

triomphaſſent de l'équité, les affaires ſe traitoient par écrit. La manière même de prononcer les arrêts avoit quelque choſe d'auguſte & de ſaint: le préſident touchoit avec une figure de la Vérité celui dont le droit étoit reconnu. On ne doutoit point que la vérité ne dictât le jugement. Tel eſt le tableau tracé par les hiſtoriens, ſinon d'après nature, du moins apparemment d'après les principes & les règles ordinaires. Quand nous parlerons des mœurs de ce peuple, il s'élévera des doutes ſur les éloges prodigués à ſes magiſtrats. La magiſtrature, le ſacerdoce même participent toujours à la contagion publique.

Lois d'Égypte. De tous les biens de la ſociété, les lois ſont, ſans contredit, le premier, comme la ſource de tous les autres. Dans le temps que preſque aucune nation n'avoit de police, les lois d'Égypte étoient déja en vigueur. On faiſoit honneur à Ménès de l'établiſſement du mariage. Le frère & la ſœur pouvoient ſe marier enſemble, parce qu'Oſiris & Iſis avoient donné l'exemple d'une pareille union. Ainſi les idées ſuperſtitieuſes conſacrent ce que les bonnes mœurs devroient proſcrire. La polygamie étoit permiſe, excepté aux prêtres. Cependant il paroît certain, malgré la pratique commune des orientaux, qu'elle ne s'accorde ni avec le vœu, ni avec l'intérêt de la ſociété; car le

Mariage du frère avec la ſœur.

Polygamie.

nombre des femelles eſt à-peu-près égal à celui des mâles, & l'éducation des enfans demande que le père & la mère ſoient étroitement unis.

Punition de l'adultère, de la lâcheté, du faux, &c.

On puniſſoit ſévérement l'adultère, comme un crime des plus pernicieux par ſes effets, puiſqu'il ſappe le fondement de l'ordre civil. L'homme qui l'avoit commis étoit condamné à mille coups de verge, & la femme à avoir le nez coupé. On ne puniſſoit que par des marques d'infamie les ſoldats coupables de lâcheté : on ſuppoſoit que l'honneur doit ſur-tout animer les gens de guerre. Le calomniateur ſubiſſoit la peine qu'auroit ſubie l'accuſé s'il eût été convaincu. Les fauſſaires, les faux monnoyeurs étoient condamnés à perdre les mains.

Peines contre l'homicide & le parricide.

La sûreté des hommes étant le premier objet de la légiſlation, on puniſſoit de mort l'homicide, même commis ſur un eſclave. Quiconque avoit pu ſauver un homme attaqué par des meurtriers, & ne l'avoit pas fait, étoit puni comme homicide. Si l'on n'avoit pu empêcher le meurtre, on devoit dénoncer le coupable, ſous peine d'être fouetté. La ville la plus proche du lieu où ſe trouvoit le cadavre, étoit obligée de lui faire des obsèques diſpendieuſes : nouveau motif de veiller à la conſervation des hommes. Le ſupplice d'un père meurtrier de ſon enfant, ſe

reduiſoit à tenir le cadavre embraſſé, trois jours & trois nuits de ſuite, au milieu de la garde dont il étoit environné : on jugeoit, ſans doute, que la nature & l'opprobre ſeroient ſes bourreaux. Les femmes groſſes n'étoient exécutées qu'après leurs couches. Les lois ordonnoient de conſerver & d'élever tous les enfans. Nous verrons des peuples inhumains à cet égard, ſans aucun ſcrupule, ſoit par la difficulté de la ſubſiſtance, ſoit par d'autres motifs moins excuſables.

Éducation des enfans.

Lois concernant les débiteurs.

Chaque particulier étoit regardé comme appartenant à l'état. En conſéquence, les biens, & non la perſonne du débiteur, répondoient de la dette; l'on ne connoiſſoit donc pas ces violences qui causèrent tant de troubles dans l'ancienne Rome, & ce fut principalement le fruit des loix de Bocchoris, dont le règne commence environ 762 ans avant notre ère. Asychis ſon ſucceſſeur trouva un moyen efficace de maintenir la sûreté du commerce; en ordonnant que le débiteur engageroit au créancier le corps embaumé de ſon père, & que s'il mouroit ſans avoir retiré ce gage, il ſeroit lui-même privé de la ſépulture. C'étoit enchaîner les Égyptiens par leur plus grand intérêt, dès qu'ils attachoient à la ſépulture une ſi grande importance; mais ou cette loi ne pouvoit être générale, ou il

ſuffiſoit d'engager le corps de quelqu'un de ſes ancêtres.

Une des meilleures lois eſt celle d'Amaſis, par laquelle on étoit obligé de déclarer tous les ans au gouverneur de la province ſa profeſſion & les moyens dont on ſubſiſtoit. Il y avoit peine de mort pour qui ne pouvoit rendre compte de ſa conduite, ni montrer qu'il vivoit par des voies honnêtes. La peine ſans doute étoit exceſſive, puiſqu'on ne ſauroit punir autrement les plus grands crimes; mais le but de cette loi étoit excellent. Elle impoſoit la néceſſité d'être utile; elle banniſſoit la pareſſe, la fraude & les autres peſtes de la ſociété; elle rendoit le citoyen comptable de ſes actions à la patrie. Solon en fit une loi d'Athènes. Seroit-il donc impoſſible aujourd'hui de réduire à un travail honnête tant de miſérables, que l'oiſiveté ſeule rend dangereux? & ſans les punir de mort, contre le droit de la nature, ne pourroit-on pas en tirer des ſervices réels, même en les puniſſant?

Loi contre l'oiſiveté & la mauvaiſe conduite.

L'ancienne loi qui établiſſoit diverſes claſſes de citoyens, entièrement ſéparées, & qui obligeoit les enfans de ſuivre la profeſſion de leurs pères, ne mérite pas tous les éloges qu'on lui a donnés. » On faiſoit mieux, dit Boſſuet, ce » qu'on avoit toujours vu faire, & à quoi on

Abus des profeſſions héréditaires.

» s'étoit uniquement exercé dès l'enfance. « On faiſoit mieux ! oui, ſi l'on avoit les diſpoſitions néceſſaires, & ſi l'on ſuivoit de bons modèles. Voit-on aujourd'hui que le meilleur artiſan, l'artiſte le plus renommé, ſoient ceux qui ont eu leur attelier pour berceau? Que dirai-je des états où l'étude, la réflexion, les talens, ſont d'une néceſſité plus indiſpenſable ? Une loi pareille en Europe auroit éterniſé les abus; auroit mis, comme en Égypte, un obſtacle invincible à la perfection en tout genre; auroit enchaîné dans la pouſſière, ou du moins dans l'obſcurité, la plupart des génies qui ont éclairé ou honoré le genre humain.

L'émulation incompatible avec la ſéparation des claſſes.

La vraie politique ne captive pas l'émulation. Elle encourage aſſez les arts néceſſaires, principalement l'agriculture, pour n'avoir pas à craindre qu'on les néglige; elle apprécie les talens, & leur aſſigne à tous le rang convenable : mais loin d'élever une barrière odieuſe entre les claſſes de citoyens ; elle cherche plutôt à les unir en un même corps ; d'autant plus qu'une claſſe trop multipliée deviendroit funeſte à celles qui ſeroient trop peu nombreuſes. La confuſion des états paroît un mal néceſſaire dansles grandes monarchies : c'eſt aux légiſlateurs à en prévenir les principaux inconvéniens.

Selon

Selon la plupart des écrivains, toutes les professions étoient honorées en Egypte. D'autres disent qu'on y détestoit celle de berger, quoique les troupeaux fussent en grand nombre, & que la vie pastorale ait eu tant de charmes pour les premiers hommes.

Si toute profession étoit honorée.

Nous pourrions observer bien d'autres abus chez ce peuple si célèbre. Diodore de Sicile rapporte que les voleurs avoient un chef, dépositaire de tout ce qu'ils déroboient. En s'adressant à lui, & en spécifiant la nature & les circonstances du vol, on étoit sûr de recouvrer ce que l'on avoit perdu : il en coûtoit seulement le quart de la valeur. Si cette coutume avoit passé en loi, comme on le suppose, voilà donc le vol autorisé en quelque manière, & récompensé. Le témoignage de Diodore est suspect sur une infinité de choses. Mais les admirateurs de la sagesse égyptienne récusent-ils son témoignage ? Avouons que le bien & le mal sont également douteux en plusieurs points essentiels.

Loi favorable aux voleurs.

Il nous reste à examiner des abus encore plus étranges, ceux de la superstition.

CHAPITRE III.

Religion & mœurs des Égyptiens.

Utilité de la religion.

QUAND on n'enviſageroit la religion que comme un des plus forts liens de la ſociété, & un des plus puiſſans motifs pour attacher aux devoirs ; elle devroit paroître bien reſpectable, indépendamment de l'amour & de la reconnoiſſance qu'exige la divinité. Malheureuſement la ſuperſtition l'avilit, la dénature, & produit les plus grands maux, en abuſant du plus grand bien. L'hiſtoire nous en fournira des exemples innombrables, ſur leſquels on ne peut trop inſiſter, ſi l'on ſe propoſe de guérir les hommes d'une ſorte de maladie contagieuſe, dont ils furent par-tout les victimes.

La ſuperſtition l'altère & devient funeſte.

L'intelligence ſuprême ſe manifeſte dans ſes ouvrages. Il ſuffit de contempler la ſtructure de l'univers, l'organiſation de ſes habitans, l'ordre & l'harmonie de ſes globes immenſes, pour en reconnoître l'auteur unique & pour l'adorer. Cependant la religion primitive, ſi pure, ſi ſimple, a été dans toutes les parties du monde comme enſevelie dans un chaos d'extravagances

monſtrueuſes. L'eſprit humain, au lieu de s'humilier devant l'Être infini qu'il ne peut comprendre, met des fantômes à ſa place. L'impoſture, la terreur, l'imagination réaliſent ces fantômes, & les multiplient ſans ceſſe. Quelquefois même l'abſurdité, ſous le nom auguſte de religion, ſubjugue des génies ſupérieurs, & les ravale dans la foule rampante du vulgaire. Comme on ſe fait des dieux ridicules, & moins bons que malfaiſans, on s'impoſe auſſi, pour leur plaire ou pour les calmer, des devoirs ridiculement barbares. Enfin la ſuperſtition, diverſifiée en mille manières, eſt l'opprobre & le fléau du genre humain.

L'idée de l'Être ſuprême conſervée en Égypte, malgré la ſuperſtition.

Quelques eſprits éclairés, parmi les Égyptiens, conſervoient l'idée d'un premier être, auquel ils donnoient différens noms, & dont ils repréſentoient les attributs ſous différens ſymboles. Plutarque rapporte cette inſcription d'un temple d'Égypte : *Je ſuis tout ce qui a été, eſt, & ſera ; nul mortel n'a jamais levé le voile qui me couvre* *. Celle-ci ſubſiſte encore : *A toi qui, étant une, es toutes choſes, la déeſſe Iſis* **. L'unité de dieu étoit un des myſtères qu'on enſeignoit aux initiés

* *De Iſid. & Oſir.*

** Hiſt. univ. l. 373.

en Égypte. Il n'en eſt pas moins certain que les fables inſenſées du paganiſme en ſont ſorties, que le culte divin y étoit ſouillé de honteux excès, & que la ſuperſtition y alloit juſqu'à la ſtupidité & à la fureur.

Idolâtrie égyptienne.

On commença vraiſemblablement par le culte des aſtres, ſur-tout du ſoleil & de la lune, déſignés ſous les noms d'Oſiris & d'Iſis. C'eſt l'origine la plus naturelle de l'idolâtrie. Dès qu'on perdoit de vue le créateur, on pouvoit aiſément prendre les aſtres pour les maîtres de la nature, qu'ils animent & fécondent. L'admiration ou la reconnoiſſance déifia enſuite des mortels On finit par adorer des animaux; & ce culte, ſous quelque point de vue qu'on l'enviſage, eſt le dernier terme du délire ſuperſtitieux. Le ſilence des hiſtoriens ne permet pas de croire Juvénal, quand il accuſe les Egyptiens d'adorer même des plantes, telles que l'oignon.

Animaux-dieux.

Le bœuf Apis, principale divinité, qui repréſentoit Séſoſtris, étoit un taureau noir marqué de certaines taches. Les honneurs qu'on lui rendoit, les dépenſes pour le nourrir, le déſeſpoir après ſa mort, l'empreſſement à lui chercher un ſucceſſeur, paroîtroient incroyables, ſi quelque choſe devoit le paroître en ce genre. Le chat, l'ichneumon, le chien, l'ibis, le faucon, le loup

& le crocodile, étoient au nombre des dieux. On entretenoit magnifiquement ceux qui recevoient les honneurs divins, on n'épargnoit rien pour leur nourriture; les perſonnes du premier rang ſe faiſoient gloire de les ſervir; la pompe de leurs funérailles répondoit à ces folles profuſions.

Excès de zèle pour ces animaux.

Tuer, même involontairement, un des animaux ſacrés, étoit le plus grand des crimes. Le coupable n'échappoit point à la mort. Un ſoldat romain fut mis en pièces par le peuple, malgré l'entremiſe du roi & la terreur du nom de Rome, pour avoir tué un chat ſans le vouloir. Diodore qui nous l'apprend, ajoute que dans une famine, les Egyptiens, plutôt que de toucher à ces animaux, ſe mangeoient les uns les autres.

Diviſions cauſées par le culte.

Ils avoient encore le malheur d'être diviſés par leurs opinions & leurs pratiques religieuſes. Là, on adoroit le crocodile; ici, l'ichneumon ennemi du crocodile: * dans une province on craignoit de tuer le mouton, & l'on ne mangeoit que des chèvres; dans une autre, on reſpectoit ſuperſti-

* Il mange les œufs, il tue les petits des crocodiles. On a écrit fauſſement qu'il entroit dans le corps du crocodile, pendant ſon ſommeil, & lui déchiroit les entrailles. L'ichneumon eſt aujourd'hui la mangouſte.

tieuſement la chèvre, & l'on vivoit de moutons. De-là les reproches d'impiété, les haines, les querelles. Selon Diodore, c'étoit le fruit de la politique d'un ſage roi, qui, pour prévenir les révoltes, ſema la diſcorde dans les provinces, en donnant un dieu particulier à chacune. Supposé le fait, ce prince ne doit paſſer que pour l'ennemi de ſon peuple. En le livrant aux querelles de religion, il l'avoit expoſé à une guerre inteſtine & interminable.

Diverſes ſuperſtitions des Égyptiens.

Quand la ſuperſtition eſt enracinée parmi les hommes, elle ſe montre & ſe reproduit ſous mille formes hideuſes. Les Égyptiens, dans les commencemens, ſacrifièrent des victimes humaines. Ils ſe faiſoient un devoir de ne manger ni féves ni froment, & leur pain étoit d'*olyra*, (c'étoit peut être le riz). Ils abhorroient certains animaux comme immondes, ſur-tout le porc. Ils regardoient avec une averſion religieuſe les étrangers, au point qu'ils n'oſoient manger avec eux, ſe ſervir d'un meuble qui leur appartînt, mettre à la bouche un morceau de viande coupée avec leur couteau. Ils ſe flagelloient, hommes & femmes, dans une fête d'Iſis, & commettoient des indécences groſſières dans une fête de Diane. Ils conſultoient leurs animaux-dieux; comme des oracles. La circonciſion étoit pratiquée en

Égypte de temps immémorial ; Pythagore fut obligé de s'y ſoumettre, pour converſer avec les prêtres.

Ces prêtres, qui pouvoient rendre de ſi grands ſervices par la culture des mœurs, enchaînoient & gouvernoient le peuple par la ſuperſtition. Seuls dépoſitaires de la ſcience, ils faiſoient croire tout ce qu'ils vouloient. Leur pouvoir exceſſif démontre qu'ils avoient fabriqué les reſſorts du gouvernement, ou qu'ils les avoient aſſujettis à un mobile ſupérieur, à l'intérêt de leur ordre. Lorſque la famille régnante venoit à s'éteindre, il falloit élever un prêtre ſur le trône : on pouvoit choiſir un militaire, mais l'élu devoit être aggrégé au corps ſacerdotal. Séthon, prêtre de Vulcain, étant parvenu ainſi à la royauté, affecta imprudemment du mépris pour les gens de guerre, qu'il dépouilla de leurs privilèges. Il eut beſoin de leurs ſervices quelque temps après. Officiers & ſoldats refusèrent de le défendre. Selon les fables égyptiennes, Vulcain le ſauva par un miracle.

Pouvoir exceſſif des prêtres d'Égypte.

Prêtre-roi.

Sans doute, les prêtres d'Égypte, en général, connoiſſoient le ridicule d'une partie des erreurs qu'ils enſeignoient. Leur théologie ſecrète, quoique mêlée de fictions, étoit fort ſupérieure à la croyance populaire. Ils avoient même des idées

Politique de ces prêtres.

ſublimes de l'être infini. Mais pourquoi une doctrine ſecrette, qui dérobe la lumiere au public? pourquoi cacher au peuple les vérités les plus importantes? pourquoi le laiſſer abruti dans un funeſte aveuglement? pourquoi déshonorer dieu par des folies, & tourmenter les hommes par des chimères? Politique fauſſe ou cruelle! Il étoit difficile, j'en conviens, d'éclairer un peuple ſi ſuperſtitieux; en voulant le guérir, on pouvoit craindre de le bleſſer, & de le mettre en fureur.

Ils cachoient la vérité par intérêt.

Cependant avec de ſages précautions la vérité bienfaiſante s'inſinue par-tout, & par-tout produit ſon effet. Sans doute, les prêtres en firent un myſtère par intérêt de corps; car les ſuperſtitions établies leur étoient utiles. Le petit nombre d'initiés qu'ils daignoient inſtruire, ne parvenoient à cette grace qu'après de longues épreuves. On vouloit apparemment, & s'aſſurer du ſujet, & donner plus d'importance aux myſtères.

Épreuves des initiés.

MŒURS des Égyptiens.

Les mœurs des Égyptiens étoient biſarres comme leur religion. Le reſpect pour les pères & mères, & pour les vieillards, la reconnoiſſance pour les bienfaits, les ſentimens pacifiques, l'attachement aux anciennes coutumes, faiſoient leurs principales vertus. Ils y joignoient de grands défauts, qui paroiſſent entrer dans le caractère national. En Égypte, ſelon quelques écrivains,

les hommes étoient pareſſeux & lâches, paſſant le temps à filer, tandis que les femmes, maîtreſſes dans la maiſon, s'occupoient des affaires du dehors. On obligeoit les filles, non les enfans mâles, d'avoir ſoin de leurs parens. On mépriſoit & l'on abhorroit les étrangers. On n'imaginoit rien de beau, rien de bon, que ce qui ſe pratiquoit dans le pays : préjugés injurieux au genre humain, & contraires au bien public. En vain Platon célèbre cet éloignement extrême des nouveautés ; en vain de grands génies nous diſent encore avec enthouſiaſme : » Une coutume nou-» velle étoit un prodige en Égypte, tout s'y » faiſoit toujours de même ; & l'exactitude qu'on » y avoit à garder les petites choſes, maintenoit » les grandes. Auſſi n'y eut-il jamais de peuple » qui ait conſervé ſi long-temps ſes uſages & » ſes loix *. « Quel mérite d'avoir conſervé de mauvaiſes lois avec les bonnes, des uſages ridicules avec les coutumes reſpectables, de groſſières ſuperſtitions avec les ſentimens religieux ! Il ne faut pour réfuter ce paradoxe, que l'exemple de l'Égypte, ſur lequel on veut l'appuyer. Tout s'y faiſoit toujours de même : c'eſt pourquoi tant de choſes s'y faiſoient mal. Les abus ne ſe corrigent,

Vanité nationale ; haine des nouveautés.

* Boſſuet, *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle.*

les mœurs, les lois & les arts ne ſe perfectionnent que par des changemens. La nouveauté, ſouvent pernicieuſe, eſt auſſi ſouvent néceſſaire. Sans elle, ni les Égyptiens, ni aucun peuple, ne ſeroient ſortis de la barbarie; ſans elle, à quoi nous ſerviroit la raiſon, dont les progrès ſucceſſifs doivent tendre au bonheur de la ſociété? Le grand point eſt d'innover avec ſageſſe; car ſouvent le pire des abus eſt de mal réformer les abus.

La nouveauté eſt ſouvent néceſſaire.

Une coutume établie en Égypte, ſelon Hérodote, eſt remarquable par la réunion de deux idées ſingulièrement contraires. Dans les repas & les parties de plaiſir, on apportoit un cercueil où étoit une figure de mort en bois, quelques-uns diſent un vrai cadavre. On le préſentoit à chaque perſonne de la compagnie, en lui diſant: *Buvez & rejouiſſez-vous, car voilà ce que vous ſerez un jour.* Horace, en philoſophe épicurien, rappelle quelquefois le ſouvenir de la mort, pour inviter au plaiſir. Mais qu'un peuple grave s'en ſoit fait une habitude, qu'il ait ſur-tout ajouté au plus triſte ſouvenir, un ſpectacle beaucoup plus triſte; il eſt difficile ou de le croire ou de l'expliquer.

Figure de mort apportée dans les repas.

CHAPITRE IV.

Arts & ſciences des Égyptiens.

C'EST aux arts & aux ſciences que les Égyptiens doivent ſur-tout leur célébrité. Ils furent certainement inventeurs, & l'Europe leur doit le germe de ſes connoiſſances. On attribuoit à Oſiris l'invention de la charrue, inſtrument qui a été plus utile au genre humain que toutes les ſavantes découvertes, puiſque l'agriculture eſt la mère de la ſociété. Les premières charrues étant de bois, ſans fer ni autre métal, le labourage n'a pu commencer que ſur des terres légères, comme en Égypte, où la culture n'exigeoit pas de grands efforts.

Premiers arts inventés en Égypte.

La charrue.

Obſervons ici un fait étonnant, eſſentiel à l'hiſtoire des arts & de l'induſtrie. Parmi les métaux, le fer a été le dernier trouvé & mis en œuvre. Le cuivre trempé y ſuppléoit : les armes ſe faiſoient de cuivre. L'argent même devenoit commun, lorſque le fer, deſtiné par la nature à tant d'uſages précieux, le fer dont l'induſtrie moderne a un beſoin continuel, reſtoit enfoui & inconnu. C'eſt que les opérations

Le fer long-temps inconnu.

métallurgiques pour ce métal, étoient beaucoup plus difficiles à inventer que les autres.

Réflexions sur la naissance des arts.

Cette remarque invite à quelques réflexions. Trop accoutumés à jouir des avantages qui se trouvent sous nos mains, nous ne pensons pas aux miracles de génie qu'il a fallu pour les produire, ni à la multitude prodigieuse d'hommes qui en ont été privés. Cependant il fut des siècles, il est encore de vastes contrées, des pays même florissans, où l'on ne connut jamais la nourriture la plus commune, le pain. Par quels progrès admirables les hommes ont-ils pu s'élever, de cet état sauvage & malheureux, à l'état de culture, d'aisance & de perfection, dont la plupart jouissent sans y penser? Le besoin les a rendus industrieux. Pour se nourrir, se vêtir, se mettre à couvert des injures du temps, ils ont bientôt inventé des moyens grossiers, auxquels ont succédé insensiblement de meilleures pratiques. Le hasard a secondé l'industrie, & lui a souvent frayé la route. N'imaginons pas, comme un ancien philosophe (Posidonius), qu'on ait trouvé le secret de faire du pain, en considérant que les grains, mangés sans préparation, se broyoient d'abord avec les dents; que leur substance se délayoit ensuite par la salive; que remués en cet état, & rassemblés par la langue,

Ils sont nés du besoin & de l'industrie.

Faux système de Posidonius sur l'invention du pain.

ils deſcendoient dans l'eſtomac, & y recevoient le degré convenable de cuiſſon. Suivant ce ſyſtême ingénieux, l'art de moudre, l'art de pétrir, l'art de cuire au four, ſeroient nés tout-à-coup d'une ſubtile combinaiſon d'idées ! Il falloit y joindre la découverte du levain, qui peut étonner davantage.

De tels ſyſtêmes ne ſont que des jeux d'eſprit. On a ſu probablement faire la farine, la délayer dans l'eau, la réduire en pâte, la cuire de façon ou d'autre, avant que d'avoir réfléchi ſur la nature & les effets des opérations animales. Une eſpèce d'inſtinct plutôt que le raiſonnement a produit les arts de néceſſité. Les commencemens furent des eſſais groſſiers : d'expérience en expérience on parvint à des méthodes plus ou moins perfectionnées, & ſouvent un concours d'heureux haſards applanit les voies aux découvertes qu'on croiroit auſſi anciennes que le monde.

Le haſard a contribué aux découvertes.

Le feu même a long-temps manqué aux hommes, ou plutôt le moyen de le conſerver, de le reproduire. Auſſi les Grecs le ſuppoſoient-ils venu du ciel, comme on le voit dans la fable de Prométhée. En 1521, lorſque Magellan aborda aux îles Marianes, les ſauvages prirent cet élément pour un animal qui mangeoit le bois. L'ayant touché & s'étant brûlés, ils n'osèrent plus le

On a long-temps ignoré l'uſage du feu.

regarder que de loin ; ils craignoient d'être bleſſés par ſes morſures, ou par ſa violente reſpiration. De la découverte du feu à celle de la métallurgie, ſur-tout à l'art d'employer le fer, qu'il faut fondre, refondre, battre, rechauffer, rebattre, avant que d'en forger un outil; l'intervalle paroît effrayant. Au Pérou & au Mexique, où le fer abonde, on ne le connoiſſoit point, quoique l'or brillât dans les temples, & ſervît à la magnificence des princes. En un mot, ce qui nous paroît extrêmement ſimple & facile, ce qui l'eſt devenu effectivement par l'habitude, doit être admiré dans l'origine ſoit comme un don précieux de la nature, ſoit comme le fruit d'une induſtrie ſupérieure à la nature elle-même.

Les arts cultivés en Égypte de temps immémorial.

Cependant, à quelque diſtance qu'on remonte dans l'hiſtoire, au temps même des patriarches, on trouve en Égypte, non-ſeulement les arts néceſſaires, mais ceux de luxe & d'agrément. Les fines étoffes, les broderies, les vaſes précieux, enfin l'appareil de l'opulence, annonçoient les talens de l'Égyptien. Il ſe diſtinguoit ſur-tout par l'architecture, quoiqu'avec moins de goût que de grandeur. Ce que les anciens racontent de ſes ouvrages, paroîtroit infiniment exagéré, s'il n'en ſubſiſtoit des monumens, dont je vais donner une idée en peu de mots.

Les fameuſes pyramides, que pluſieurs écrivains ſuppoſent bâties avant le déluge, réſiſtent encore aux coups du temps, qui a détruit tant d'empires. Il en reſte trois, à quelques lieues du Caire, où étoit autrefois Memphis. La plus grande fait un carré de deux mille ſix cents quarante pieds de circuit, chaque côté de la baſe ayant ſix cents ſoixante pieds. Sa hauteur perpendiculaire eſt d'environ cinq cents pieds. Une plate-forme d'environ ſeize pieds, de chaque côté, termine le ſommet. Pluſieurs pierres de cet énorme édifice portent trente pieds de long, ſur quatre de haut & trois de large. On prétend que les ouvrages ſouterrains étoient encore plus conſidérables. Cent mille ouvriers, ſelon le récit d'Hérodote, travaillèrent trente années de ſuite, ou à préparer les matériaux, ou à conſtruire l'ouvrage; & une inſcription apprenoit que, pour les légumes dont on les avoit nourris, il en avoit coûté ſeize cents talens, évalués à près de ſept millions de notre monnoie. Les pyramides.

Pline le Naturaliſte, & pluſieurs autres, déclament contre la folle vanité, qui avoit inſpiré aux ſouverains ces entrepriſes ruineuſes. Quelques écrivains moins judicieux ont imaginé que c'étoient des greniers, bâtis par Joſeph pour les grains des ſept années d'abondance. Voilà peut- La ſuperſtition & la politique ont fait conſtruire les pyramides.

être une des rêveries qui caractériſent le mieux les érudits à ſyſtême. Suivant l'opinion la plus commune aujourd'hui, les pyramides étoient des tombeaux, où l'on conjecture que les rois, imbus des préjugés de la nation, vouloient éterniſer leur vie, en aſſurant à leurs cadavres une demeure inacceſſible, & à l'épreuve des ſiècles. A cette ſuperſtition ſe joignit vraiſemblablement le motif de prévenir des troubles, en impoſant au peuple un long travail. Peut-être auſſi, le goût des grandes maſſes étant naturel aux Égyptiens, un premier exemple de cette eſpèce ſuffit pour faire des imitateurs.

Les conſtructeurs déteſtés pour leurs vexations.

Quoi qu'il en ſoit, on obſerve utilement que les monarques, conſtructeurs des pyramides, devinrent ſi odieux par les corvées dont ils accablèrent leurs ſujets, qu'ils n'ont pu jouir de leurs tombeaux, ni ſauver même leur nom de l'oubli. Il ne faut donc pas juger du gouvernement d'Égypte par l'idée qu'en donnent les écrivains, d'après quelques bonnes loix qui ſouvent ne s'obſervoient point.

Momies des Égyptiens.

Le deſir ſuperſtitieux de conſerver les cadavres étoit une des plus fortes paſſions des Egyptiens. Auſſi ne les a-t-on jamais égalés dans l'art d'embaumer les morts. Leurs momies durent toujours. Des grottes taillées dans le roc en ſont remplies.

Que

Que n'inſpire pas le préjugé? Reſpecter juſqu'aux cendres de ſes pères, eſt un ſentiment louable & naturel; mais ici la ſuperſtition agit beaucoup plus que le ſentiment. Rollin dit à ce ſujet, que *la coutume de brûler les corps a quelque choſe de cruel & de barbare, en ſe hâtant de détruire ce qui reſte des perſonnes les plus chères*; il ne voit rien de plus convenable que les enterremens ordinaires: comme s'il étoit plus humain de livrer ces reſtes précieux aux vers & à la pourriture. Tant de faux jugemens ſont utiles à obſerver: ils doivent nous apprendre à uſer de notre raiſon, ſans être eſclave des opinions d'autrui.

Préjugé ſur la ſépulture.

C'eſt encore un préjugé trop commun, de vanter le goût des Egytiens. Écoutons Boſſuet: *ils n'ont aimé qu'une hardieſſe reglée; ils n'ont cherché le nouveau & le ſurprenant, que dans la variété infinie de la nature.* Mais leur paſſion pour les coloſſes ne dément-elle pas cet éloge? On voit encore une tête de Sphinx, qui a trente-cinq pieds de tour & vingt-ſix de hauteur. On ne trouve ni deſſein, ni proportions, ni agrément dans ces maſſes étonnantes que le temps a reſpectées. Le giganteſque en fait le principal mérite, & le giganteſque dans les arts eſt comme l'enflure dans les ouvrages littéraires *.

Les Egyptiens manquoient de goût.

* Voyez *Origine des Lois*, &c.

Labyrinthe. Nous ne décrirons point le labyrinthe, fameux palais dont on attribue la conſtruction à douze rois, qui regnèrent en même temps vers l'an 600 avant Jéſus-Chriſt. Dans une ſeule enceinte, il renfermoit, dit-on, trois mille ſalles, communiquant toutes les unes aux autres par une infinité de détours. Les obéliſques ſont plus connus: il y en avoit pluſieurs, faits d'une ſeule pièce de cent quatre-vingt pieds de haut. Celui de Rameſsès, fils de Séſoſtris, étoit beaucoup plus grand; il avoit été travaillé par vingt mille ouvriers, s'il faut en croire les anciens. On le voit à Rome, où l'empereur Conſtance l'a fait tranſporter, & où Sixte-Quint l'a rétabli.

Obéliſques.

Thèbes. Quant aux merveilles qu'on débite de la ville de Thèbes, & aux cent portes qu'Homère lui donne, par chacune deſquelles pouvoient ſortir dix mille ſoldats, c'eſt une exagération fabuleuſe qui déshonoreroit l'hiſtoire. Contentons nous d'admirer une choſe vraiment admirable, l'induſtrie des Égyptiens à tirer du flanc des montagnes les pierres énormes qu'ils employoient, à les tranſporter fort loin par le moyen des canaux du Nil, & à les élever dans l'air avec beaucoup moins de ſecours que nous n'en avons.

Induſtrie à tranſporter des pierres énormes.

Sciences. Les progrès dans les arts prouvent de l'habileté dans les ſciences. Entre les uns & les autres, il

y a une liaiſon intime & une correſpondance néceſſaire. Où les arts fleuriſſent, un nombre de génies heureux ſont excités aux méditations & aux recherches profondes; ils y conſacrent leur loiſir avec ardeur, & en acquérant des lumières qui ſe repandent bien-tôt, ils ouvrent aux arts de nouvelles ſources de perfection & de richeſſes. On ne peut douter que les Égyptiens n'aient eu des principes de mécanique, de géométrie, & de pluſieurs parties des mathématiques; on les voit arpenter les terres avec préciſion, diſtribuer les eaux du Nil par une infinité de canaux, meſurer exactement la crue de ce fleuve, fabriquer & employer toutes ſortes de machines, ſur-tout meſurer le temps & calculer la révolution des aſtres. Les ſciences liées aux arts.

Que l'aſtronomie ait pris naiſſance chez eux, ou chez les Chaldéens, ou ailleurs, c'eſt une queſtion qu'il eſt impoſſible de décider ſûrement, & qu'il importe peu d'examiner. Les deux peuples ont cultivé de tems immémorial cette ſcience, néceſſaire non-ſeulement pour la géographie, pour la navigation, pour la chronologie, mais encore pour l'agriculture & pour l'ordre de la vie civile: car les opérations du laboureur, ainſi que les affaires de la ſociété & les exercices du culte, ne ſe règlent que par une exacte diviſion Néceſſité de l'aſtronomie.

du temps, & par la connoiſſance du mouvement périodique des corps céleſtes.

L'année lunaire & l'année ſolaire, trouvées par les Égyptiens.

Les Égyptiens ſemblent avoir eu les premiers une année de douze mois. L'obſervation des phaſes de la lune produiſit aiſément cette découverte. D'abord l'année fut purement lunaire, de trois cents cinquante-quatre jours, ſi différente de la véritable année ſolaire, qu'en moins de dix-ſept ans l'ordre des ſaiſons étoit abſolument renverſé. Il fallut conſulter le ſoleil, obſerver ſon retour à certaines étoiles fixes; il fallut meſurer l'année au cours de cet aſtre. Comme il étoit difficile de rencontrer juſte, on la fit de trois cents ſoixante jours ſeulement, en donnant trente jours à chaque mois. Mais il reſtoit encore une erreur ſi conſidérable, qu'au bout de trente-quatre ans, les ſaiſons avoient pris la place les unes des autres. Enfin, après de nouvelles études, on forma l'année de trois cent ſoixante-cinq jours; & même les aſtronomes d'Égypte découvrirent que la révolution du ſoleil étoit plus longue de quelques heures.

Juſqu'où s'étendoit leur aſtronomie.

Ils connoiſſoient le Zodiaque; ils l'avoient diviſé en douze ſignes de trente degrés: découverte auſſi ancienne que difficile. Ils étoient inſtruits du mouvement des planètes & de la cauſe des eſclipes. Ils calculoient les éclipſes du ſoleil.

Ils ſe figuroient la lune comme une terre éthérée. Vraiſemblablement ils avoient acquis l'idée de la pluralité des mondes, & du mouvement de la terre; puiſque les pythagoriciens, inſtruits à leur école, nous ont tranſmis quelques notions de ces deux ſyſtêmes. Une preuve encore ſubſiſtante de leurs lumières, c'eſt que les côtés de la grande pyramide répondent préciſément aux quatre points cardinaux.

La ſuperſtition leur faiſoit abhorrer la mer.

Plus on a lieu de s'étonner que ſans lunettes, ſans pendules, ſans chiffres arabes, les hommes aient pu s'élever à de ſi hautes connoiſſances; moins on conçoit les préjugés ridicules qui offuſquoient la ſcience des Égyptiens. Quoiqu'ils attribuaſſent à Iſis l'invention des mâts & des voiles, ils déteſtoient par ſuperſtition & la mer & la marine. Ils voyoient dans la mer l'emblême de Typhon, l'ennemi d'Oſiris. D'une pareille rêverie théologique, naiſſoit l'averſion pour cet élément. Les prêtres en avoient tant d'horreur, qu'ils ne mangeoient ni poiſſon ni ſel. C'eſt donc une conjecture vraiſemblable, que les colonies égyptiennes ne paſſèrent dans la Grèce que ſur des vaiſſeaux phéniciens. Séſoſtris, ſelon l'hiſtoire, oſa le premier ſe mettre au-deſſus du préjugé, en équipant une flotte. Ce conquérant fit lever la carte des pays qu'il avoit parcourus.

Géographie cultivée en Égypte.

Sans lui la géographie, une des principales études des prêtres, eût été reſſerrée dans les limites du royaume. N'eſt-il pas naturel de penſer que des opinions ſi extravagantes avoient un but politique? On pouvoit changer de mœurs en communiquant avec les étrangers : on pouvoit devenir moins docile aux volontés des prêtres.

Leur médecine ſuperſtitieuſe.

Le génie ſuperſtitieux des Égyptiens ſe retrouve juſques dans leur médecine. Elle conſiſtoit au commencement en différentes recettes, qui ſe tranſmettoient de père en fils, & qui s'appliquoient ſans doute au haſard. On expoſoit les malades, afin que les paſſans puſſent les aider de leurs conſeils. Les recettes ayant été recueillies & dépoſées dans les temples, on en fit un corps de médecine. Des livres ſacrés contenoient les préceptes qu'il falloit ſuivre pour la cure des maladies. Si les médecins s'en écartoient, & que leurs malades mouruſſent, on les puniſſoit de mort. Cette loi ſeule devoit tuer une foule de malades. Il étoit défendu, ſelon le témoignage d'Ariſtote, de remuer les humeurs ou de purger avant le quatrième jour. Des opérations magiques mettoient le comble à ces abus; du moins tout donne lieu de le croire.

Ils n'oſoient diſſéquer les cadavres.

L'art d'embaumer les corps, ſi perfectionné en Égypte, démontre que la botanique y étoit

cultivée avec ſuccès, mais non l'anatomie, quoi qu'en diſent les panégyriſtes des Egyptiens. On ne diſſéquoit point les cadavres; on n'ouvroit pas même la tête pour les embaumer : on les conſidéroit d'un œil religieux, ſans chercher aucune connoiſſance utile. Bien plus, quiconque touchoit au corps humain paroiſſoit digne d'horreur; & ceux qui faiſoient l'opération, s'enfuyoient auſſi-tôt, dans la crainte d'être aſſommés. Ce préjugé ſubſiſte encore parmi les Chinois. L'hiſtoire des peuples eſt préſque toujours celle de la foibleſſe de l'eſprit humain, malgré les prodiges de ſagacité & d'induſtrie qu'elle nous offre.

Philoſophie.

On ſait peu de choſe de la philoſophie égyptienne. Tantôt elle ſe confondoit avec la théologie, tantôt elle s'attachoit à la morale, plus importante que toutes les ſpéculations. Elle remontoit juſqu'au premier être. Les Égyptiens le repréſentoient ſous la figure d'un homme qui tenoit un ſceptre, & de la bouche duquel ſortoit un œuf. Cet œuf, ſymbole du monde, ſe retrouve chez les Chaldéens, les Perſes, les Indiens, les Grecs, les Chinois. Une idée ſi ſingulière a vraiſemblablement paſſé de peuple en peuple. Tous ont pu reconnoître par la raiſon l'architecte de l'univers; mais de repréſenter ſon ouvrage

L'œuf, ſymbole du premier être.

ſous la figure d'un œuf, c'eſt ce que l'imagination même ne peut guère inventer dans pluſieurs pays.

Invention de l'écriture.

Avant de finir cet article, diſons un mot de l'admirable invention par laquelle on a peint la penſée & la parole, conſervé la mémoire des choſes antiques, & communiqué à tous les ſiècles tant de vérités & d'erreurs, dont les archives du monde ſont pleines. L'écriture, dans ſon origine, ne fut qu'une repréſentation des objets matériels. On traçoit la figure d'un arbre pour exprimer un arbre, & différentes figures, pour exprimer une action compliquée, ou un mélange de choſes. Cette méthode ne pouvoit être de grand uſage. Il fallut l'abréger, la ſimplifier, inventer des ſignes qui exprimaſſent les mouvemens de l'ame, les opérations de l'eſprit, &c. enfin des ſymboles qui fuſſent communs à pluſieurs objets. Tels étoient les héroglyphes. Pendant long-temps on ne connut pas d'autre écriture. Les prêtres Égyptiens en conſervèrent l'uſage, même après l'invention des caractères alphabétiques, afin de pouvoir cacher leur ſcience aux yeux du vulgaire.

Hiéroglyphes.

Caractères alphabétiques.

Rien n'eſt plus ſimple en apparence, ni plus ingénieux en effet, que cette dernière invention. Un petit nombre de ſignes, repréſentant chaque

voyelle & chaque conſonne ſéparément, exprime ſans peine toutes les penſées, & renferme diſtinctement dans un fort petit eſpace, ce qu'une infinité d'hiéroglyphes ne pouvoient rendre qu'avec beaucoup de confuſion & d'obſcurité. On ignore l'époque de la découverte, tant elle eſt ancienne; mais on conjecture que tous les caractères alphabétiques dérivent d'une même ſource, malgré leur extrême différence. Nos lettres modernes viennent des Latins, les latines des Grecs, les grecques des Phéniciens, dont les caractères ſont les mêmes que ceux des Samaritains. Toutes ces langues ont un alphabet commun, qui apparemment étoit encore celui de l'Egypte.

On conjecture qu'ils viennent tous de la même ſource.

En combinant les détails que nous venons de parcourir, on conclura que les Egyptiens avoient le génie de l'invention, & peu de goût & de jugement; qu'après avoir fait de grands pas dans les arts & les ſciences, ils ſe ſont arrêtés au milieu de la carrière ſans jamais atteindre au but; qu'ils ont été les précepteurs de la plupart des nations, & les eſclaves de leurs propres coutumes; qu'ils avoient de bonnes lois, mêlées de beaucoup d'abus; que leur religion dégénéroit en ſuperſtition abſurde, leur amour de la paix en lâcheté, leur eſtime de la patrie en ſot orgueil; que leurs

Les Egyptiens ont été trop admirés.

fauſſes idées de grandeur ne produiſoient communément que du giganteſque ; enfin que, ſi on les juge avec impartialité, on doit rabattre beaucoup des éloges que leur ont prodigués les Grecs & leurs copiſtes. Mais peut-on dire avec un célèbre moderne, qu'il » n'y avoit peut-être que » deux choſes paſſables dans cette nation ; la » première, que ceux qui adoroient un bœuf ne » voulurent jamais contraindre ceux qui adoroient » un ſinge à changer de religion ; la ſeconde, » qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans » des fours * ? « Une plaiſanterie n'efface point les monumens de l'hiſtoire. D'ailleurs, entre forcer un homme à changer de religion, & le mettre en pièces, parce qu'il a tué involontairement un chat, un chien, &c. la différence eſt trop légère pour en faire honneur aux Egyptiens.

Un moderne les rabaiſſe trop.

* Queſtions ſur l'Encyclopédie, article *Bœuf Apis.*

CHINOIS.

LES rapports des Chinois avec les Egytiens nous offrent ici une matière curieuſe d'obſervations, que je me contente d'effleurer. Les antiquités de la Chine, comme celles de l'Égypte, ſe perdent dans un abîme de fables. Elles renferment une ſuite de périodes & de dynaſties imaginaires qui embraſſent des millions d'années. Avant Fo-hi, le fondateur de la monarchie, on y voit les hommes vivant en brutes, errant çà & là dans les forêts, ne penſant qu'à dormir & à ſe raſſaſier, dévorant juſqu'aux plumes & au poil des animaux, dont ils buvoient le ſang; ignorant le mariage & toute eſpèce de lois & de bienſéances. L'origine des arts y remonte néanmoins au-delà des temps connus.

Prodigieuſe antiquité que s'attribuent les Chinois.

Aujourd'hui les vrais ſavans de la Chine n'adoptent point une chronologie fabuleuſe. Ils avouent que l'an 213 avant Jéſus-Chriſt, un de leurs empereurs (Chi-hoam ti) fit brûler tous les livres hiſtoriques, parce que les lettrés en tiroient des exemples contre ſon faſte & ſes conſtructions. Un corps complet d'hiſtoire parut cent cinquante ans après cette époque. L'auteur

Combien leur ancienne hiſtoire eſt ſuſpecte.

de l'ouvrage ne diſſimule point qu'il n'a pu trouver de certitude au-delà de huit cents ans. Cependant, des obſervations aſtronomiques, rejettées par les uns, ſoutenues par les autres, remontent beaucoup plus haut. Les Chinois placent la première de toutes cent cinquante ans avant Yao, un de leurs empereurs, dont le règne, ſuivant M. Fréret, a précédé notre ère d'environ 2145 ans *. Je n'ai garde d'entrer dans ces diſcuſſions, & de prononcer ſur l'authenticité des annales chinoiſes, ſi reſpectables aux yeux des auteurs anglois de l'Hiſtoire univerſelle, qu'ils confondent Noé avec Fo-hi, le premier monarque de la Chine; j'expoſerai ſeulement ici un autre ſyſtême, plus intéreſſant, mais qui n'eſt encore qu'un ſyſtême.

Leur première obſervation aſtronomique.

M. de Guignes, de l'académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, ſoutient qu'une colonie égyptienne s'établit à la Chine vers l'an 1122 avant Jéſus-Chriſt; qu'elle y tranſporta l'hiſtoire d'Égypte, & que cette hiſtoire eſt entée ſur la véritable hiſtoire chinoiſe; que les deux premières dynaſties des annales de la Chine, ſont celles des rois de Thèbes, dans la haute Égypte. Il

Syſtême de M. de Guignes, qui fait des Chinois une colonie égyptienne.

* Cette obſervation toucheroit preſque au déluge, en ſuivant la chronologie de l'hébreu, qui le place l'an 2348 avant notre ère. Mais, ſelon le ſamaritain, elle lui ſeroit poſtérieure d'environ 700 ans.

obſerve que le fondateur de la troiſième eſt repréſenté comme un conquérant qui diviſe les provinces, qui donne des ſouverainetés à ſes capitaines & à ſes amis. Il ajoute que, de l'aveu même des Chinois, il y a des peuples à l'occident & par-delà la mer Caſpienne, dont l'origine leur eſt commune. Enfin, il inſiſte ſur la conformité des caractères chinois avec les lettres égyptiennes & phéniciennes, caractères qui ſelon lui, ne ſont que des eſpèces de monogrammes formés de ces lettres.

Reſſemblance des Chinois avec les Égyptiens.

Quoi qu'il en ſoit, (car d'autres ſavans ont attaqué en particulier le dernier article de ſon ſyſtême,) on ne peut pas nier que les deux peuples n'aient entre eux une reſſemblance remarquable en pluſieurs choſes. L'écriture chinoiſe eſt à-peu-près de même nature que les anciens hiéroglyphes d'Égypte; les mœurs & les coutumes chinoiſes tiennent encore plus de celles des Égyptiens. Même reſpect pour les rois, les pères & les mères; même prévention en faveur du mérite national, & contre les étrangers; même application à l'agriculture; même progrès dans les arts & les ſciences, ſans goût ni perfection; même amour de la tranquillité & de la paix; même civilité, pleine de cérémonies indiſpenſables; même attachement ſuperſtitieux aux anciens uſa-

ges, & par conſéquent mêmes entraves au génie. Les Chinois, comme les Egyptiens, n'admirent que ce qu'ils ſont, & font toujours ce qu'ils ont fait de temps immémorial.

Témoignage d'Anſon ſur les Chinois.

On lit dans le Voyage du lord Anſon des particularités qui paroiſſent tenir à leur caractère. Lorſque cet amiral approcha des côtes de la Chine, un nombre incroyable de bateaux de pêcheurs rodèrent autour de ſon vaiſſeau, ſupérieur à toutes les forces navales de l'empire, ſans qu'aucun de ces gens-là parût faire attention à un objet certainement digne de les étonner. L'auteur aſſure que les Chinois donnèrent plus d'une preuve ſemblable d'indifférence. » Je ne » ſais, dit-il *, ſi cette diſpoſition d'ame eſt chez » eux un effet de tempérament ou d'éducation; » mais quelle qu'en ſoit la cauſe, elle me paroît » la marque d'un caractère aſſez bas & aſſez » mépriſable, & ne s'accorde guère avec les » éloges que tant d'auteurs donnent au génie » de cette nation, & que j'ai lieu de croire » fort outrés, « Il peint enſuite les Chinois comme un peuple fourbe, hypocrite, fripon, lâche, dont la morale & le gouvernement ſont plus dignes de blâme que de louanges *.

* Voyage du lord Anſon, liv. III, c. 6.

* *Ibid.* c. 10.

Des écrivains judicieux penſent de même aujourd'hui, malgré les éloges magnifiques prodigués aux Chinois par pluſieurs miſſionnaires.

Sans attribuer cette reſſemblance avec les Égyptiens à une cauſe trop douteuſe, à l'établiſſement d'une colonie égyptienne, au fond de l'Aſie, j'obſerve encore un point important. Il y a dans le gouvernement chinois, comme dans celui de l'ancienne Égypte, des principes admirables de ſageſſe; & ſi le monarque & les mandarins faiſoient leur devoir, la Chine pourroit ſervir de modèle aux nations. Mais, en premier lieu, la ſecte de Foé, prêchée par les bonzes, (eſpèce de moines du pays,) a corrompu, par une folle ſuperſtition, la ſaine morale & la religion de Confucius. En ſecond lieu, les mandarins, ces gouverneurs, ces magiſtrats ſi renommés, ſouvent avilis par l'intérêt, font un trafic honteux de la Juſtice & du bien public. Tout dépend de l'empereur, les lois même, dont il eſt le ſeul interprête. C'eſt un deſpote, ſelon Monteſquieu; & la force des coutumes, plutôt que celle de la légiſlation, l'empêche d'être un tyran.

Il y a de bons principes à la Chine, mais mal obſervés.

Si l'empire de la Chine, le plus riche de l'univers, ſubſiſte depuis des milliers d'années, toujours gouverné par les mêmes principes, quoique deux

Cauſe de la ſtabilité antique du gouvernement chinois.

fois conquis par les Tartares; voici peut-être les principales raiſons de cette ſtabilité merveilleuſe. L'opulence de l'empereur, (dont on fait monter les revenus à un milliard de notre monnoie,) ne lui laiſſe aucun deſir de changer la conſtitution, ni aucun motif de commettre des injuſtices criantes. Les lettrés, qui ſeuls parviennent aux charges, ſont aſſervis à une étude minutieuſe; puiſque la vie humaine ne ſuffit pas pour connoître les caractères de l'écriture, au nombre d'environ quatre-vingt mille. Ils ne peuvent donc avoir de grandes vues, ni former de grands deſſeins : ils ſe bornent ſouvent à faire leur cour en eſclaves, & peut-être leur fortune en fripons, Enfin, le peuple, tout occupé d'agriculture, de petits gains, de rites, de cérémonies; attaché par goût aux anciens uſages, par habitude & par principes à l'ancien gouvernement, met ſon bonheur à vivre, à obéir, incapable de remuer, pourvu qu'on lui laiſſe & ſes mœurs & ſes manières, qui cimentent la conſtitution de l'état. Les Chinois ſont un ſpectacle unique dans le monde, ſoit par la durée de leur empire, ſoit par l'invariabilité de leurs maximes. Mais leur exemple & celui des Égyptiens prouvent que l'aſſujettiſſement ſervile aux coutumes nationales, contribue à perpétuer,

perpétuer, dans une nation, toute ſorte d'abus, & à la priver d'une infinité d'avantages *.

Le philoſophe Confucius.

Pour ne pas manquer l'occaſion de faire connoître un grand homme, honoré depuis plus de deux mille ans dans ſa patrie, & dont les deſcendans ont ſeuls la nobleſſe héréditaire ; nous ajouterons ici quelques mots ſur Confucius, philoſophe le plus reſpectable, peut-être, qui ait exiſté dans le monde, puiſqu'il y a fait le plus de bien. Il naquit, d'une famille illuſtre, environ 550 ans avant Jéſus-Chriſt. Dès l'âge de quinze ans, il préféra l'étude des lettres & de la philoſophie à tous les plaiſirs de la jeuneſſe. Son mérite l'éleva aux honneurs. Devenu mandarin, miniſtre d'état, il vit de près les vices d'une cour voluptueuſe ; & ne pouvant y remédier par des conſeils, il ſe retira pour enſeigner la morale à des hommes dignes de l'écouter. En peu de temps, il eut, dit-on, plus de trois mille diſciples, dont pluſieurs acquirent une haute réputation de ſageſſe. Sa philoſophie conſiſtoit moins en ſpéculation qu'en pratique : auſſi fit-elle des ſages, plutôt que des diſcoureurs. Quelques-unes de ſes maximes en donneront une idée. Je les tire de l'Encyclopédie, article *Chinois*.

* Voyez Mably, *Doutes ſur l'ordre naturel, &c.*

Maximes de Confucius

I. Le philoſophe eſt celui qui a une connoiſſance profonde des choſes & des livres, qui pèſe tout, qui ſe ſoumet à la raiſon, & qui marche d'un pas sûr dans les voies de la vérité & de la juſtice.

II. Il y a une certaine raiſon ou droiture céleſte donnée à tous : il y a un ſupplément humain à ce don, quand on l'a perdu. La raiſon céleſte eſt du ſaint ; le ſupplément eſt du ſage.

III. Le ſage eſt ſon cenſeur le plus ſévere ; il eſt ſon témoin, ſon accuſateur & ſon juge.

IV. La charité eſt cette affection conſtante & raiſonnée qui nous immole au genre humain, comme s'il ne faiſoit avec nous qu'un individu, & qui nous aſſocie à ſes malheurs & à ſes proſpérités.

Si les Chinois avoient été connus des Grecs, ils occuperoient une grande place dans l'hiſtoire ancienne, où cependant on ne les trouve pas nommés. Je renvoie à l'hiſtoire moderne quelques détails ſur ce peuple aujourd'hui célèbre.

ASSYRIENS ET BABYLONIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les antiquités de ces peuples.

LES ténèbres qui couvrent l'hiſtoire d'Égypte, ne ſont rien en comparaiſon de celles qui enveloppent les antiquités des premiers peuples de l'Aſie. A peine y voit-on paroître un rayon de vérité. Si l'on s'en rapporte à la foule des hiſtoriens, Ninive & Babylone, quoique peu éloignées l'une de l'autre, étoient deux villes immenſes, capitales de deux grands empires. Mais ſi, remontant aux ſources, on pèſe les témoignages, on conſulte la critique ſans prévention ni entêtement; il paroîtra démontré que les Aſſyriens & les Babyloniens ont été bientôt confondus en un ſeul corps de nation, réunis ſous le même empire, & que ces deux noms ne déſignoient ſouvent que le même état.

Les Aſſyriens & les Babyloniens confondus en un même état.

Ctéſias, auteur des fables ſur l'Aſſyrie.

Pour répandre & perpétuer des fables, il a ſuffi de tout temps qu'un auteur connu les publiât, & que d'autres écrivains, comme il arrive toujours, les répétaſſent après lui. Ctéſias de Gnide, médecin de Cyrus le jeune, eſt comme la ſource des fauſſetés tant de fois écrites ſur l'empire aſſyrien. Diodore de Sicile, contemporain de Céſar, a copié les récits de Ctéſias; pluſieurs hiſtoriens poſtérieurs ont copié Diodore: une ſource corrompue a infecté preſque tous les canaux de l'hiſtoire. De quel poids peut donc être l'autorité du médecin de Cyrus? Ariſtote le jugeoit indigne de créance. Tout le monde avoue que ſon hiſtoire des Indes étoit pleine de fictions, qu'il atteſtoit hardiment comme témoin oculaire. Convaincu d'impoſture à cet égard, il ne devoit pas en impoſer ſur d'autres objets; & il le devoit d'autant moins, que ſon hiſtoire d'Aſſyrie avoit elle-même des caractères frappans d'abſurdité. Écoutons un moment Ctéſias & Diodore: mettons à l'écart tout préjugé, & ne craignons pas de juger nous-mêmes.

Copié par Diodore.

Indigne de créance.

Récit de Ctéſias & de Diodore ſur Ninus.

Ninus, roi des Aſſyriens, poſſédé de la manie des conquêtes, ſubjugue une infinité de peuples depuis l'Égypte juſqu'à l'Inde. Il ſuſpend ſes expéditions pour fonder Ninive, que Diodore place, non ſur le Tigre, mais ſur l'Euphrate:

(erreur de copiſte peut-être, qui mérite d'être obſervée.) Ninive s'élève rapidement ; ſes murailles ont cent pieds de hauteur ; quinze cents tours, hautes de deux cents pieds, les ornent & les défendent ; la circonférence de la ville eſt de quatre cents quatre-vingt ſtades, évalués à vingt-cinq ou trente lieues. En ſuivant même la réduction des ſtades propoſée par M. de l'Iſle, Ninive eſt encore ſept fois plus grande que Paris.

Sur Sémiramis & Babylone.

Cet ouvrage étant achevé, Ninus reprend les armes, à la tête d'un million de combattans. Sémiramis, femme d'un de ſes officiers, ſe diſtingue dans l'armée par des exploits héroïques. Le roi l'épouſe, & lui laiſſe la couronne en mourant, aſſaſſiné par elle, ſelon quelques Écrivains. L'ambitieuſe princeſſe veut s'immortaliſer à ſon tour : elle conſtruit Babylone en très-peu d'années. Babylone plus ſuperbe que Ninive, a des murailles ſi épaiſſes, que ſix chars peuvent y rouler de front. Les quais & le pont ſur l'Euphrate, les vaſtes jardins ſuſpendus ſur des terraſſes ; les prodiges d'architecture & de ſculpture, le temple de Bel renfermant une ſtatue d'or de quarante pieds de haut ; tout eſt l'ouvrage de Sémiramis. Elle fait bâtir d'autres villes ; elle va conquérir des royaumes ; elle marche contre

le roi de l'Inde, avec trois millions de fantaſſins, cinq cents chevaux, cent mille chars, &c. Pour ſuppléer aux éléphans qui lui manquent, elle imagine cet admirable ſtratagême; on tue par ſon ordre trois cents mille bœufs noirs; de leurs peaux ajuſtées en forme d'éléphans, on couvre autant de chameaux, qu'on fait marcher en bataille. Le ſtratagême ne réuſſit point; l'héroïne eſt battue, bleſſée, miſe en fuite. Elle meurt quelque temps après dans ſes états.

Vide dans l'hiſt. d'Aſſyrie après Ninyas.

Juſtin raconte, avec une abſurdité ſans égale, qu'elle avoit régné quarante ans ſous le nom de ſon fils Ninyas, paſſant pour être ce fils lui-même, qu'enſuite elle en devint amoureuſe, lui déclara ſon infâme paſſion, & fut tuée par Ninyas. Après ce prince, qui n'eſt qu'un fantôme de roi, on ne trouve pas un ſeul fait à citer, dans l'eſpace de plus de huit cents ans, juſqu'au règne du voluptueux Sardanapale. Celui-ci, ſe glorifiant de n'eſtimer que le plaiſir, fit graver cette inſcription ſur un monument deſtiné, ce ſemble, à éterniſer ſa honte avec ſa mémoire: *Sardanapale a bâti Anchiale & Tarſe en même temps. Va, paſſant, bois, mange, & te réjouis; car le reſte n'eſt rien.* Cependant aſſiégé par Arbace, gouverneur des Mèdes, il ſe brûla, dit-on, avec ſes femmes & ſes tréſors. Là finit la monarchie

des Aſſyriens, à laquelle Ctéſias & Diodore donnent quatorze ſiècles de durée, tandis qu'Hérodote ne lui donne que cinq cents vingt ans. Je ſupprime toute réflexion ſur ces recits. La fauſſeté s'y montre à découvert.

Antiquités de Babylone, ſelon Bérose.

Nemrod, arrière-petit-fils de Noé, fonda l'empire de Babylone, ſelon l'écriture-ſainte. Cependant Béroſe, prêtre chaldéen, qui écrivoit, ainſi que Manéthon, dans le ſiècle d'Alexandre, donne à cet empire une durée prodigieuſe & incroyable. Il prétend avoir trouvé des mémoires qui remontoient à cent cinquante mille ans. Mais au lieu de faits, il ne remplit ſes annales que de noms ſuppoſés de princes; & afin de colorer l'impoſture, il dit, que Nabonaſſar, dans la vue de paſſer pour le premier ſouverain de Babylone, a ſupprimé toutes les hiſtoires de la nation.

Époque de Nabonaſſar, 747 ans avant J. C.

L'époque de Nabonaſſar eſt fixée à l'an 747 avant Jéſus-Chriſt. C'eſt-là que commencent les obſervations aſtronomiques des Chaldéens, que Ptolémée nous a tranſmiſes. Celles qu'on prétend avoir été envoyées par Calliſthène à Ariſtote, & qui embraſſoient un eſpace de 1907 ans, paroiſſent fort douteuſes. Les anciens aſtronomes n'en parlent point. Simplicius, philoſophe du ſixième ſiècle, n'en fait mention que ſur la foi de Porphyre. Il eſt étonnant que Rollin admette ces obſerva-

Obſervations aſtronomiques.

tions. Dans ſa chronologie, elles toucheroient preſqu'au déluge.

L'empire aſſyrien, très-peu ancien, ſelon les Anglois.

Les auteurs anglois de l'Hiſtoire univerſelle prétendent que la véritable hiſtoire d'Aſſyrie ne doit ſe puiſer que dans la bible, & commence à Phul, qui fonda le royaume 771 ans avant Jéſus-Chriſt. Ses ſucceſſeurs, ſur-tout Salmanaſar & Sennachérib, furent les fléaux de la Judée. Les mêmes ſavans conjecturent que Nabonaſſar eſt le Ninus de Ctéſias; que Sémiramis (ſuppoſé qu'il y ait eu une reine de ce nom) étoit ſa femme; & qu'il faut attribuer les grands ouvrages de Babylone à Nabuchodonoſor, ſi célèbre par la priſe de Jéruſalem, & par les prodiges que l'écriture rapporte à ſon ſujet. Mais peut-on croire que les traditions ſur l'ancienneté de cet empire ſoient entièrement fauſſes, ſur-tout les livres ſaints plaçant la fondation de Ninive comme celle de Babylone, peu de temps après le déluge?

On perd du temps à vouloir éclaircir les antiquités & concilier les hiſtoriens.

Tout ce que les ſavans ont imaginé, ſoit pour démêler ce qu'il peut y avoir de vrai parmi les anciennes fables, ſoit pour concilier les hiſtoriens profanes avec les livres ſaints, nous accableroit l'eſprit d'une peſante & inutile érudition. Depuis Sardanapale, l'empire des Aſſyriens & des Babyloniens diſparoît preſque dans l'hiſtoire profane; c'eſt préciſément alors que Ninive & Babylone

paroiſſent avec éclat dans l'hiſtoire des Juifs. Cette difficulté ſeule a fait naître des volumes innombrables de ſyſtêmes & de conjectures, ſans que la matière ſoit épuiſée ni même éclaircie. Nous conſacrerons notre temps à des recherches plus utiles. Ce que la providence a enveloppé de ténèbres impénétrables, n'importe guère au genre humain.

CHAPITRE II.

Religion, ſciences, mœurs des Babyloniens.

L'aſtronomie, très-ancienne chez les Chaldéens.

LA Méſopotamie, ſituée entre le Tigre & l'Euphrate, dans un des plus beaux climats de la terre, diſpute à l'Égypte l'avantage d'avoir été le berceau des arts & des ſciences. Les vaſtes plaines de Babylone, ſous un beau ciel, au milieu de toutes les richeſſes de la nature, étoient ſur-tout favorables aux obſervations aſtronomiques. Auſſi les Babyloniens, ou plutôt les Chaldéens, leurs prêtres, dont la Chaldée a pris le nom, paſſent-ils communément pour les premiers aſtronomes; malgré la prétention des Égyptiens, qui s'arrogeoient la ſupériorité en tout genre, & à qui les Grecs l'ont accordée trop légérement, parce que les Grecs s'étoient formés à leur école. La Méſopotamie a dû naturellement être peuplée avant l'Égypte, n'étant pas inondée comme elle. C'eſt une raiſon d'y placer la ſource des connoiſſances ſcientifiques, plutôt que dans l'autre pays.

Culte des aſtres établis dans cette contrée.

Telle eſt malheureuſement la pente de l'eſprit humain à la ſuperſtition, que ſes premiers pas dans la route des ſciences l'ont preſque toujours

conduit à cet écueil. Les Chaldéens adorèrent bientôt les aſtres comme des dieux. Le peuple, ſans doute, les croyoit tels ; les gens inſtruits les ſuppoſoient gouvernés par quelques divinités ſubalternes. On donnoit au ſoleil le nom de Bélus, * & à la lune le nom de Nébo. C'étoient les deux principales divinités.

Aſtrologie judiciaire.

De ce culte devoit naître l'opinion, que les aſtres avoient une influence néceſſaire ſur la deſtinée & la conduite des hommes. De-là vint l'aſtrologie judiciaire, par laquelle on prétendoit connoître l'avenir ; ſcience abſurde, que les prêtres accréditèrent avec d'autant plus de ſoin, qu'elle leur aſſuroit plus d'empire ſur l'eſprit des peuples. Leurs obſervations aſtronomiques s'y rapportèrent preſque uniquement. L'aſtrologie judiciaire, ſelon la penſée ingénieuſe de Képler, l'un des plus grands aſtronomes des derniers ſiècles, fut *la fille inſenſée d'une mère ſage*, de l'aſtronomie, qui avoit beſoin d'elle pour ſe ſoutenir. Une dangereuſe curioſité & une crédulité ſtupide firent la fortune de cette fauſſe ſcience, que la vraie philoſophie pouvoit ſeule décréditer. On vouloit ſavoir l'avenir, ſe délivrer des maux dont on étoit menacé, ſe procurer les biens que

* *Belus*, ou *Baal*, ſignifioit Seigneur.

l'on deſiroit. On accouroit donc aux prêtres, dont les opérations magiques promettoient tant de miracles.

Progrès des Chaldéens dans l'aſtronomie.

L'aſtronomie, cultivée dans cette vue, ne peut être que défectueuſe. Les Chaldéens, ſelon Diodore, n'étoient pas aſſez habiles pour prédire les éclipſes du ſoleil. Cependant ils parvinrent à connoître le mouvement propre des planètes, d'occident en orient; à diviſer chaque ſigne du Zodiaque en trente degrés, & chaque degré en trente minutes; à faire l'année de trois cents ſoixante-cinq jours, auxquels ils ajoutoient même les cinq heures & quelques minutes de ſurplus; à enviſager les comètes comme des planètes fort excentriques à la terre. Ils calculèrent même, dit-on, qu'un homme marchant toujours d'un bon pas, ſuivroit le ſoleil autour du globe, & arriveroit en même temps que lui au point équinoxial. Effectivement, à une lieue par heure, cet homme feroit huit mille ſept cents ſoixante lieues en trois cents ſoixante-cinq jours: or la circonférence du globe eſt d'environ neuf mille lieues *. On leur attribue auſſi l'invention des cadrans ſolaires, qu'on trouve dès le temps d'Achaz, cinq ans avant

La circonférence de la terre.

Cadrans ſolaires.

* Achilles Tatius, qui rapporte ce fait, eſt trop peu ancien pour l'établir.

l'ère de Nabonaſſar. Si la doctrine des Chaldéens eſt repréſentée différemment par divers auteurs, c'eſt que leurs écoles ne s'accordoient point entre elles, & qu'une opinion particulière ſe prend quelquefois pour la doctrine générale. Une haute tour, au centre du temple de Bel, leur ſervoit d'obſervatoire. Des obſervations ſuivies conduiſent toujours par degrés aux vérités les plus importantes *.

Obſervatoire.

Non contens d'obſerver les aſtres & la nature, ils s'efforçoient de remonter à l'origine des choſes, qui ne peut être connue que par une révélation certaine. Leur coſmogonie étoit un tiſſu d'extravagances. Elle ſuppoſoit que Bélus, après avoir formé le monde & produit les animaux, s'étoit fait couper la tête; que les autres dieux ayant détrempé la terre du ſang de ſa bleſſure, il en étoit ſorti les hommes, doués d'intelligence & qui poſsèdent une portion de la divinité. Selon Béroſe, toutes les fables des Chaldéens n'étoient qu'une allégorie myſtérieuſe, pour expliquer la manière dont le chaos avoit été débrouillé & mis en ordre; & il en réſulte que le dieu ſuprême avoit employé un autre dieu à la formation de l'univers: doctrine preſque générale dans tout l'orient.

Coſmogonie des Chaldéens.

Leurs fables étoient allégoriques.

* Voyez l'*Origine des Lois, &c.* troiſième partie.

Ils exigeoient une soumission aveugle de leurs disciples.

On peut reprocher aux Chaldéens la soumission aveugle qu'ils exigeoient de leurs disciples, en les obligeant de penser comme eux. Diodore les met en cela au-dessus des Grecs, que la liberté de penser rendoit flottans & indécis. Reste à savoir s'il vaut mieux croupir dans l'esclavage des préjugés, que d'exercer sa raison & de chercher le vrai par soi-même, au risque de se tromper comme ses maîtres. Sans une sage hardiesse, l'esprit humain seroit encore le jouet de toutes les chimères antiques. *Les disciples doivent croire* : le chancelier Bacon ne désapprouve point cette maxime; mais il veut qu'on y ajoute celle-ci : *Apres l'enseignement, on doit user de sa raison* *.

Le déluge dans Bérose.

Remarquons que Bérose parle d'un grand déluge, arrivé sous le dixième roi de Chaldée. Il en raconte quelques circonstances fort semblables à celles de l'écriture. Ce roi construit un vaisseau par ordre de Saturne; il s'y renferme lui & sa famille, avec les animaux & les provisions nécessaires : après le déluge, il laisse voler des oiseaux, qui reviennent jusqu'à ce qu'ils trouvent la terre sèche & habitable. Voilà des traits singuliers d'une tradition fort répandue.

---

* *Oportet discentem credere. --Oportet jam edoctum judicio suo uti.* De Augment. scient.

Les arts floriſſoient de temps immémorial en Aſſyrie & à Babylone. Le luxe, la molleſſe & la débauche y règnoient également; ſoit que la culture des arts & des ſciences vienne à la ſuite de la corruption des mœurs, ſoit qu'elle y contribue d'une manière indirecte, par l'abus qu'en font les hommes vicieux. Une pratique infâme déshonoroit même le culte, s'il faut en croire Hérodote & Strabon. Chaque femme, diſent-ils, étoit obligée par la loi, de ſe proſtituer une fois à quelque étranger dans le temple de Mylitta ou de Vénus. Cette infamie, tant reprochée aux Babyloniens, & que Voltaire rejette comme abſurde & impoſſible, le ſavant Goguet la repréſente comme une preuve d'aveuglement plutôt que de diſſolution. Il juge, d'après les anciens, qu'un préjugé ſuperſtitieux l'avoit établie, dans la vue de conſerver la vertu des femmes: car il n'eſt point d'extravagance que la ſuperſtition ne produiſe & ne conſacre. On prenoit Vénus pour une divinité malfaiſante, ennemie de leur honneur: on vouloit l'appaiſer par ce ſacrifice. L'étranger, à qui une femme s'abandonnoit religieuſement, devoit dire en lui donnant quelque pièce de monnoie: *J'implore en votre faveur la déeſſe Mélitta.* Hérodote aſſure * qu'après avoir ſatisfait à

Les arts, le luxe & la débauche, réunis.

Loi honteuſe de la proſtitution.

Motif de cette loi.

* Hérod. l. 36.

la loi, les Babyloniennes étoient des modèles de chaſteté conjugale. Juſtin le dit auſſi des femmes de Chypre, & Élien de celles de Lydie, où la même loi étoit en vigueur. Les mœurs ne ſe corrompirent prodigieuſement à Babylone, qu'après la conquête de Cyrus; & l'indigence en fut la principale cauſe.

Mœurs des Babyloniens.

Contre la coutume des autres peuples de l'Aſie, les femmes Babyloniennes vivoient familièrement avec les hommes, & mangeoient avec les étrangers. Les mœurs de la nation en étoient plus douces. Ces mœurs ſont repréſentées comme atroces par nos livres ſaints, qui ſemblent contredire le témoignage des hiſtoriens profanes; mais les plaintes des Juifs, comme l'obſerve Goguet, écrivain fort religieux, doivent ſe rapporter aux rigueurs qu'on leur avoit fait eſſuyer à Babylone.

Fête de cinq jours.

Les Babyloniens célébroient chaque année une fête de cinq jours, pendant laquelle les eſclaves prenoient la place des maîtres, avec le droit de leur commander & de ſe faire ſervir par eux. C'eſt une preuve d'humanité.

Coutume ſingulière pour le mariage des filles.

Pour favoriſer la population, objet important de la politique, on vendoit à l'enchère les plus belles filles, on offroit enſuite une ſomme à qui vouloit prendre les laides au rabais, de ſorte qu'elles

qu'elles tomboient en partage à ceux qui ſe contentoient du moindre prix : (cela doit s'entendre uniquement du bas-peuple). Toutes les filles ſe trouvoient pourvues par ce moyen. Il eſt difficile de bien augurer de tels mariages faits au haſard, ſans conſulter la raiſon, ſans connoître les perſonnes. Mais que penſer des nôtres, lorſque l'argent en décide ſeul, & que le mérite n'eſt compté pour rien ſans la fortune ?

Divorce.

Chez les Babyloniens, on ſe ſéparoit en rendant la ſomme que l'on avoit reçue, ſi les cœurs ne pouvoient s'unir. Ils n'imaginoient pas qu'on pût former légérement des liens indiſſolubles. Ils avoient un tribunal établi pour marier les filles & pour punir les adultères : ce qui prouve que l'union conjugale étoit ſacrée parmi eux, & que les mœurs ne pouvoient ſe corrompre qu'au mépris des lois.

Punition de l'adultère.

Syrie.

L'hiſtoire des Perſes nous ramenera encore à Babylone. Il ſeroit inutile de parler des Syriens. Sans quelques paſſages de l'écriture, on ignoreroit qu'il a exiſté d'anciens rois de Syrie, & en particulier des rois de Damas, capitale de cette contrée. L'hiſtoire profane la confond avec l'Aſſyrie, juſqu'au démembrement de l'empire d'Alexandre. On connoît ſeulement par un ouvrage de Lucien les ſuperſtitions qui s'y pratiquoient.

Superſtitions ſyriennes.

Les prêtres de la déeſſe de Syrie ſe faiſoient volontairement eunuques. Ils ſont fameux ſous le nom de *Galli*. Leur déeſſe, ſelon quelques ſavans, étoit la Vénus céleſte de Babylone. Cette conjecture ne peut guère nous intéreſſer.

PHÉNICIENS.

Idée des nations commerçantes.

UN des plus beaux ſpectacles de l'hiſtoire, quand on préfère les arts pacifiques aux ſanglantes expéditions des héros, c'eſt de voir un peuple induſtrieux franchir les obſtacles de la nature; ſuppléer par ſon courage & ſon génie, à ce que lui refuſe une terre ingrate, dompter le plus terrible des élémens, ſe frayer une route ſur les flots, & ſe rendre, en quelque ſorte, tributaires les nations éloignées, non-ſeulement ſans uſer de violence à leur égard, mais en leur portant des biens inconnus. Tels furent les Phéniciens, appelés Chananéens dans l'écriture, c'eſt-à-dire, marchands; peuple célèbre par ſon ancienneté, par ſon commerce, par ſes entrepriſes maritimes, & que cependant la plupart de nos hiſtoriens ſe contentent preſque de nommer.

Néceſſité du commerce.

Sans le commerce, la ſociété ne ſubſiſteroit point. Le ſuperflu des uns doit ſervir à la nourriture des autres. Avec les choſes qu'on a de trop, on achète celles dont on manque; ſi l'on n'a rien, on vend ſon travail, & l'on vit de ce qu'il rapporte. Dans les premiers temps, où les deſirs, comme les beſoins, étoient reſſerrés par

des bornes fort étroites, tout le négoce consistoit en simples échanges. Le berger donnoit au laboureur quelques pièces de son bétail; le laboureur donnoit au berger quelque partie de sa récolte, & ainsi du reste. Le négoce faisant du progrès, on employa des matières de peu de volume, pour représenter les marchandises, & pour servir de prix commun. Les métaux sur-tout y étoient propres, comme plus durables & plus faciles à transporter. Ils devinrent les signes représentatifs des vrais biens que fournit la terre & que l'industrie met en œuvre. On les voit destinés à cet usage dès le siècle d'Abraham. Mais un art plus merveilleux devoit étendre & animer le commerce. C'est la navigation.

Ses progrès.

La navigation très-ancienne chez les Phéniciens.

Les Phéniciens la pratiquoient de temps immémorial. Habitant un pays stérile sur les côtes de la Méditerranée, ils sentirent le besoin de se ménager des ressources. Ils conçurent que la mer, qui sépare les nations pouvoit elle-même les réunir; & après différens essais, ils exposèrent leur vie sur un bois fragile, à la merci des vents & des vagues, pour aller recueillir sous d'autres climats ce que la nature refusoit au leur. Les forêts du mont Liban & la commodité de leurs ports étoient de précieux avantages, dont ils surent profiter. On ne doute point que leur

commerce ne fût déja étendu dès les premiers ſiècles après le déluge ; ce qui eſt d'autant plus étonnant, que la navigation ſuppoſe preſque toujours des progrès en aſtronomie, & en pluſieurs arts difficiles. Ils ne pouvoient avoir pour guides que les aſtres. Ils s'attachèrent d'abord à la grande Ourſe, & enfin à une étoile de la petite Ourſe, beaucoup plus voiſine du pôle. Qui auroit pu croire, qu'un jour les vaiſſeaux ſeroient dirigés ſur l'Océan par le moyen d'une aiguille aimantée ? C'étoit déja un grand prodige qu'ils tranſportaſſent les navigateurs ſous un nouveau ciel.

L'obſervation des aſtres les dirigeoit.

Tandis que les Égyptiens abhorroient ſuperſtitieuſement la mer, les Phéniciens la parcouroient avec audace, & avec la plus grande utilité. Les îles de Chypre & de Rhodes, la Grèce, la Sicile, la Sardaigne, ſe remplirent de leurs colonies. Ils parvinrent aux côtes méridionales de l'Eſpagne : ils paſsèrent le détroit ; ils pénétrèrent dans l'Océan. Cadix devint leur entrepôt. La Bétique & le reſte de l'Eſpagne, leur fournirent d'immenſes richeſſes ; ils en tiroient le miel, la cire, la poix, le fer, le plomb, le cuivre, l'étain, &c. Ils furent obligés de mettre à leurs ancres, au lieu du plomb qu'elles portoient, l'argent dont ils étoient ſurchargés. Peu de temps après la guerre de

Grande étendue de leur commerce.

Troie, ſuivant Strabon, ils avoient déja des établiſſemens ſur les côtes occidentales de l'Afrique. L'écriture parle de fréquens voyages que faiſoient les flottes de Salomon, ſous la conduite des Phéniciens, dans la terre d'Ophir & de Tharſis, (qu'on croit du royaume de Sofala en Éthiopie,) d'où ils revenoient au bout de trois ans chargés d'or, d'argent, d'ivoire, de pierres précieuſes, & d'autres eſpèces de marchandiſes. Facteurs de tous les peuples connus, ils cachoient avec ſoin le ſecret de leur navigation; ils craignoient d'en partager le profit: jalouſie naturelle aux négocians, mais contraire au bien commun de l'humanité.

Leur voyage autour de l'Afrique, du temps de Néchos.

Rien n'eſt plus mémorable que l'entrepriſe qu'ils exécutèrent, vers l'an 610 avant Jéſus-Chriſt, pour ſatisfaire la curioſité de Néchos, roi d'Égypte. Ce prince les fit partir de la mer Rouge, avec ordre de ſuivre les côtes d'Afrique ſur l'Océan. Ils entrèrent dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule, ou le détroit de Cadix. La troiſième année, ils revinrent à l'embouchure du Nil.

Forme de leurs vaiſſeaux.

Leurs vaiſſeaux pour le commerce étoient preſque ronds; car s'éloignant des côtes le moins qu'il étoit poſſible, on ne pouvoit leur donner une certaine profondeur, & il falloit y ſuppléer en

largeur. Ils en avoient d'autres, longs & pointus, pour les expéditions navales. Je ne ſais ce qui mérite le plus d'admiration, ou la ſupériorité prodigieuſe de notre marine ſur celle de cet ancien peuple, ou la grandeur de ſes entrepriſes maritimes, exécutées avec de ſi foibles moyens & à travers tant d'obſtacles.

Teinture des Phéniciens.

On ſait combien les étoffes & les teintures des Phéniciens étoient précieuſes. Leur pourpre fut, pour ainſi dire, un don du haſard. Un chien de berger, preſſé par la faim, briſe un coquillage: le ſang qui en ſort lui teint la gueule; cette couleur admirable frappe les yeux; on vient à bout de l'appliquer aux étoffes; & on la réſerve pour l'ornement des monarques. Pluſieurs importantes découvertes ſont nées d'une ſemblable origine. L'obſervation de la nature en produira, ſans doute, beaucoup d'autres. La nature eſt inépuiſable.

Leurs ſciences.

Ce que nous avons dit ſur les ſciences des Égyptiens, doit s'appliquer en partie aux Phéniciens. Un peuple navigateur & commerçant ne pouvoit manquer de connoiſſances de géométrie, de mécanique, d'arithmétique, de géographie, &c. Ils les acquirent peu-à-peu; & ſi la théorie leur manquoit, ils y ſuppléoient par une pratique imparfaite ſans doute, mais toujours

avantageuſe. On leur attribue communément l'invention de l'écriture alphabétique. Enfin, ils paroiſſent ſupérieurs aux Égyptiens par la force du génie. Ceux-ci, eſclaves de leurs préjugés & de leurs coutumes, s'arrêtèrent au point où tout ſembloit les inviter à la perfection & aux découvertes; ceux là firent ſans ceſſe de nouveaux efforts pour arriver à leur but, & tous leurs pas furent, en quelque ſorte, marqués par des ſuccès.

Les Phéniciens plus induſtrieux que les Égyptiens.

L'avidité du gain y contribua peut-être autant que la trempe de l'eſprit. Cette paſſion nuit aux mœurs; elle inſpire la mauvaiſe-foi, comme on l'a reproché aux Phéniciens; & les richeſſes qu'elle entaſſe produiſent ſouvent la corruption. Mais l'indolence & la misère ne produiſent pas de moindres maux. Si l'on voit des vices dans une nation induſtrieuſe, enrichie par le commerce; l'humanité ſe conſole du moins à la vue des prodiges qu'y opère le travail, des reſſources & des agrémens qu'il y procure, du bonheur enfin qu'il y répand ſur les états mêmes les plus pénibles, & en apparence les plus malheureux.

Effets de l'avidité du gain.

La pareſſe eſt pire.

Sidon, Tyr.

Sidon, première capitale de la Phénicie, eut long-tems l'empire de la mer. La fameuſe Tyr lui ſuccéda. Nous parlerons ailleurs de Carthage, colonie de Tyr, fondée vers l'an 890 avant Jéſus-Chriſt. Elle dut ſa naiſſance à la cruauté & à

Fondation de Carthage.

l'avarice d'un prince. Pygmalion, roi de Tyr, ayant fait mourir l'époux d'Éliſſa ou Didon ſa ſœur, pour s'emparer des grands biens qu'il poſſédoit; cette courageuſe princeſſe s'enfuit avec les tréſors de ſon mari, & fonda ſur les côtes d'Afrique la ville fameuſe qu'on verra faire trembler Rome. Les Carthaginois proſpérèrent comme les Phéniciens par le commerce; mais leur ruine apprendra aux nations commerçantes qu'elles s'expoſent à périr en ſe livrant au goût des conquêtes.

Superſtitions des Phéniciens.

L'activité du négoce ne garantit point la Phénicie de toute ſuperſtition, quoiqu'elle ſemble y avoir été moins ſujette que l'Égypte. Le culte de Vénus à Byblos, étoit mêlé de débauches. Des ſacrifices humains faiſoient une pratique religieuſe. On adoptoit des traditions abſurdes au ſujet d'Adonis, appelé auſſi Oſiris ou Thammuz. Il y avoit dans le pays une rivière connue ſous le nom d'Adonis. Lorſqu'elle paroiſſoit teinte de ſang, phénomène fort naturel, puiſqu'elle entraînoit quelquefois une ſorte de terre rouge; alors les femmes pleuroient amèrement la mort de l'Adonis de Vénus; elles ſignaloient leur douleur par des ſacrifices funèbres, & même par des flagellations. Le lendemain, le ſuppoſant reſſuſcité & monté au ciel, elles ſe raſoient la tête, comme

Culte d'Adonis.

les Égyptiens quand ils avoient perdu le dieu Apis. Celles qui vouloient garder leurs cheveux, devoient, dit-on, ſe proſtituer, & le produit de la débauche s'appliquoit au temple.

Les exemples de ſuperſtition utiles pour attacher à la vraie religion.

Autant la véritable religion élève l'homme au-deſſus de lui-même, autant la ſuperſtition le ravale au-deſſous des brutes. Mille exemples pareils nous inculqueront cette maxime. Il doit en réſulter deux avantages ; l'un, de nous attacher au culte parfait qu'enſeigne le chriſtianiſme ; l'autre, de nous garantir des illuſions & des folies qui outragent la divinité en dégradant la nature humaine.

Ouvrage de Sanchoniaton, le plus ancien après ceux de Moyſe.

Sanchoniaton, de Béryte en Phénicie, le plus ancien auteur, après Moyſe, dont il reſte quelque ouvrage, écrivoit les antiquités de ſon pays vers le temps de Joſué, ſelon les meilleurs critiques ; & il remontoit juſqu'à l'origine du monde. Dans ſa coſmogonie, fabuleuſe comme toutes celles qui ſont l'ouvrage de l'imagination humaine, on trouve quelques rayons frappans de lumière. Il admet un chaos ténébreux, & un eſprit qui met l'ordre dans l'univers (*Pneuma*). Ses idées ſur tout le reſte n'ont rien de commun avec la bible. Il ne parle ni de la chûte de l'homme, ni même du déluge & de la diſperſion des peuples. On a donc avancé trop légérement qu'il connoiſſoit

Sa coſmogonie.

Opinions haſardées ſur cet auteur.

nos livres ſacrés. Euſébe, qui a conſervé un fragment précieux de ſon ouvrage, traduit par Philon de Biblos, l'accuſe de conduire à l'athéiſme : cent écrivains ont répété la même choſe, en ſoutenant toutefois que ſon deſſein étoit d'accréditer l'idolâtrie. Ces deux accuſations paroiſſent contradictoires. Il paroît plus vraiſemblable que l'auteur a ſimplement rapporté les opinions théologiques de ſon pays, telles qu'il les croyoit lui-même. Il parle d'un premier homme & d'une première femme, fort différens d'Adam & d'Éve. Il attribue à leurs deſcendans l'invention des arts ; à l'un, de faire le feu ; à l'autre, de conſtruire des cabanes ; & ainſi de la chaſſe, de la pêche, des inſtrumens de fer, &c. Il poſe les fondemens de ſon hiſtoire ſur les écrits de Thaaut, que les Grecs ont nommé Hermès, & les Latins Mercure. Son ouvrage eſt regardé aujourd'hui comme authentique ; & parmi tant de fables ou d'allégories obſcures, on y voit avec intérêt l'enfance du monde *.

Enfance du genre humain, ſelon Sanchoniaton.

* Voyez l'*Origine des Lois, &c.* prem. Diſſertat.

HÉBREUX OU JUIFS.

Commencement de la nation Juive.

LES Hébreux ne formèrent un corps de nation, & n'eurent un établiſſement fixe, que long-temps après les peuples dont nous venons de parler. Juſqu'à leur ſortie d'Égypte, ils n'avoient été que des paſteurs errans, ou des eſclaves. Leurs livres ſont la baſe de la foi chrétienne. Nous devons y adorer humblement les merveilles du créateur, & les myſtères incompréhenſibles de ſa providence. Mais ni le Pentateuque, ni les autres parties de la bible, ne peuvent, comme je l'ai dit plus haut, ſe mêler indifféremment avec les hiſtoires profanes, ſans que toutes les idées ſe confondent. Un gouvernement théocratique, dirigé par les ordres immédiats de l'être ſuprême; un enchaînement de miracles qui renverſent l'ordre de la nature; une ſuite d'actions extraordinaires, qu'on explique par des principes ſurnaturels; ſont-ils propres à exercer le raiſonnement & la critique, à donner des idées juſtes de la politique humaine & de la vie ſociale?

Gouvernement théocratique, tout différent des autres.

Obſcurité des Juifs parmi les an-

Les Juifs long-temps obſcurs, confinés dans un petit coin de la terre, ſéparés par principe

des autres peuples ; preſque toujours eſclaves de quiconque les attaquoit ; objets du mépris & de l'averſion de leurs voiſins ; nation groſſière, barbare, ſuperſtitieuſe, infidelle au vrai dieu qui la combloit de ſes graces ; les Juifs, avec des lumières & des lois venues du ciel, méritoient cependant à peine d'être mis au nombre des nations policées.

ciennes nations.

Leur caractère.

En les conſidérant ſous le point de vue le plus intéreſſant pour l'eſprit humain, il faut ſe borner à quelques points ſinguliers de leurs lois & de leurs coutumes. Ce n'eſt point ici le lieu de parler de ces préceptes divins que l'on connoît dès l'enfance.

Les lois de la religion étoient réunies aux lois civiles ; ou, pour mieux dire, tout étoit devoir de religion, parce que tout étoit preſcrit de la part de dieu, l'unique légiſlateur de ſon peuple. Mais comme la crainte de dieu, ce frein ſalutaire, ne réprime pas toujours les paſſions, & que les Juifs ne ſe conduiſoient guère que par les ſens, n'étendoient guère leurs idées à la vie future ; il y avoit des menaces terribles & de grandes peines contre les infracteurs. Celui qui violoit le ſabbat étoit lapidé ; & on le violoit, non-ſeulement en ſe permettant quelque travail, mais en achetant quelque choſe, mais en faiſant

Lois de la religion mêlées aux lois civiles.

Sévérité des lois judaïques.

du feu. Les enfans, qui déſobéiſſoient opiniâtrément à leurs pères, étoient punis de mort. Un blaſphémateur, un idolâtre, un adultère pouvoient être lapidés ſur le champ, ſans aucune forme de procès. De pareilles exécutions s'appeloient *jugement de zèle :* il étoit à craindre qu'elles ne devinſſent quelquefois des jugemens de haine ou de fanatiſme. On réduiſoit en ſervitude les débiteurs inſolvables. La peine de mort étoit commune pour des fautes qu'on eût regardées ailleurs comme légères.

Cérémonies légales, en grand nombre.

Une infinité d'expiations, de cérémonies légales, de préceptes, dont nous ignorons le fondement, ſervoient à retenir ſous le joug ce peuple volage. Il étoit défendu de manger de pluſieurs animaux, tels que le pourceau, le lièvre, le lapin, les inſectes rampans, les poiſſons ſans nageoires & ſans écailles. Ces animaux étoient réputés impurs, & on ſe ſouilloit même en les touchant morts. Les cendres d'une jeune vache rouſſe devoient néceſſairement être employées pour la plupart des expiations.

Eaux de jalouſie.

Ce qu'on appeloit les *eaux de jalouſie*, en uſage lorſqu'un homme ſoupçonnoit ſa femme d'infidélité, ſemble avoir beaucoup de rapport avec nos anciennes épreuves judiciaires. Des herbes amères mêlées à de l'eau ſainte, une formule de

malédiction, des cérémonies religieuſes, faiſoient enfler & crever le ventre aux coupables *. Toutes ces pratiques ſont abolies par la loi de grace, ainſi que la circonciſion ſi expreſſément ordonnée aux Juifs. On trouve parmi eux des ſacrifices humains, comme chez pluſieurs autres nations.

Année ſabbatique & jubilé.

Leur année ſabbatique revenoit tous les ſept ans. Alors les travaux de l'agriculture étoient ſuſpendus; on abandonnoit les récoltes aux pauvres, aux orphelins, aux étrangers; on rendoit la liberté aux eſclaves; on remettoit les dettes aux Iſraélites. Il en étoit de même au jubilé, qui ſe célébroit de cinquante en cinquante ans. Chacun rentroit à cette époque en poſſeſſion de ſes biens, de quelque manière qu'ils euſſent été aliénés. Le deſir de perpétuer les familles étoit le motif de cette loi, qu'on ne pourroit concilier, dans une grande & riche nation, avec le cours des affaires civiles.

Villes de refuge.

Il y avoit ſix villes de refuge, mais qui ne ſervoient qu'à garantir des rigueurs de la juſtice, en cas de meurtre involontaire. Les aſſaſſins devoient être arrachés même de l'autel, pour ſubir la peine de mort. C'eſt un abus inconcevable, que les aſyles ſoient devenus la ſauve-garde du crime.

---

* *Num. V*, 24, &c.

Partage des prêtres.

Quoique la tribu de Lévi dût être diſperſée parmi les autres, ſuivant la prophétie de Jacob; & que les prêtres, les lévites ne puſſent avoir pour leur partage que les dixmes, les offrandes, & le rachat des premiers nés, ſuivant une loi du Deutéronome; il paroît que les miniſtres de la religion étoient réellement bien partagés. Ils poſſédoient quarante villes; ils recueilloient pluſieurs ſortes de dixmes; les prémices & les offrandes étoient conſidérables. On pouvoit racheter, avec de l'argent, les choſes vouées à dieu, excepté le bétail, les terres, les fruits de la terre. Ces vœux augmentoient donc les richeſſes ſacerdotales. Le grand-prêtre avoit une extrême autorité juſques dans les affaires civiles. Moyſe ordonne qu'on ait recours aux prêtres & au juge dans toutes les difficultés, & qu'on s'en tienne à leur déciſion, ſous peine de mort *. De ces divers réglemens propres à la théocratie, on a tiré beaucoup de fauſſes conſéquences, contraires au gouvernement politique; comme ſi la loi nouvelle étoit la loi de Moyſe, & qu'il fallût être juif pour être chrétien.

Leur autorité.

Ignorance des Juifs dans les ſciences.

Tous les étrangers, & leur langue, leurs hiſtoires, leurs arts, leurs ſciences, étoient pour

* *Deut. XVIII*, 8, &c.

les

les Juifs un objet ou de mépris ou d'horreur. Ils ignoroient entièrement la navigation & l'aſtronomie, même après leur retour de Babylone. Ils regardoient d'un œil ſuperſtitieux les éclipſes, & n'avoient pas de mot qui exprimât ce phénomène. On ne peut douter cependant qu'ils n'aient tiré de l'Égypte une partie de leurs connoiſſances naturelles & de leurs coutumes. Ils cachèrent toujours leurs livres ſacrés au reſte du monde. Quand Ptolémée Philadelphe en eut obtenu une verſion, ils établirent des jeûnes en mémoire de ce prétendu malheur. Une barrière inſurmontable ſembloit ſéparer les Juifs de toutes les parties du monde, où la raiſon & la politeſſe étoient cultivées.

Ils cachoient leurs livres ſacrés.

On a lieu de croire, contre le ſentiment le plus commun, que la poëſie, chez d'autres peuples, n'eſt pas née de la religion; puiſque les chanſons des ſauvages ne célèbrent que les louanges & les exploits de leurs compatriotes, & qu'on cite même de petites nations ſans culte qui ont des poëtes. Elle fut probablement inventée, ou par des paſſions vives, ou par le déſir de graver les faits dans la mémoire. Mais les Hébreux la conſacrèrent d'abord au plus ſaint uſage. Leurs cantiques & leurs pſeaumes élèvent l'ame juſqu'au trône de l'Éternel. Le Clerc prétend que ces

Origine de la poëſie.

poëmes étoient rimés, opinion que la plupart des ſavans n'adoptent point.

Si l'hébreu eſt la mère langue.

Il n'y a pas de preuves ſuffiſantes, que l'hébreu ſoit la langue-mère de tout le monde; & c'eſt par un zèle de religion mal entendu, ainſi que l'obſerve M. Falconet, qu'on s'eſt efforcé de le prouver. L'ancien commerce des Phéniciens, la diſperſion des Juifs, les conquêtes des Arabes, les croiſades enfin ont vraiſemblablement introduit dans les langues occidentales les mots orientaux que l'on y trouve *.

Circonciſion commune en Orient.

Les peuples avec qui les Juifs furent en guerre, Moabites, Ammonites, Madianites, Édomites, Amalécites, Chananéens, Philiſtins, étoient preſque tous ſoumis à la circonciſion, quoique idolâtres. Nous l'avons vue établie de même en Égypte. C'étoit une loi de religion chez les Juifs, comme elle l'eſt chez les mahométans; mais nous ne pouvons remonter juſqu'à l'origine de cette pratique, encore aujourd'hui ſi commune dans l'orient. Quand on entreprend d'expliquer les anciennes coutumes des peuples, on donne ſouvent des conjectures pour des faits.

---

* *Mémoires de l'acad. des Inſcriptions*, t. 20.

MÉDES ET PERSES.

CHAPITRE PREMIER.

Les Médes avant Cyrus.

LES Médes & les Perſes doivent être réunis dans un ſeul article, parce que ces deux peuples formèrent ſous Cyrus un ſeul empire très-célèbre. Tout eſt obſcurité & incertitude avant ce prince. Les Grecs, il faut ſans ceſſe le redire, ſont peu croyables en matière d'antiquités. De vaines traditions, auxquelles ſouvent ils ajoutoient leurs propres rêveries, devenoient ſous leur plume des monumens hiſtoriques. Si Ptolémée, cet habile géographe, donnoit à la mer Caſpienne vingt-trois degrés & demi d'orient en occident, quoiqu'elle en ait moins de quatre dans ſa plus grande étendue ; combien d'erreurs ont dû, à plus forte raiſon, inonder l'hiſtoire, lorſqu'on l'écrivoit ſans examen, ſans critique, au gré de tous ceux qui fourniſſoient des fables aux écrivains ?

Anciennes hiſtoires fabuleuſes avant Cyrus.

Ne nous arrêtons point à celles que Ctéſias & ſon copiſte Diodore ont débitées ſur les anciens

Les Médes ſecouent le

joug des Aſſyriens.

Médes. Une ſeule obſervation nous ſuffira. Soit qu'Arbace, gouverneur de la Médie ſoumiſe aux Aſſyriens, ait profité de la moleſſe de Sardanapale pour exciter une révolte contre lui ; ſoit qu'une autre cauſe ait produit le même effet ; les Médes ſecouèrent le joug, & vécurent d'abord dans l'anarchie, preſque auſſi funeſte que l'eſclavage. Ils ne tardèrent pas à ſentir qu'une liberté ſans frein eſt une ſource de grands maux. Pour s'en délivrer, ils choiſirent un juge nommé Déjocès, qui diſſipa les troubles & rétablit l'ordre par le moyen des lois & de la juſtice. Après une ſage adminiſtration, il ſe retira tout-à-coup, peut-être dans la vue de ſe faire deſirer, & de s'élever davantage. La licence ramena bientôt les anciens malheurs. On ne vit que Déjocès capable de les diſſiper : on le fit roi vers l'an 600 avant Jéſus-Chriſt.

Ils choiſiſſent Déjocès pour juge, enſuite pour roi.

Son deſpotiſme.

Alors, enflé de ſa grandeur, ou croyant avoir beſoin du deſpotiſme pour contenir ſes ſujets, il affecta une ſévérité extrême ; il ſe renferma dans un palais inacceſſible ; il ordonna, ſelon Hérodote, que le privilége de le voir, ne ſeroit accordé qu'aux officiers de ſa maiſon ; que toute autre perſonne s'adreſſeroit à ſes miniſtres ; qu'on puniroit quiconque oſeroit cracher ou rire en ſa préſence. Monteſquieu obſerve que c'étoit le

moyen de faire reſpecter la royauté, & non le roi. N'étoit-ce pas auſſi le moyen de faire haïr le roi & la royauté ?

Ecbatane, capitale du royaume, bâtie par Déjocès, avoit, dit-on, ſept enceintes de murailles qui s'élevoient les unes au-deſſus des autres, de la hauteur des creneaux ; & ces creneaux étoient de différentes couleurs, blancs, noirs, pourpre, bleus, orangés ; les derniers argentés & dorés. Cette deſcription d'Hérodote paroît de même nature que celle qu'on voit dans Diodore, de la montagne de Bagiſtan en Médie, montagne taillée en grouppe par ordre de Sémiramis, & qui la repréſentoit au milieu d'une centaine de gardes.

Fables ſur Ecbatane, & ſur le mont Bagiſtan.

Diodore donne une liſte de rois médes, dont Hérodote ne parle point. On diroit qu'ils écrivoient des hiſtoires toutes différentes. Peu nous importe de connoître ces princes juſqu'à Cyrus.

Les mœurs, les lois & la religion des Médes, étoient à-peu-près les mêmes que celles des Perſes, dont je tracerai le tableau. Une choſe qui diſtingue les premiers, c'eſt que chez eux l'autorité royale ne pouvoit changer ni révoquer une loi déja établie ; & que l'éducation des princes n'étoit confiée qu'à des femmes & à des eunuques. Ainſi un abus changé en loi étoit immuable ! ainſi l'é-

Immutabilité des lois.

Éducation des princes.

ducation des princes devoit, pour ainſi dire, en faire des femmes ! La polygamie étoit non-ſeulement permiſe, mais commandée aux Médes. Strabon rapporte que dans les pays de montagnes, ils étoient obligés d'entretenir au moins ſept femmes ; & qu'une femme, pour n'être pas mépriſée, devoit avoir au moins cinq maris *. Mais comment croire cela poſſible, à moins qu'on ne ſuppoſe les femmes communes, & les maris de meme ? Quelle apparence de mariage reſte-t-il alors ? On a cru long-temps tout ce que diſent les anciens : aujourd'hui le doute naît à chaque pas.

Polygamie étrange.

* *Strab. l.* 11.

CHAPITRE II.

L'empire des Perſes ; Cyrus & ſes premiers ſucceſſeurs.

LES Perſes ſont une des plus anciennes nations. Du temps même d'Abraham, ſelon les érudits, ils faiſoient déja une puiſſance. Mais il ne devinrent célèbres & vraiment formidables que ſous Cyrus. Son règne eſt une grande époque, vers l'an 560 avant Jéſus-Chriſt. Rien ne devroit donc, ce ſemble, être mieux connu ; & cependant l'incertitude redouble, au point que la naiſſance, les expéditions, la mort de ce conquérant, ſont des problêmes hiſtoriques qu'on ne peut réſoudre.

Antiquité des Perſes.

Époque de CYRUS, vers l'an 560 avant J. C.

Hérodote, Ctéſias, Xénophon, qui écrivoient environ un ſiècle après Cyrus, ſe contrediſent comme ſur des faits éloignés de pluſieurs ſiècles. A qui en croire ? La Cyropédie de Xénophon, paroît être l'ouvrage d'un philoſophe, plutôt que d'un hiſtorien ; ſorte de roman moral & politique, compoſé pour l'inſtruction des princes & des hommes d'état. On ne laiſſe pas d'en tirer le fond d'une hiſtoire : on en ſuppoſe les faits

Rien n'eſt plus incertain que ſon hiſtoire.

Cyropédie de Xénophon.

certains, parce que l'auteur avoit eu l'avantage de s'inſtruire dans le pays même; ſur-tout parce que ſes récits s'accordent mieux avec la bible.

On ne peut y ajouter foi.

Mais ces raiſons ſe réduiſent à de foibles probabilités, bien éloignées de la certitude. N'eſt il pas ſingulier qu'on ſe flatte de démêler ſûrement le vrai dans un ouvrage tiſſu en partie de fictions? J'ajoute d'après le docte Fréret, que la conformité de Xénophon avec l'écriture eſt imaginaire; qu'on le trouve plutôt en oppoſition avec elle; & que ſon hiſtoire de l'expédition du jeune Cyrus détruit même ſa Cyropédie, en prouvant que Cyrus enleva l'empire des Médes par une victoire ſur Aſtyage ſon aïeul: ce qui eſt conforme au récit d'Hérodote & de Ctéſias *.

Ainſi, en recommandant beaucoup la lecture de la Cyropédie, dont Rollin a fait l'extrait dans l'hiſtoire ancienne, & les Anglois dans l'hiſtoire univerſelle; je ne puis l'admettre avec eux comme une ſource de détails hiſtoriques aſſez dignes de foi. Quelques obſervations juſtes ſont préférables à des récits plus que douteux.

Principaux faits concernant Cyrus.

Cyrus, qu'on croit né de Cambyſe roi de Perſe, & de Mandane, fille d'Aſtyage, roi des Médes, fut certainement le fondateur d'un vaſte empire

* Mém. de l'Acad. des Inſc. t. 7.

établi par ſes conquêtes. Il défit les Babyloniens à la bataille de Thymbrée : il renverſa leur monarchie, & s'empara de Babylone après un long ſiége : ayant détourné les eaux de l'Euphrate, il pénétra par le canal de ce fleuve au ſein de la ville, où tout étoit plongé dans l'ivreſſe d'une fête. En 536 avant Jéſus-Chriſt, il publia le fameux décret en faveur des Juifs, captifs depuis ſoixante & dix ans, auxquels il permit de retourner à Jéruſalem. Pouſſant enſuite ſes conquêtes, il donna pour bornes à ſon empire, à l'orient, le fleuve Indus ; au nord, la mer Caſpienne & le Pont-Euxin ; à l'occident, la mer Égée ; au midi, l'Éthiopie & le golfe d'Arabie ; empire le plus vaſte qui eût jamais été juſqu'alors.

Ce héros, ſuivant Xénophon, mourut dans ſon lit, après un règne glorieux de trente années. Selon Hérodote, il fut défait & tué dans une bataille contre Tomyris, reine des Scythes ou Meſſagètes, qui plongea elle-même ſa tête dans un vaſe plein de ſang : *Abreuve-toi de ſang*, dit-elle, *puiſque tu en as toujours eu ſoif*. Diodore de Sicile raconte que cette princeſſe le fit crucifier. Ctéſias le fait mourir d'une bleſſure, qu'il avoit reçue du côté de l'Hyrcanie. D'autres écrivains le tuent d'une autre manière. Voilà ce que c'eſt que l'hiſtoire, quand elle ne porte que ſur des traditions.

Contradictions ſur la mort de Cyrus.

Cyrus tout différent dans Xénophon & dans Hérodote.

Le Cyrus de Xénophon eſt le modèle des hommes & des princes. Il ne combat que pour la défenſe de ſon oncle Cyaxare, fils d'Aſtyage, dont il épouſe la fille unique. Il gagne tous les cœurs par ſa modération. Panthée ſa priſonnière, jeune & belle princeſſe, trouve en lui un protecteur de ſa vertu ; & la reconnoiſſance attire ſous les drapeaux de Cyrus, le roi Abradate mari de Panthée. Le Cyrus d'Hérodote eſt tout différent. Il prend les armes contre Aſtyage ſon aïeul, & lui enlève la couronne. Ayant vaincu Créſus, roi de Lydie, il le condamne inhumainement à être brûlé vif. Créſus s'écrie ſur le búcher, *Solon, Solon !* On lui demande qui il invoque ; il répond qu'un philoſophe nommé Solon lui a dit autrefois, à la vue de ſes immenſes richeſſes, que *nul homme ne peut s'appeler heûreux pendant ſa vie, parce qu'il ne peut prévoir ce qui lui arrivera avant ſa mort ;* vérité, ajoute-t-il, dont je fais une affreuſe expérience. Ces paroles frappent le vainqueur ; il réfléchit ſur l'inſtabilité de la fortune, & il révoque une ſentence barbare, dont l'idée ſeule auroit dû révolter ſon cœur. Le Cyrus d'Hérodote, eſt comme preſque tous les conquérans, un fléau du genre humain ; au lieu que celui de Xénophon eſt le bienfaiteur des nations qu'il a vaincues.

Créſus.

Peut-être le véritable Cyrus n'a-t il été qu'un ambitieux habile ; assez grand homme & assez bon prince, pour mériter des éloges, malgré les injustices de l'ambition. La discipline qu'il mit dans ses troupes, les armes qu'il leur donna pour combattre l'ennemi de près, au lieu de l'arc & des flèches dont elles se servoient avant lui, contribuèrent sans doute beaucoup à ses conquêtes. Ce que l'on peut conjecturer du caractère de Cyrus.

Si l'on examine en critique l'histoire de ses premiers successeurs, on y trouvera aussi des fables qui la rendent fort incertaine. J'indiquerai seulement les faits les plus remarquables.

Rarement la gloire des pères passe à leurs enfans ; mais elle couvre ceux-ci d'infamie, quand ils la ternissent par leurs actions. Cambyse, fils de Cyrus, paroît un monstre sur le trône, que son père avoit rempli avec tant d'éclat. On ne voit dans sa conduite qu'une fureur insensée. Sa haine contre Amasis, roi d'Égypte, lui inspire le dessein de ravager & d'asservir ce royaume. En arrivant sur la frontière, il apprend la mort d'Amasis, à qui Psamméticus venoit de succéder. Il continue sa marche, remporte une grande victoire sur les Égyptiens, & se fait abhorrer par ses excès. Hérodote dit avoir vu les crânes, dont le champ de bataille étoit encore jonché de son temps ; ceux des Égyptiens, durs comme la

Conquête de l'Égypte, vers l'an 525. CAMBYSE.

pierre, parce qu'ils raſoient la tête des enfans, & que les os ſe durciſſoient au ſoleil; ceux des Perſes, mous & fragiles, parce qu'ils portoient un turban dès le bas âge. Mais rien ne ſupplée à la valeur qui manquoit aux Égyptiens.

La ſuperſtition des Égyptiens avança leur ruine.

La ſuperſtition avança leur ruine, ſi nous devons nous en rapporter à l'hiſtoire de ces temps-là. On dit que Cambyſe, voulant prendre Péluſe d'aſſaut, mit au premier rang de ſes troupes une multitude de chats, de chiens & d'autres animaux ſacrés en Egypte. De peur de bleſſer leurs dieux, les Égyptiens ne tirèrent point ſur l'ennemi, & la place fut priſe ſans réſiſtance. C'étoit aſſez d'une idée ſuperſtitieuſe pour éteindre les plus vifs ſentimens de la nature, l'amour de la patrie & le deſir de ſa propre conſervation. L'Égypte fut toujours depuis eſclave des étrangers qu'elle mépriſoit.

Expédition d'Éthiopie.

Réſolu de ſubjuguer encore l'Éthiopie, pays barbare où la force du corps étoit le plus grand mérite, Cambyſe envoya des eſpions déguiſés ſous le titre d'ambaſſadeurs. Mais le roi d'Éthiopie, qui pénétra ſon deſſein, fit partir les ambaſſadeurs, en les chargeant de porter ſon arc à leur maître, & de lui conſeiller de ſa part de faire la guerre aux Éthiopiens, quand les Perſes ſeront aſſez forts pour bander cet arc auſſi aiſé-

ment que lui. *rendez grace aux dieux*, ajouta-t-il, *de n'avoir pas mis dans nos cœurs le desir de nous étendre.* Cambyse, transporté de colère, marcha aussi-tôt sans provisions, sans mesures, & fut contraint de revenir honteusement sur ses pas.

Il fit assassiner son frère Smerdis, qui seul avoit pu bander l'arc du roi d'Éthiopie. Il épousa sa propre sœur, après avoir consulté pour la forme, sur ce mariage incestueux, les juges de son royaume, dont la servile bassesse ne pouvoit que se plier à ses desirs. Leur réponse fut, *qu'à la vérité il n'y avoit point de loi qui permît à un frère d'épouser sa sœur; mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux rois de Perse de faire tout ce qu'ils vouloient.*

Mariage incestueux de Cambyse, approuvé par les juges.

Le trait suivant peint encore mieux le despotisme & l'esclavage. Cambyse demande un jour à son favori, quels discours on tient sur son compte dans les conversations particulières. » On admire vos grandes qualités, répond Prexaspe, (c'étoit le nom du seigneur,) » mais on prétend que vous aimez un peu trop le vin. « *Ils s'imaginent sans doute*, répliqua le roi, *que le vin me fait perdre la raison: tu en jugeras tout-à-l'heure.* Aussi-tôt il se met à boire avec excès. Il ordonne ensuite au fils de Prexaspe de se tenir au bout de la salle, la main gauche sur sa tête. Il prend un arc, le

Cruauté de Cambyse, & bassesse d'un favori.

bande, avertit qu'il viſe au cœur du jeune homme, le lui perce, & dit au père, d'un air triomphant : *Ai-je la main aſſez ſûre* ? Ce vil courtiſan répond, comme s'il étoit inſenſible : *Apollon n'auroit pas tiré plus juſte.* L'auteur du récit auroit bien dû nous apprendre comment les Perſes connoiſſoient l'Apollon des Grecs.

Mort de Cambyſe, l'an 522.

Cambyſe retournoit dans ſon royaume, lorſqu'il apprit que des conjurés lui avoient donné un ſucceſſeur. Il reſpiroit la vengeance. Son épée le bleſſa par accident, & délivra le monde d'une horrible tyrannie. Le nouveau roi étoit un mage, un prêtre indigne du trône, qui ſe donnoit pour le prince Smerdis, que Cambyſe avoit fait périr. L'impoſture fut découverte. Quelques ſeigneurs ayant formé une conſpiration, maſſacrèrent le faux Smerdis ; & Darius, fils d'Hyſtaſpe, l'un des conſpirateurs, devint maître de l'empire. Peut-on croire, avec les hiſtoriens, que le henniſſement de ſon cheval en ait décidé ? Les ſept conjurés, ſelon Hérodote, étoient convenus que celui dont le cheval henniroit le premier, auroit la couronne : une ruſe de l'écuyer de Darius lui procura l'avantage que tous ambitionnoient ; le cheval hennit à l'odeur d'une jument cachée dont on l'avoit approché pendant la nuit. Babylone s'étoit révoltée ; Darius l'aſſiégea. Le déſeſpoir inſpira

DARIUS I.

Zopyre lui fait prendre

aux aſſiégés une réſolution atroce. Ils exterminè- Babylone, l'an 510.
rent toutes les bouches inutiles, femmes, enfans, vieillards. Le roi alloit renoncer à l'entrepriſe, lorſque Zopire, un des principaux ſeigneurs perſans, ſe dévoua, dit-on, avec une généroſité ſans exemple, pour la gloire & l'intérêt de ſon maître. S'étant coupé le nez, les oreilles, & s'étant déchiqueté tout le corps, il ſe refugia dans la ville, comme une victime de la cruauté de Darius. Les Babyloniens lui donnèrent leur confiance, le mirent à la tête des troupes. Pour les mieux tromper, il tailla en pièces quinze ou ſeize mille Perſes, en différentes ſorties; enfin il livra les portes de Babylone, & les revenus de cette ville furent ſa récompenſe.

Darius ne méritoit pas de tels ſacrifices, à en Tyrannie de Darius.
juger par un trait de tyrannie, que raconte enſuite Hérodote. L'ambition l'ayant armé contre les Scythes, qui habitoient entre le Tanaïs & le Danube, un reſpectable vieillard, nommé Ébaſus, le conjure de lui laiſſer pour ſa conſolation un de ſes trois fils, tandis que les deux autres combattroient dans cette guerre. *Un ſeul ne te ſuffit point*, répond Darius, *je te les laiſſe tous trois*; & auſſitôt il les fait mourir. Comment ſerviroit-on avec zèle des tyrans qui ſe jouent de la vie de leurs ſujets?

Son expédition malheureuſe contre les Scythes.

Les Scythes, (aujourd'hui les Tartares) étoient une nation pauvre, courageuſe, indomptable, mettant ſon bonheur dans ſa liberté, & déja célèbre par ſes incurſions en Aſie. On raconte qu'ils envoyèrent à Darius un oiſeau, une ſouris, une grenouille & cinq flèches. Un ſeigneur de l'armée expliqua ainſi l'énigme : » Si les Perſes » ne s'envolent comme les oiſeaux, ou ne ſe » cachent dans la terre comme les ſouris, ou ne » s'enfoncent dans l'eau comme les grenouilles, » ils n'échapperont point aux flèches des Scy- » thes. » C'étoit l'uſage en orient d'employer des figures allégoriques ; mais il paroît que celle-ci fut inventée après coup, & qu'elle ne prouve que le penchant des hiſtoriens de l'antiquité pour les fables & le merveilleux. Quoi qu'il en ſoit, l'expédition imprudente de Darius fut en effet malheureuſe. Contraint de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde, il apprit qu'on ne ſubjugue pas des hommes libres auſſi aiſément qu'on opprime des eſclaves.

L'hiſtoire des Perſes ſera déſormais liée à celle de la Grèce : nous y rapporterons les événemens les plus mémorables. Il nous reſte à ébaucher le tableau de cette nation l'une des plus illuſtres de l'antiquité.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Gouvernement, lois, coutumes & mœurs des Perſes.

C'EST en Aſie, ſur-tout chez les Médes & les Perſes, qu'on voit naître le deſpotiſme; ce gouvernement odieux, dans lequel la fortune & la vie de tous ſont ſoumiſes à la volonté d'un ſeul. La monarchie tempérée par de ſages lois, dont le monarque maintient l'exécution, dont il fait lui-même la règle de ſa conduite, eſt le meilleur, comme le plus ancien des gouvernemens, ſi l'on en juge par la tranquillité des peuples. Les Platons, les Ariſtotes, les Plutarques, ne peuvent s'empêcher de le reconnoître, malgré les préventions républicaines. Mais qu'un homme s'érige en dieu, foule aux pieds les autres hommes, & faſſe de ſes caprices la ſuprême loi, ſans égard pour les droits naturels de l'humanité: c'eſt le comble de la violence & de l'uſurpation; c'eſt l'ouvrage, ou du glaive toujours prêt à égorger, ou de l'infâme lâcheté toujours prête à recevoir des chaînes.

Le deſpotiſme né en Aſie.

Si ce gouvernement peut exiſter ſans limites.

Peut-il exiſter une forme de gouvernement, où les peuples ſoient à la merci du prince, de manière qu'il n'y ait ni propriété fixe, ni ſûreté perſonnelle? Sans doute le deſpotiſme trouve par-tout quelque barrière, ſinon dans des lois fondamentales, du moins dans les coutumes & les mœurs; dans l'intérêt public, dans ſon intérêt particulier. Sans doute auſſi la paſſion des Grecs pour la liberté, & leur haine pour les Perſes, les ont rendus exagérateurs ſur le deſpotiſme aſiatique. Il n'y a cependant que trop de vérité parmi ces exagérations mêmes. L'état actuel de l'Aſie confirme à pluſieurs égards le témoignage des anciens.

Idée du deſpotiſme perſan.

Le deſpote des Perſes (car on ne peut guère le déſigner ſous un autre nom) ſe faiſoit appeler *le grand roi*, *le roi des rois*. Il falloit ſe proſterner devant lui, comme devant une divinité. Nous avons vu à quel point de baſſeſſe étoient réduits ſes courtiſans. Une légère inattention les expoſoit au dernier ſupplice. Xénophon rapporte que Cyrus le Jeune en fit mourir deux, pour avoir tiré les mains de leurs manches en ſa préſence.

Combien un bon roi eſt au deſſus d'un deſpote.

Que l'on compare à ces terribles idoles, un prince affable, bienfaiſant; environné de ſes ſujets, comme un père de ſa famille; inſpirant par ſes regards autant d'amour que de reſpect; tirant de

la ſainteté des lois la force de ſon gouvernement ; n'employant la terreur que contre le crime, & recevant les hommages du cœur plutôt que ceux de la contrainte : on jugera aiſément de quel côté eſt l'image de l'être ſuprême, qui, ayant créé les hommes égaux, n'a voulu en établir quelques-uns maîtres des autres, que pour les rendre tous heureux.

Bonne éducation des princes en Perſe.

Cependant l'éducation des princes de Perſe, deſtinés au trône, telle que Platon la décrit, devoit faire de grands hommes & de bons rois. A l'âge de ſept ans, on les formoit aux exercices du corps, après que les principaux eunuques ou officiers du palais avoient jeté dans leur ame les premiers principes des mœurs. A quatorze ans, on les mettoit entre les mains de quatre hommes diſtingués par leur ſageſſe. Le premier leur enſeignoit la *magie* ou la religion, & la ſcience du gouvernement ; le ſecond les exerçoit à dire la vérité & à rendre la juſtice ; le troiſième, à dompter leurs paſſions par la tempérance ; le quatrième, à s'élever par le courage au-deſſus de la crainte & des plaiſirs *.

Cauſes qui rendoient cette éducation inutile.

Sans examiner s'il valoit mieux ſéparer ces objets d'inſtruction, que de les réunir dans un

* *Plat. in Alcib.* 1.

bon ſyſtême de politique & de morale ; il eſt certain que les fruits d'une pareille éducation, ſuppoſé qu'elle fût en uſage après Cyrus (ce qui paroît incroyable,) ſe perdoit bientôt dans l'ivreſſe du deſpotiſme, au ſein du luxe, de la moleſſe, de la volupté, au milieu des objets les plus propres à corrompre le cœur. Les rois de Perſe, enivrés d'orgueil & de plaiſirs, ne ſe ſouvenoient plus qu'ils étoient hommes. Ils s'adoroient eux-mêmes, en exigeant l'adoration de leurs eſclaves. On attribue à Xerxès un édit, par lequel il promettoit une grande récompenſe à quiconque inventeroit quelque plaiſir inconnu. Si un tel édit a pu exiſter, il nous apprend ce que c'eſt qu'un deſpote, concentré dans ſon ſérail, où il ſe regarde comme le centre de l'univers.

Édit infâme de Xerxès.

En matière de gouvernement & de légiſlation, les anciens ſont remarquer chez les Perſes d'excellentes choſes, mais que le deſpotiſme fit certainement dégénérer en abus. Le royaume étoit diviſé en provinces. Les gouverneurs ou ſatrapes devoient recevoir directement les ordres du roi, & lui rendre compte de tout. Pour faciliter la correſpondance, on avoit établi des courriers, qui portoient jour & nuit les dépêches. Cyrus eſt regardé comme l'auteur de l'établiſſement des poſtes. La France n'a connu que fort tard un

Satrapes ; établiſſement des poſtes.

établiſſement ſi utile. Nous verrons l'univerſité de Paris, dans le temps qu'elle jouoit un trop grand rôle, entretenir des courriers, avant même que les rois en euſſent pour les affaires d'état.

Les provinces viſitées par le roi ou par des commiſſaires.

De peur que les ſatrapes n'abuſaſſent de leur autorité, le roi devoit viſiter les provinces en perſonne, ou y envoyer des commiſſaires qu'on appeloit communément *les yeux & les oreilles du prince*. Mais il auroit fallu ſurtout que le rapport de ces yeux & de ces oreilles fût, en même-temps, fidelle & efficace.

Avis donné au roi tous les jours.

Un officier de la couronne étoit chargé de dire tous les matins au monarque en l'éveillant : *Prince, levez-vous, & penſez aux fonctions pour leſquelles Oromaze * vous a placé ſur le trône.* Ces belles formules ne prouvent rien. Quand le devoir ne parle point au cœur, on eſt ſourd aux leçons de la ſageſſe.

Adminiſtration des finances.

Les finances étoient regardées avec raiſon comme un objet eſſentiel de l'adminiſtration politique, ſans elles tout languit & ſe diſſout dans un grand état. Chaque province avoit ſon tréſor, où ſe portoient les contributions. Elles devinrent

* *Oromaze* ou *Oroſmade* étoit le nom de dieu chez les Perſes.

immenſes, à en juger par les ſommes qu'Alexandre trouva en pluſieurs endroits; à Suſe, par exemple, cinquante mille talens d'argent en lingots. Sous les règnes de Cyrus & de Cambyſe, le peuple ſe taxoit volontairement pour l'entretien du roi & de l'armée.

Nature des impôts.

Darius, fils d'Hyſtaſpe, impoſa des tributs annuels qui lui firent donner le nom de *marchand*. Les terres des Perſes ne payoient point d'impôts; mais on levoit de l'argent & des denrées ſur les provinces. Rollin obſerve que cet uſage de percevoir en nature une partie des contributions, marque beaucoup de ſageſſe, de modération & d'humanité; parce que les pays éloignés du commerce ne peuvent convertir leurs denrées en argent qu'avec beaucoup de perte. L'obſervation pourroit être juſte, en ſuppoſant qu'on ne tirât des peuples que ce qu'exigeoient les beſoins réels de l'état. Or il eſt difficile de le ſuppoſer; puiſque, dans un temps de guerre, deux provinces furent taxées, outre les impôts ordinaires, à une quantité de blé ſuffiſante pour l'entretien de cent vingt mille hommes.

La population encouragée.

Deux objets de la plus grande importance eſſentiellement unis, la population & l'agriculture, attiroient les ſoins du gouvernement. Les idées religieuſes ſervoient la politique à cet égard. Les

Perſes regardoient une nombreuſe poſtérité comme une bénédiction du ciel; & le roi récompenſoit chaque année ceux qui avoient beaucoup d'enfans. Pour que la population ſoit un bien, il faut que la terre fourniſſe de quoi nourrir les hommes. L'agriculture, cette nourrice du genre humain; cette ſource d'abondance, de ſanté & de plaiſirs innocens; cette conſervatrice des mœurs, cette école de toutes les vertus, comme la dépeint Xénophon *; l'agriculture étoit ſpécialement honorée & excitée en Perſe, ainſi qu'en Égypte. On s'y faiſoit un mérite, même de religion, de féconder le ſein de la terre. On rendoit compte au roi de la manière dont elle étoit cultivée; il puniſſoit la négligence des uns, & accordoit des récompenſes au travail des autres. Un jour de l'année, il mangeoit avec les laboureurs. Cyrus le Jeune avoit planté pluſieurs arbres de ſa propre main. Ce ne ſeroit pas une matière d'éloge, ſans le motif qui rendoit cet amuſement reſpectable. Encore aujourd'hui on voit l'empereur de la Chine manier la charrue un jour de cérémonie, pour donner l'exemple à ſes ſujets. Cérémonie peut-être plus digne du trône, que la plupart de celles où l'on étale tout le faſte

L'agriculture honorée.

* *Xen. œcon.*

de la royauté ; puiſqu'elle produit ſurement de plus grands biens.

Cruelle néceſſité de la guerre.

Il faudroit effacer juſqu'au nom de la guerre dans les annales du monde, ſi l'oubli des maux qu'elle a cauſés pouvoit en prévenir de ſemblables. Mais les paſſions, qui, de tout temps, ont enfanté ce fléau, le feront renaître toujours. Quoique l'homme ne ſoit certainement pas né pour combattre ſes ſemblables, comme le loup & le tigre ſemblent naître pour dévorer d'autres animaux ; quoiqu'il ne devienne cruel qu'en étouffant le cri de ſon cœur ; la guerre ſe trouve néceſſairement liée à la conſtitution politique. Le prince le plus juſte & le plus humain eſt quelquefois réduit à l'entreprendre, par la faute de ſes voiſins ou des puiſſances ambitieuſes. Il doit avoir des guerriers pour la défenſe de ſes droits & de ſes peuples ; il doit les exercer au métier des armes, les diſcipliner, les rendre chers à la patrie, & formidables aux ennemis.

Les Perſes bons ſoldats du temps de Cyrus.

Du temps de Cyrus, les Perſes étoient de bons ſoldats. Accoutumés dès la jeuneſſe à une vie dure, laborieuſe, & aux exercices de la guerre, ils ſoutenoient la fatigue & bravoient les dangers avec courage. Dès qu'ils pouvoient porter les armes, le ſervice militaire devenoit pour eux une obligation juſqu'à un âge avancé. On remar-

Armés en tout temps.

que chez eux la coutume d'être armés en tout temps, même en temps de paix. Les Grecs ni les Romains n'eurent jamais cet uſage dangereux, que les barbares de Germanie ont introduit en Europe.

Préjugé & uſages pour la guerre.

C'étoit une opinion des Perſes, fondée apparemment ſur quelque idée religieuſe, qu'en mourant dans les batailles, on parvenoit au bonheur. D'autres nations guerrières ont eu le même préjugé, très-propre à nourrir l'ardeur martiale. Les femmes & les enfans ſuivoient l'armée: autre motif de bravoure. Mais combien d'inconvéniens accompagnent un pareil cortége! Il en étoit de cela comme de leurs chariots armés de faulx, utiles rarement, & ſouvent nuiſibles. La Cyropédie fournira des leçons aux gens de guerre: notre plan nous interdit de plus longs détails. Après Cyrus, la moleſſe énerva bientôt ſes ſujets, & leur nombre ne ſuppléa jamais au défaut de diſcipline. Tous les peuples conquérans ont éprouvé en Aſie la même révolution.

Juſtice.

Trait de Cambyſe.

La juſtice paroît avoir été en vigueur, du moins pour un temps, dans l'empire de Perſe. Cambyſe, ayant condamné à mort un juge qui s'étoit laiſſé corrompre, fit étendre ſa peau ſur le tribunal, où le fils de ce juge devoit ſuccéder à ſon père. On ne confioit l'adminiſtration de la juſtice qu'à

des hommes d'un âge mûr : on n'imaginoit pas que la jeuneſſe fût propre à des fonctions ſi auguſtes. L'accuſé étoit confronté avec l'accuſateur, & ce dernier, en cas de fauſſe accuſation, ſubiſſoit la peine du crime qu'il imputoit à l'innocent.

Confrontation.

On ne puniſſoit pas de mort pour un premier crime.

Une ancienne loi défendoit au prince de punir de mort pour un premier crime : toute la vie du coupable devoit être examinée ; & ſi le bien l'emportoit ſur le mal, on puniſſoit moins ſévèrement. Il ſemble en effet qu'excepté un petit nombre de crimes atroces, qui ſuppoſent toujours une ame noire, & qui demandent un exemple terrible, nulle faute échappée à la foibleſſe humaine ne devroit effacer entièrement les mérites d'une vie vertueuſe. Il y a tant de moyens de punir, ſans perdre des citoyens dont les ſervices pourroient réparer les fautes !

Soin des mœurs.

S'il faut en croire la Cyropédie, la légiſlation des Perſes étoit admirable, en ce qu'elle ne ſe bornoit pas à punir les crimes, mais qu'elle empêchoit qu'on ne fût tenté de les commettre, en inſpirant l'horreur du vice & l'amour de la vertu.

Éducation des enfans.

Elle procuroit aux enfans une éducation publique, la plus propre à en faire de bons citoyens. Juſqu'à l'âge de dix-ſept ans, ils étoient hors de la maiſon paternelle, entre les mains de maîtres reſpectables, qui s'appliquoient à les rendre juſtes, ſages,

courageux. Quiconque n'avoit pas été formé dans une ſi bonne école, étoit exclu des emplois & des honneurs. Cependant les pères en général, devoient prendre ſoin de l'éducation de leur famille. *Si vous voulez être ſaint*, diſoient les livres ſacrés, *inſtruiſez vos enfans, parce que toutes leurs bonnes actions vous ſeront imputées.* A ce motif de religion, la raiſon en ajoutoit ſans doute de plus ſenſibles.

Les vices punis.

Des vices trop rarement punis dans la ſociété n'échappoient point à la vigilance des lois. Un ingrat pouvoit être cité en jugement, & on le condamnoit à une peine. Parmi nous, les lois ne puniſſent guère que ce qui attaque directement la perſonne & la propriété des citoyens. Le ſentiment de l'honneur, la crainte de l'opprobre ſuppléeroient à leur défaut, ſi d'une part ces ſentimens étoient bien imprimés dans les ames, & ſi d'autre part la corruption n'attachoit à certains vices plutôt de l'éclat que de la honte.

Droit des pères.

Le droit de vie & de mort que les pères avoient ſur leurs enfans, droit inhumain établi chez pluſieurs anciennes nations, étoit tempéré par la défenſe d'en faire uſage pour des fautes légères, ou pour un crime unique. D'ailleurs, comme les enfans reſpectoient infiniment leurs pères, ceux-ci avoient peu d'occaſions de l'exercer. On

ſuppoſoit le parricide impoſſible dans la nature ; & il n'y avoit aucune loi contre ce crime.

Amour de la vérité chez les Perſes.

Une vertu caractériſoit les Perſes, l'amour de la vérité. Mentir étoit pour eux une infamie ; vivre d'emprunt en étoit une de même, parce que la baſſeſſe & le menſonge paroiſſoient inſéparables d'une telle vie. Le peuple qui auroit la vérité pour règle de ſa conduite & de ſes diſcours, ſeroit auſſi heureux que reſpectable. Mais où l'intérêt domine, où les mœurs ſont corrompues, il eſt impoſſible que la fauſſeté ne répande ſa contagion. Les Perſes l'éprouvèrent ſans doute, dès qu'ils ſe livrèrent au luxe, & par conſéquent à cette ſoif des richeſſes, qui anéantit toutes les vertus.

Eunuques.

On attribue à leur diſſolution l'uſage odieux des eunuques pour garder les femmes ; uſage commun dans toute l'Aſie. On leur reproche, non-ſeulement la polygamie & le concubinage

Mariages inceſtueux.

portés au plus grand excès ; mais des mariages inceſtueux avec leurs propres filles, leurs propres mères ; ce qui doit peut-être ſe reſtreindre à un petit nombre d'exemples, tant la pudeur & la politique y répugnent *. Selon Plutarque, Artaxerxès

Flatterie qui les approuve.

* Philon prétend que la religion de Zoroaſtre recommandoit le mariage avecles mères. Celle d'Égypte l'autoriſoit avec les ſœurs.

Mnémon épouſa une de ſes filles, par le conſeil de ſa mère, qui n'eut pas honte de lui dire, en flattant ſa paſſion cruelle: *C'eſt vous que dieu a donné aux Perſes comme l'unique loi, & comme la règle de l'honnête ou du déshonnête, de la vertu & du vice.*

Telle fut avec le temps la ſervitude honteuſe des Perſes, qu'ils purent quelquefois adorer le crime dans la perſonne de leur ſouverain. Ils ne rougiſſoient point d'être ſes eſclaves. On aſſure qu'ils le remercioient d'avoir bien voulu ſe ſouvenir d'eux, après avoir été fouettés par ſes ordres. Nous pouvons le croire, puiſque la Chine offre des exemples de même nature. Servitude honteuſe des Perſes.

Les anciens philoſophes regardent cet eſprit de ſervitude comme une des cauſes de la ruine des Perſes; car de quel effort eſt capable un peuple auquel il ne reſte pas même un ſentiment de liberté? Ces ſages y ajoutent d'autres cauſes; le luxe, principe de corruption générale; la mauvaiſe éducation des princes, ſources des vices du gouvernement; & le manque de bonne foi, d'où naiſſent l'adulation, la perfidie, & les crimes deſtructeurs de la ſociété. Les Perſes avoient étrangement dégénéré, parce qu'ils avoient acquis trop de puiſſance & de richeſſes. Il eſt ſingulier que les admirateurs de Cyrus, ſans appercevoir Cauſes de la ruine de ce peuple. Cyrus les fit dégénérer.

la contradiction de leurs idées, conviennent qu'il fut en partie l'auteur de ce changement. Après ſes victoires, il affecta la magnificence des Médes; il permit & ſouhaita qu'on ſe proſternât devant lui pour l'adorer; il négligea entièrement l'éducation de ſes fils, quoique inſtruit par l'expérience des avantages d'une bonne éducation. Cyrus fut donc, comme Alexandre, avec des qualités héroïques, un dangereux modèle pour les princes.

CHAPITRE IV.

Religion des Perſes.

DE toutes les religions inventées par les hommes, aucune n'approche plus de la ſeule véritable, & n'eſt moins infectée de ſuperſtitions que celle des Perſes, qui ſubſiſte encore chez les Parſis ou les Guèbres, leurs deſcendans. Hérodote, & pluſieurs autres écrivains, l'ont très-mal connue, ainſi que tant d'autres objets dont ils parlent ſur des rapports infidèles. Ils repréſentent les Perſes comme des idolâtres adorant le feu, le ſoleil & des divinités factices. Mais la critique a diſſipé cette erreur. Nous avons des preuves certaines qu'ils reconnoiſſoient l'unité de dieu, & que leur culte ſe rapportoit à lui directement. Leur Mithra ou le ſoleil, leur feu ſacré qu'ils conſervoient avec ſoin, n'étoient que des emblêmes de la puiſſance du créateur. Ils ne vouloient point de temples, & diſoient qu'on inſultoit la divinité en prétendant la renfermer dans une enceinte de murs; ils rejetoient les ſimulacres, les jugeant indignes de l'être inviſible; ils déteſtoient les ſuperſtitions du Sabéiſme, c'eſt-à-dire, l'idolâtrie des Chaldéens.

Les Perſes n'adoroient qu'un dieu.

Ils ne vouloient ni temples ni ſtatues.

Zoroaſtre. Leur célèbre légiſlateur Zoroaſtre ou Zerdusht, dont il eſt difficile de fixer l'époque *, étoit venu, diſoient-ils, purger leur religion des erreurs que les Sabéens y avoient gliſſées. C'eſt de lui qu'ils tenoient la doctrine des deux principes, non telle que les Manichéens l'ont enſeignée depuis, mais ſans abſurdités contradictoires. Le but de cette doctrine eſt d'expliquer l'origine du mal, de manière que dieu n'en paroiſſe pas l'auteur. Suivant les Perſes, le bon principe, être ſuprême, éternel, indépendant, qu'on nomme *Oromaze*, a créé la lumière & les ténèbres ; Arimane, le mauvais principe, tire ſon origine des ténèbres, & quoique oppoſé en tout aux vues d'Oromaze, il contribue malgré lui à ſa gloire. De-là le mélange du bien & du mal. Ce conflit des deux principes durera juſqu'à la fin du monde. Alors ſe fera une réſurrection; la lumière & les ténèbres ſeront ſéparées ; les bons & les méchans auront le ſort qu'ils méritent.

Doctrine des deux principes.

Le Sadder, livre ſacré des Perſes. Thomas Hyde, célèbre anglois, a fait connoître en Europe le *Sadder*, extrait du *Zend*, que les Perſes révèrent comme leur ancien livre ſacré.

---

* L'opinion commune eſt que Zoroaſtre vivoit du temps de Darius, fils d'Hyſtaſpe, & qu'il réforma la religion, établie par un autre Zoroaſtre beaucoup plus ancien.

On

On y trouve des idées ſublimes, jointes à d'excellentes règles de morale. C'eſt qu'en tout temps & en tout lieu, la ſaine raiſon peut conduire l'homme à tout ce qui fait la ſageſſe humaine, renfermée dans les bornes de la nature. Les devoirs preſcrits aux mages, ou aux prêtres, étoient dignes d'un état deſtiné à donner l'exemple & la leçon aux profanes. Voici quelques-uns des préceptes concernant le grand-prêtre : 1°. Il doit ſe préſerver de toute ſouillure, parce que dieu l'a choiſi pour être ſaint. 2°. Il doit prendre la dixme du laïque, mais comme l'aumônier du tout-puiſſant, pour diſtribuer aux pauvres le tribut payé par les riches. 3°. Il doit être verſé non-ſeulement dans la connoiſſance de la loi, mais dans toutes les ſciences, parce qu'il eſt appelé à inſtruire tous ceux qui ſuivent ſa religion. 4°. Il doit s'appliquer ſur-tout à diſcerner la vérité d'avec l'erreur. 5°. Il doit ne craindre que dieu, & ne haïr que le péché. 6°. Quoiqu'il puiſſe être honoré de quelques révélations céleſtes, il ne doit pas les publier, parce qu'elles embarraſſeroient le peuple qui doit s'en tenir à la loi écrite *.

Préceptes pour les mages.

Quand les mages obſervoient ces règles, ils ſe montroient les dignes miniſtres de la religion,

Vie auſtère des mages.

* Voyez l'*Hiſtoire Univerſelle*, *t.* 3, ou Hyde, *Rel. veter. Perſ.* 13.

les vrais magiſtrats des mœurs ; d'autant plus reſpectables, que leur autorité ſur les eſprits ſe dirigeoit toute entière au bien public. Leur vie étoit auſtère, ſans miſanthropie. Diogène Laerce les peint vêtus ſimplement, couchant ſur la terre, ne vivant que d'herbes, de fromage & de pain, faiſant leur principale occupation de prier dieu, & d'exhorter les hommes à la juſtice. Mais, ainſi que les prêtres égyptiens & chaldéens, ils acquirent trop de puiſſance pour ſe tenir dans les bornes des fonctions religieuſes. Les rois, les principaux de l'état étoient formés par leurs leçons ; aucune affaire importante ne ſe décidoit ſans leur conſeil ; & Pline aſſure qu'encore de ſon temps *ils commandoient aux rois des rois*. Comme le crédit des mages étoit principalement fondé ſur leur ſcience, ils en faiſoient un myſtère. Nul étranger ne pouvoit y avoir part ſans la permiſſion du prince ; cette grace fut accordée à Thémiſtocle, dans le temps qu'il ſervoit les Perſes contre ſa patrie. Les philoſophes grecs reſpectoient beaucoup l'école des mages. Pythagore, dit-on, en a tiré une partie de ſa doctrine.

Leur autorité exceſſive.

Leur ſcience myſtérieuſe.

Parcourez en eſprit la Perſe, la Chaldée, l'Égypte, l'Inde ; revenez de-là dans la Germanie & dans la Gaule ; vous trouverez par-tout à-peu-près le même eſprit de corps, la même conduite

Comment les anciens prêtres acquirent trop de pouvoir.

dans l'ordre ſacerdotal. Tous les anciens prêtres, qui formoient une claſſe diſtinguée des autres citoyens, avoient auſſi leurs intérêts à part, dont ils étoient fort jaloux. Dépoſitaires de la religion & de la ſcience, arbitres des rois, oracles des peuples, comment n'auroient-ils pas ſouvent abuſé de leur pouvoir; d'un pouvoir ſi utile quand il n'a pour but que la ſainteté des mœurs, mais ſi funeſte quand il devient l'inſtrument des paſſions? C'étoit la faute des gouvernemens, ou plutôt de l'ignorance humaine, de n'avoir pas ſu fixer les bornes entre l'autorité civile & les fonctions religieuſes; ni honorer le ſacerdoce à proportion des avantages qu'il procure, ſans fournir à ceux qui l'exercent des moyens & des motifs de le tourner contre l'intérêt public. Plus le miniſtère ſacré eſt vénérable, plus il importoit d'en prévenir les abus. Mais la religion ayant été un des premiers fondemens de la vie civile, on ne doit pas s'étonner que ſes miniſtres, après avoir dirigé les opinions & les mœurs, aient eu le ſecret, & par conſéquent le deſir, ſoit de gouverner les états, ſoit d'en attirer à eux la ſubſtance.

Morceau remarquable d'un ancien livre des Perſes.

Les hiſtoires orientales de la Perſe célèbrent un ancien roi nommé Hushang, à qui elles attribuent le premier code des lois, la diviſion de l'empire en provinces, l'invention de la plupart des

inſtrumens d'agriculture. On lui fait honneur d'un livre qui a pour titre : *La ſageſſe de tous les temps.* Ce livre eſt plein d'enthouſiaſme & d'excellentes maximes. Le morceau que je vais en tranſcrire d'après les auteurs anglois de l'Hiſtoire univerſelle, donnera une idée de la ſageſſe des orientaux.

Sur les devoirs des rois.

» Les grands rois ſont des dieux ſur la terre, » auſſi ſupérieurs en puiſſance, en ſageſſe & en » bonté, au reſte des hommes, que dieu leur eſt » ſupérieur à eux-mêmes. Que cette élévation » ne les porte pas cependant à traiter leurs ſujets » avec rigueur. Le tonnerre gronde rarement, » mais le ſoleil luit chaque jour. Pour un acte de » vengeance, dieu nous donne dix mille marques » de bonté. Les rois doivent l'imiter en faiſant » tout le bien qu'ils peuvent. Qu'ils ſe ſouviennent » que, maîtres d'ôter la vie, il n'eſt pas en leur » pouvoir de la rendre. Ainſi, ſoyez en garde » contre des jugemens précipités, & prévenez » des regrets incapables de réparer le mal. Les » miniſtres ſont des inſtrumens entre les mains » des rois. C'eſt donc à ces derniers, & non aux » autres, que s'en prennent les peuples maltraités. » Qu'un roi choiſiſſe bien ſes miniſtres ; car il lui » ſeroit auſſi inutile pour calmer le peuple, de » rejeter ſur eux le fardeau des crimes, qu'à un » meurtrier d'alléguer au juge que c'eſt ſon épée,

» & non pas lui, qui a tué ſon voiſin. De mauvais
» princes ont eu quelquefois de bons miniſtres :
» mais des princes vertueux n'en ont jamais gardé
» long-temps de mauvais, &c. «

Remarques ſur cet écrit perſan.

Quelque ancien que puiſſe être cet ouvrage, il ne remonte certainement pas à des ſiècles ſi reculés. Les hommes ont la manie de relever, par une antiquité fabuleuſe, le prix des choſes mêmes dont la raiſon devroit faire tout le mérite. Mais il n'en eſt pas moins remarquable, que de telles vérités aient pu s'écrire en Aſie, ſous l'empire même du deſpotiſme. Malheureuſement les deſpotes penſoient moins à s'inſtruire, qu'à s'enivrer de leur fortune, & la voix de la ſageſſe s'élevoit en vain contre l'abus de la grandeur.

INDIENS.

Antiquité des Indiens.

SI l'on doit juger de l'ancienneté d'un peuple, par la beauté & la fertilité du pays qu'il habite; les Indiens, ſur-tout vers le Gange, ſont peut-être la première des nations policées. Les monumens confirment cette conjecture; & quoique le fragment de Ctéſias ſur l'Inde ſoit plein de menſonges; quoique les hiſtoires orientales de cette contrée ſoient encore plus fabuleuſes, on ſait que les anciens y voyageoient pour s'inſtruire. Des ſavans judicieux croient même aujourd'hui que les Egyptiens, enſuite les Grecs, en ont tiré leur philoſophie & leur religion. On ne peut guère douter que la doctrine de la métempſycoſe (tranſmigration des ames) n'y ait pris naiſſance. C'eſt un titre ſuffiſant d'antiquité. De temps immémorial, on a cru en Aſie & en Egypte que les ames paſſoient d'un corps dans un autre.

Diviſion des claſſes.

Surveillans.

Laboureurs.

Selon Arrien, auteur véridique, les Indiens étoient tous libres, & diviſés en ſept claſſes qui ne ſe confondoient jamais par les mariages. Il y en avoit une de *ſurveillans*, deſtinée à rendre compte au prince de la conduite des autres. Celle des laboureurs jouiſſoit d'une conſidération pro-

portionnée à l'importance de l'agriculture. On ne les tiroit jamais des campagnes pour les employer ailleurs. En temps de guerre, on ſe faiſoit un devoir inviolable de ne toucher ni à leur perſonne, ni à leurs biens : on ſentoit que tout manque, ſi la terre n'eſt pas cultivée; & qu'elle ne peut l'être comme il faut, ſi on ne favoriſe les cultivateurs. La claſſe des Brames ou Brachmanes; dont nous parlerons en particulier, avoit la prééminence ſur toutes les autres, parce que la religion & la ſcience étoient entre leurs mains : ils jouiſſoient de l'empire du ſacerdoce.

Cette ſéparation des *caſtes*, ou des différens ordres de citoyens, ſubſiſte encore de nos jours. On a vu les inconvéniens qui en ſont inſéparables. C'eſt un préjugé frivole de croire que tout doit ſe perfectionner, lorſque les enfans ne peuvent avoir que la profeſſion de leurs pères. L'expérience a prouvé en Aſie, comme en Égypte, que rien ne ſe perfectionnoit. D'ailleurs les caſtes ſe déteſtent mutuellement, même par principe de religion; ce qui eſt un vice énorme dans la ſociété.

Inconvénient de cet uſage.

L'Inde étoit en grande partie redevable de ſa célébrité aux Brachmanes, que nous appelons aujourd'hui *Brahmines*. Auſſi reſpectés que les mages en Perſe, & que les prêtres d'Egypte;

Sciences & mœurs des Brachmanes.

exempts de tributs, conſultés à la cour, dominant ſur l'eſprit des peuples, ils s'appliquoient à l'aſtrologie, ils faiſoient les prophètes, ils étoient théologiens & philoſophes ; & leur doctrine, ſoutenue par l'auſtérité des mœurs, excitoit même l'admiration des étrangers. On les voyoit ſe tenir debout au ſoleil le plus ardent, mettre leur corps à l'épreuve des ſouffrances ; mépriſant ceux qui ne meurent que d'infirmités & de vieilleſſe ; ſe faiſant brûler tout vifs, quand la vie leur devenoit un fardeau, comme fit Calanus aux yeux de l'armée d'Alexandre. Pluſieurs ne portoient jamais de vêtement : on les nomma pour cette raiſon *gymnoſophiſtes*.

Ils mouroient volontairement.

Un des points fondamentaux de leur doctrine étoit la métempſycoſe. Perſuadés que les ames humaines paſſoient dans le corps des animaux, ils ne mangeoient d'aucune eſpèce de chair. Cette fauſſe opinion épargnoit du moins le ſang des bêtes utiles. Elle avoit auſſi l'avantage de réprimer les paſſions de l'homme, ſoit par la tempérance, ſoit par la crainte ; car on craignoit, comme la peine du vice, d'être après ſa mort un animal immonde ou abhorré. Il y a tant de préjugés nuiſibles dans l'univers, qu'on doit une ſorte de reſpect à ceux qui produiſent du bien.

Doctrine de la métempſycoſe.

Selon le témoignage de Strabon, les Brachma-

Théologie

nes croyoient que le monde a commencé & qu'il finira ; que l'Être ſuprême le remplit de ſa préſence ; que dans les premiers temps, le lait, le vin, l'huile & le miel couloient des fontaines ; mais que les hommes ayant abuſé de leur bonheur, dieu les en priva, & les condamna à vivre de leur travail. Le védam, ancien livre ſacré des Brahmines, renferme les mêmes principes, avec un mélange de fables abſurdes. Un être ſuprême, eſprit pur & parfait ; des intelligences émanées de lui, dont les unes ſe ſont dégradées en péchant ; ces mauvais génies, nommés *deoutas*, relégués dans un monde matériel où ils ſont la cauſe du mal ; Viſtnou prenant une forme humaine, pour délivrer les hommes de la tyrannie des *deoutas* ; une ſuite de tranſmigrations & d'épreuves, après quoi les ames réunies à leur origine jouiront d'une éternelle félicité : tel eſt le fond de la théologie indienne, dont Pythagore a emprunté ſes principaux dogmes.

des Brachmanes.

Ce qu'enſeigne le védam.

Brahma, (qui donna ſon nom aux prêtres de l'Inde,) eſt un des premiers génies employés à régir le monde. Quant à Viſtnou incarné, c'eſt le même que les Chinois adorent ſous le nom de Fo ou Foé ; les Japonois ſous le nom d'Amida, &c. Les rêveries indiennes ont pénétré de toutes parts. Platon en adopta une partie. Origène prétendit les

Brahma.

Viſtnou.

ajuſter au chriſtianiſme, avec lequel on y trouve au premier coup-d'œil un rapport, » qui diſparoît » dès qu'on l'examine, dit M. de Bougainville, » mais qui prouve du moins que la religion in- » dienne, comme toutes les autres, eut dans ſon » origine pour baſe les premières vérités connues » généralement de tous les hommes, & qui ſont le » corps de la révélation naturelle, auſſi ancienne » que l'univers *. «

Ignorance des Indiens en aſtronomie, &c.

Les Indiens ſe repréſentent la terre comme une ſurface plate, au milieu de laquelle s'élève une montagne. Autour de cette montagne, ils font tourner le ſoleil, la lune, les étoiles, & les autres planètes. Au-deſſus du ciel des planètes, ils en imaginent ſix autres; ſéjour heureux qu'habitent les intelligences du ſecond ordre, pures ou purifiées. On ne peut montrer plus d'ignorance en aſtronomie. L'eſprit humain ſe repaît toujours de fables, avant que d'obſerver la nature. Ils étoient capables d'exceller dans les ſciences, ſi des contemplations creuſes n'avoient pas comme abſorbé leur génie. On leur attribue l'invention des échecs & celle des chiffres arabes. Leur période actuelle, précédée de pluſieurs autres entièrement fabu-

Leur génie inventif

* Mém. de l'Acad. des Inſc. t. 18.

leuſes, remonte, ſelon le calcul de M. Fréret, à l'an 3102 avant Jéſus-Chriſt *.

La ſuperſtition ſeule a pu établir dans l'Inde une ancienne coutume, encore ſubſiſtante, qui fait frémir la nature. Après la mort d'un homme, une de ſes femmes a droit de ſe faire brûler vive ſur ſon bûcher. Elles ſe diſputent quelquefois cet avantage; & les Brahmines les y exhortent comme à une œuvre très-méritoire. De quoi ne ſont pas capables des imaginations échauffées par un délire ſuperſtitieux? On transforme dieu en tyran; on croit l'honorer par l'effuſion du ſang humain; on trouve la ſainteté dans des excès de folie ou de fureur, tandis que la religion ne reſpire que douceur & que ſageſſe. La cauſe de tant de maux, répandus en divers temps ſur toute la face de l'univers, c'eſt que les hommes n'ont preſque jamais conſulté la raiſon ſur un objet de la plus grande importance.

Les femmes ſe brûlent par ſuperſtition ſur le bûcher de leurs maris.

* Mém. de l'Acad. des Inſcript. *Ibid.*

SCYTHES ET CELTES.

Réflexions sur les Scythes & les Celtes.

NOUS laiſſons aux érudits l'hiſtoire des Scythes (aujourd'hui les Tartares), & celle des Celtes, anciens habitans de la Gaule, qu'ils appellent Gomérites, comme deſcendans de Gomer, petit-fils de Noé. Que peut-on ſavoir des antiquités de peuples ſans littérature & ſans monumens; de peuples errans qui ne vivoient que de leurs troupeaux ou de brigandages? Il ſuffira de peindre à grands traits leur caractère, quand ils paroîtront ſur la ſcène.

Barbarie extrême des Scythes.

A en juger par les peintures de Juſtin & d'Horace, les Scythes avoient des mœurs & des vertus dignes d'être propoſées pour modèles. Mais ils ignoroient entièrement l'agriculture, qui donne naiſſance à la vie civile; ſi, comme le dit Hérodote, leurs filles ne pouvoient ſe marier, ſans avoir tué un ennemi de leur propre main; s'ils ſe faiſoient un plaiſir de boire dans les crânes de ceux qu'ils avoient inhumainement maſſacrés; (ſans parler des victimes humaines qu'ils immoloient à leurs dieux) certainement on pouvoit propoſer de meilleurs modèles. Leur morale &

leur politique étoient celles des brigands, qui obſervent entre eux certaines lois, parce que les principes de l'équité naturelle ſont dans tous les hommes, & forment les nœuds de toute ſociété. On verra les Scythes, connus ſous différens noms, inonder de ſang les plus belles contrées de l'univers. La paſſion de la guerre & du pillage, l'habitude d'une vie errante, le deſir de ſe fixer dans un climat riche ou favoriſé de la nature, les faiſoient ſortir de leurs déſerts, comme des torrens qui ravageoient tout. Plus de 600 ans avant Jéſus-Chriſt, un déluge de ces brigands porta la terreur juſqu'en Égypte, d'où Pſammétiticus ne les éloigna qu'à force de préſens.

Les Celtes, un peu moins féroces, quoique avec le même fond de mœurs; deviendront célèbres au temps des Romains. Preſque tous les peuples de l'Europe ſemblent avoir été de race celtique, à en juger par la reſſemblance des mœurs, des coutumes & des opinions. C'eſt un point qu'il importe peu d'examiner. D'ailleurs, les hommes ſe reſſemblent d'autant plus, qu'ils ſont plus près de l'état de nature, & que leur caractère naturel eſt moins altéré ou modifié par les inſtitutions civiles. A cet égard, il y a des rapports frappans entre l'ancien & le nouveau monde.

Nations celtiques.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

sur les anciens peuples d'Asie.

Peuples de l'Asie mineure.

ON perdroit le temps à étudier l'histoire des anciens peuples de l'Asie-mineure, Phrygiens, Troyens, Lyciens, Lydiens, Misiens, &c. puisqu'on y trouveroit beaucoup de fables, & très-peu d'utilité. Nous savons qu'au temps de la guerre de Troie, environ douze siècles avant notre ère, l'opulence & les arts de luxe distinguoient déja ces contrées fameuses, que le commerce avoit enrichies. Les Phrygiens en particulier commercèrent avec de grands succès. Ce que les Poëtes racontent de Midas, de Tantale, de Priam; ce qu'Hérodote dit des trésors de Crésus, porte sur un fondement de vérité; & la fiction ou l'exagération suppose en ce genre des faits réels. Homère n'auroit pas donné tant de magnificence au palais de Priam, ni tant de faste aux Troyens, si l'or n'avoit abondé dans le pays.

Les Asiatiques devoient être subjugués.

Cette observation suffit, après la peinture des principales nations de l'Asie, pour faire juger que les Asiatiques en général, corrompus par la mollesse, devoient tôt ou tard subir un joug étranger. Leurs trésors & les avantages de leur

climat étoient une amorce pour les conquérans ; des armes dorées, ſoutenues par des mains foibles, étoient une foible défenſe. Priam ſe plaint dans Homère, que ſes enfans paſſent toutes les nuits en danſes & en feſtins ; & quand ? lorſque l'ennemi eſt aux portes. D'ailleurs, les Aſiatiques ayant perdu le ſentiment de la liberté, ne pouvoient prendre beaucoup d'intérêt au bien public : des eſclaves changent aiſément de maîtres.

Ancienne ſimplicité de mœurs.

Une choſe bien remarquable, au milieu du faſte de ces anciens temps, c'eſt la ſimplicité de mœurs qui ſubſiſtoit même dans les cours. Les parures magnifiques, les meubles ſomptueux, les parfums, la multitude d'eſclaves, n'empêchoient pas les grands d'exercer leurs mains à des ouvrages que nous regardons comme ſerviles. Homère en fournit pluſieurs exemples. Les fils de Priam préparent eux-mêmes le char de leur père, y attèlent des mulets & des chevaux, & y chargent le coffre. Les femmes ne ſe montrent en public que voilées : elles travaillent dans leurs appartemens ; elles vont laver leurs robes à la rivière. On trouve dans Moyſe des tableaux ſemblables. Les raffinemens du luxe n'étoient pas connus, parce que les arts n'étoient point perfectionnés, & que la force des premiers uſages ne ſe perd qu'inſenſiblement. Cette antique ſimplicité de mœurs mériteroit

Cette ſim-

plicité ne venoit pas de vertu.

plus d'éloges, ſi elle avoit été le fruit de la raiſon & de la ſageſſe, plutôt que celui des circonſtances ; mais elle étoit mêlée à trop de vices, à une ignorance trop groſſière, pour exciter une juſte admiration.

L'Europe ſupérieure à l'Aſie.

L'Aſie fut le berceau du genre humain, de la ſociété, & des arts & des ſciences. Ce que nous allons voir en Europe, outre les rapports avec notre façon de penſer & de vivre, a de quoi nous intéreſſer davantage par la nature des objets. Tous les reſſorts de l'eſprit humain ſe déploieront à nos regards dans la Grèce ; & la grandeur romaine étendra encore la ſphère de nos idées, de nos vues, & de nos ſentimens. C'eſt la partie de l'hiſtoire ancienne qui mérite l'étude la plus ſérieuſe.

Fin de la première partie de l'Hiſtoire ancienne.

ÉLÉMENS

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HISTOIRE ANCIENNE.

Seconde Partie.

HISTOIRE GRECQUE.

Au nom de la Grèce, l'eſprit ſemble ſe repoſer de ſes fatigues. Après avoir parcouru tant d'eſpaces ténébreux, ſans routes certaines, il entrevoit le jour brillant de l'hiſtoire; il aperçoit de vrais héros, des ſages célèbres, des génies immortels, des chefs-d'œuvre de perfection; il goûte d'avance le plaiſir d'admirer les efforts de la liberté, &

Idée générale de l'hiſtoire grecque.

les reſſources de la politique. Mais avant que d'arriver au terme où nous aſpirons, les antiquités des Grecs ſe préſentent comme une barrière inſurmontable. Nul peuple n'a débité tant de fables ſur ſon origine. Chaque ville de ce petit coin de la terre vante ſes dieux, ſes demi-dieux, & défigure entièrement l'hiſtoire par un long tiſſu d'abſurdités. C'eſt pour les ſavans la matière de toutes ſortes de ſyſtêmes & de conjectures. Oſons ignorer, ſans honte, ce qui ne pourroit s'apprendre qu'au préjudice des connoiſſances eſſentielles. Quelques obſervations utiles ſur les premiers Grecs doivent ſuffire à notre curioſité.

Fables de ce peuple.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Depuis les temps fabuleux, juſqu'à la guerre contre les Perſes.

CHAPITRE PREMIER.

Des temps fabuleux & héroïques.

L'ANCIENNETÉ des Grecs eſt généralement reconnue. On les fait deſcendre de Javan, fils de Japhet; opinion qu'il ſeroit fort inutile de vouloir approfondir. C'étoient au commencement de vrais ſauvages, qui n'avoient preſque rien de l'homme, ni raiſon, ni ſentimens, ni ſociété. Leurs premières découvertes * furent d'apprendre à conſtruire des cabanes, à ſe nourrir de glands & à ſe couvrir de peaux. Bien loin d'avoir la moindre idée de police, ils ignoroient même le mariage; ils vivoient en bêtes. Un tel ſpectacle eſt humiliant pour le genre humain; mais il nous apprend ce

Les premiers Grecs furent des ſauvages.

* *Pauſan. in Arcad.*

que nous devons aux lois & aux arts, ſans leſquels nous ſerions encore abrutis dans cet état.

Des étrangers s'établirent dans la Grèce.

Vers l'an 2000 avant notre ère, une colonie, peut-être égyptienne, conquit la Grèce, & y répandit vraiſemblablement les premières notions du culte religieux, l'un des moyens qui a le plus contribué à civiliſer les hommes. On croit que les fameux Titans, Saturne, Jupiter, &c. adorés depuis comme dieux, étoient les chefs de cette colonie. Elle fit peu de progrès. Les anciennes mœurs ſubſiſtoient encore, quand de nouveaux étrangers s'établirent dans le pays, raſſemblèrent les familles errantes, leur firent connoître les avantages de la vie ſociale, fondèrent quelques villes, ou plutôt quelques bourgades, dont les noms devoient un jour être célèbres. Les royaumes d'Athènes, d'Argos, de Sparte, de Thèbes, prirent naiſſance au ſein de la barbarie.

Obſtacles au progrès de la ſociété en Grèce.

Diverſes révolutions phyſiques, déluges, tremblemens de terre, qui ſemblent avoir détaché du continent quelques îles de la mer Égée, retardèrent beaucoup en Grèce l'établiſſement fixe des ſociétés & la culture des mœurs. Les invaſions & les brigandages perpétuels y mettoient un plus grand obſtacle. L'Attique, patrie des Athéniens, étant un pays ſtérile, éprouva moins ces derniers malheurs. Auſſi les Athéniens ſe

glorifioient-ils d'être iſſus de la terre qu'ils habitoient (*Autochthonès*).

Cécrops, égyptien, s'y établit 1582 ans avant notre ère. Il épouſa la fille du roi Actée, & ſuccéda au trône. Il fonda la ville d'Athènes, connue d'abord ſous le nom de Cécropie. Il humaniſa ces peuples féroces, ſoit en leur donnant une religion, ſoit en les ſoumettant aux lois de l'union conjugale, tellement ignorée juſqu'alors, que les enfans portoient le nom de leur mère, parce que les pères étoient rarement connus. D'autres lois furent établies: on éleva des tribunaux. L'aréopage, deſtiné à punir les meurtres, eſt le plus fameux monument de Cécrops. Aucun tribunal n'a eu tant de réputation. Les jugemens s'y rendoient de nuit, en plein air, ſans qu'il fût permis de prêter l'oreille à l'éloquence. Une ſimple expoſition du fait décidoit les juges; & jamais, ſelon Démoſthène, ils ne rendirent un jugement qui ne fût celui de l'équité.

Fondation d'Athènes par Cécrops.

Il établit l'aréopage.

Ainſi des étrangers jetèrent en Grèce les fondemens de la vie civile. L'égyptien Danaüs, maître du royaume d'Argos, y introduiſit l'agriculture & les arts d'Égypte. Le phénicien Cadmus, établi dans la Béotie, peupla Thèbes, fit connoître l'art de cultiver la vigne, l'art de fondre & de travailler les métaux; enfin il enſeigna l'écriture

Danaüs & Cadmus introduiſent les arts dans la Grèce.

alphabétique, germe précieux des plus vaſtes connoiſſances.

Paſſion des Grecs pour les fables.

Les Grecs, paſſionnés pour la fable, donnèrent à ces inventions humaines une origine céleſte. Ils vouloient tout tenir des dieux, non par reconnoiſſance, mais par vanité. Leur mythologie ténébreuſe obſcurcit, dénature tout ; elle rend méconnoiſſables même les dieux, qu'ils avoient empruntés des Égyptiens & des Phéniciens. Mais à travers ces ténèbres, on voit les efforts de la barbarie contre les bienfaiteurs du genre humain. Du temps d'Érecthée, père de Cécrops, Triptolème, le compagnon de Cérès, courut ſouvent riſque d'être maſſacré, en inſpirant le goût de l'agriculture ; Bacchus eſſuya les mêmes périls, en procurant aux Grecs les avantages de la vigne. C'eſt que plus les hommes ſont malheureux & ignorans, plus ils ſont ſtupidement aveugles ſur leurs véritables intérêts. Un travail avantageux les rebute, des lois ſalutaires leur paroiſſent un joug intolérable ; & ils préfèrent la licence, l'oiſiveté, les horreurs d'un état ſauvage, aux biens infinis de la ſociété, dont ils redoutent la gêne. L'Amérique en fournit encore des exemples. Par-tout, chez les peuples même policés, les hommes ſoupirent pour le bonheur, & rejettent ſouvent les moyens d'y parvenir.

Ils s'oppoſèrent d'abord à l'agriculture.

Cependant les Grecs, diviſés ſous une foule de petits rois, toujours en guerre les uns avec les autres, ſentirent qu'ils ne pouvoient avoir de force & de sûreté qu'en s'uniſſant. Amphictyon, peu de temps après Cécrops & après le déluge de Deucalion *, commença un établiſſement qui devint un chef-d'œuvre de politique. Douze villes ſe liguèrent pour leur intérêt commun. Leurs députés devoient ſe rendre aux Thermopyles deux fois l'an. Ils formoient le conſeil des Amphictyons, ſi célèbre dans la ſuite de l'hiſtoire, qui jugeoit en dernier reſſort les affaires des confédérés. On employoit la force des armes contre les rebelles. La religion cimenta cette ligue reſpectable, & le conſeil étoit ſpécialement chargé de la défenſe du temple de Delphes, où l'on venoit de toutes parts conſulter l'oracle d'Apollon. Quelle influence n'avoit pas ce motif ſur des ames ſuperſtitieuſes? On ne pouvoit en faire uſage pour une meilleure fin.

Ligue & conſeil des Amphictyons

Temple de Delphes.

Il faut laiſſer aux poëtes le récit de la guerre de Thèbes, de l'expédition des Argonautes, & du ſiège de Troye. Les faits hiſtoriques ſont ici

* Ce Deucalion, qui régnoit dans la Theſſalie, étoit pere d'Amphictyon.

comme noyés dans les fables. Je me borne seulement à un petit nombre de réflexions.

Guerre de Thèbes.

On voit dans la guerre de Thèbes sept rois ligués contre l'usurpateur Étéocle ; on y voit la haine fraternelle poussée jusqu'aux derniers excès de fureur. Les deux fils d'Œdipe se disputent la couronne, & finissent par se tuer l'un l'autre, après avoir inondé de sang leur patrie. La destruction de la ville est le fruit de leur querelle. Quoique l'injustice d'Étéocle semblât justifier Polynice, tous les anciens ont regardé celui-ci comme indigne de sépulture, parce qu'il avoit allumé dans sa patrie le feu de la guerre ; tant les sentimens d'humanité s'élèvent contre l'ambition & l'intérêt personnel.

Expédition des Argonautes.

Le voyage des Argonautes dans la Colchide, sur lequel on a fait mille conjectures, fut une entreprise d'autant plus digne de célébrité, que les Grecs avoient moins de ressources pour la navigation. Fort ignorans en astronomie, ils se dirigeoient seulement par la grande Ourse. Ils ne connoissoient probablement ni les ancres ni la sonde. Leurs vaisseaux, ou plutôt leurs barques, se tiroient aisément sur le rivage. Cependant, à en croire Eustathe, célèbre commentateur d'Homère, le commerce du Pont-Euxin étoit le but de leur expédition. Supposé le fait, nous devons

admirer une ſi grande entrepriſe, tentée avec de ſi petits moyens.

Celle qu'ils exécutèrent en Aſie peu d'années après, fait une époque fameuſe. Toute la Grèce unit ſes efforts pour venger l'injure d'un Grec. Les richeſſes de Priam, la grandeur de Troie, ne purent triompher de cette ligue. La puiſſance aſiatique ſuccomba pour la première fois ſous les coups de la valeur européenne, & l'exemple de Pâris enſeigna aux princes qu'une paſſion peut entraîner la ruine d'un état. On place ordinairement la priſe de Troie l'an 1184 avant Jéſus-Chriſt. Mais, ſelon la chronologie des marbres d'Arundel trouvés à Paros, elle arriva l'an 1209. Ces marbres anciens fixent les époques depuis Cécrops juſques au temps de Philippe : par rapport à l'ancienne chronologie, nous n'avons pas de règle plus sûre ; ils n'ont cependant été gravés que 264 ans avant notre ère.

Guerre de Troie.

Priſe de Troie, en 1209, ſelon les marbres d'Arundel.

L'expédition de Troie, ſi glorieuſe aux Grecs, leur fut également nuiſible, & par les déſordres qu'occaſionna une longue abſence des rois, & par les entrepriſes des pirates & des brigands, qui ſaiſirent l'occaſion d'attaquer les peuples. Environ quatre-vingt ans après, on eſſuya des malheurs encore plus funeſtes. Hercule, malgré ſes exploits, avoit été exclu de la couronne de Mycènes. Les

Malheurs qui ſuivent la priſe de Troie.

Les Héraclides. Héraclides, ſes deſcendans, s'étoient vus contraints de quitter la Grèce, où la haine les perſécutoit. Ils y rentrèrent en armes, lorſque leur patrie déchirée & abattue devoit être néceſſairement la proie du plus fort. Argos, Sparte, Mycènes, furent aſſervies *. La terreur ſe répandit de tous côtés. Alors pluſieurs colonies paſsèrent la mer, & s'établirent dans les îles & ſur les côtes de l'Aſie-mineure. Celles des Ioniens, des Éoliens & des Doriens ſont les plus célèbres.

Colonies Aſiatiques.

Lois de Minos en Crète. Depuis long-temps Minos, roi de Crète, que les poëtes ont fait juge des enfers, s'étoit dit inſpiré pour établir des lois nouvelles. Mais, ſi l'humanité nous ſert de règle, ces lois, quoique Lycurgue les ait priſes pour modèle, nous paroîtront peu dignes d'une origine miraculeuſe; car elles ſe rapportoient principalement à la guerre, & n'empêchèrent jamais les troubles & les diſcordes civiles. Minos forma de braves guerriers, qui furent des citoyens turbulens. Il ne permit pas aux jeunes gens de révoquer en doute la ſageſſe des principes qu'on leur enſeignoit. C'eſt ce que Platon trouve admirable, mais ce qui

* Argos fut le partage de Témènes, Mycènes de Creſphonte, Sparte des deux fils d'Ariſtodème qui étoit mort pendant la guerre.

enracine les préjugés & les abus, ainſi que les bons principes. Le reſpect pour les lois ne peut-il donc pas s'allier avec l'uſage du ſens commun? Le célibat étoit défendu en Crète. On aſſure ſans aucune vraiſemblance, que le légiſlateur autoriſa des vices contre nature, afin que les pères ne fuſſent pas trop chargés d'enfans.

CHAPITRE II.

Barbarie des ſiècles héroïques ; ſuperſtitions, &c.

Les ſiècles héroïques furent barbares.

LES ſiècles héroïques furent des temps de barbarie. On peut s'en rapporter au peintre des anciennes mœurs. Homère eſt à cet égard un excellent hiſtorien ; & nous tirons de ſes fables mêmes les vraies connoiſſances qui ont de quoi nous intéreſſer.

Au milieu de la barbarie, dont nous citerons des exemples, ſe maintenoit une liberté altière, d'autant plus chère aux hommes, qu'ils ſont moins amollis par les inſtitutions ſociales. Tant de rois célèbres, qu'on imagine ſi puiſſans, n'avoient qu'une foible autorité ſur leurs ſujets. Ils délibéroient dans un conſeil particulier ; une aſſemblée générale confirmoit ou rejetoit la déciſion. Opiner le premier, écouter les plaintes, juger les différends, commander les troupes, étoient les prérogatives du prince ; ajoutons-y celle de préſider à la religion. Erechtée, roi d'Athènes, ſépara le premier, en faveur de ſon frère Butès, le ſacerdoce d'avec l'empire ; exemple qui ne paroît pas avoir eu des imitateurs. En un mot,

Pouvoir des rois très-limité.

Ils préſidoient à la religion.

le gouvernement des Grecs étoit le même que celui de preſque toutes les nations barbares, gouvernées par leurs coutumes, plutôt que par l'autorité de leurs chefs, dont elles dépendent en peu de choſes.

Les Grecs faiſoient leur principale occupation de la guerre, ſans connoître le droit des gens, néceſſaire pour en adoucir ou en corriger les horreurs. Ce droit, fondé ſur les premiers principes de la nature & de la morale, eſt au fond celui de l'humanité même, auquel il faut ajouter les conventions réciproques des nations entre elles. Un peuple a envers un autre peuple les devoirs d'un homme envers un autre homme. Le motif de ſa propre conſervation peut autoriſer la violence. Mais celui qui tue ſans que ſa vie ſoit attaquée, celui qui enlève par les armes le bien d'autrui, eſt un brigand ou un aſſaſſin, digne de l'exécration & de la vengeance publique. De même toute guerre injuſte eſt un attentat d'autant plus atroce, qu'elle produit plus de meurtres & de brigandages; & toute guerre eſt injuſte, lorſque les paſſions la font entreprendre, ou qu'elle excède les bornes preſcrites par l'équité naturelle. Les ames ſenſibles n'entendront jamais qu'avec horreur ce mot, qu'on croiroit tiré de la langue

Les Grecs ignoroient le droit des gens

Idée de ce droit.

des Cannibales, *le droit du plus fort*. C'étoit pourtant alors le droit des Grecs.

Ce qu'ils appeloient vertu.

On doute qu'ils euſſent quelque idée générale de vertu; parce que le mot *areté* qui l'exprime ne ſignifioit alors que bravoure. Dans cet état de guerre & d'invaſions continuelles, la bravoure, il faut en convenir, devoit ſuppléer en quelque ſorte aux vertus. Féroces dans les combats, féroces après la victoire, ils traitoient leurs priſonniers, comme des victimes dévouées à la cruauté. Les femmes, les princeſſes, réduites en ſervitude, eſſuyoient des traitemens plus inſupportables que la mort. En un mot, exterminer ſes ennemis, ou en faire des eſclaves, c'étoit alors & ce fut encore long-temps le but de la guerre. Les repréſailles ne pouvoient donc être qu'affreuſes. Combien de ſiècles ſe ſont écoulés, avant que les hommes ſentiſſent qu'il eſt de leur intérêt de faire du bien à leurs ſemblables, ou de leur faire le moins de mal qu'ils peuvent, quand ils ſont malheureuſement forcés de nuire!

Férocité dans la guerre; cruauté envers les vaincus.

Ignorance de l'Art militaire, prouvée par le ſiège de Troie.

Ces héros, ces grands capitaines de l'Iliade ignoroient l'art militaire, au point que le ſiège de Troie ne reſſemble point à un ſiège. Leur camp étoit fort éloigné de la ville; l'eſpace libre entre-deux ſervoit de champ de bataille. On ne voit

point de circonvallation, ni d'attaques, ni d'eſcalade, ni de machines de guerre. Dans les combats, la force du corps faiſoit tout; l'adreſſe ne ſe montroit qu'à lancer des traits; le premier coup d'épée décidoit ordinairement du ſort des guerriers. Leurs chars rendoient ſouvent inutiles les conducteurs, & ne pouvoient ſervir, en mille rencontres, qu'à embarraſſer les combattans. Il n'y avoit pas d'autre cavalerie. Enfin, le grand art étoit de tendre un piège & dreſſer une embuſcade, ou de ſurprendre un parti. Le grand objet étoit de piller; car le butin tenoit lieu de paye, & il ſe partageoit entre les chefs & les ſoldats. C'eſt encore un trait de reſſemblance avec les mœurs germaniques.

Quelle étoit la flotte des Grecs?

Douze cents vaiſſeaux compoſoient la flotte des Grecs au ſiège de Troie; mais les plus grands, ſelon Homère, portoient ſix vingts hommes. Il n'y entroit point de fer; l'uſage de la ſcie étoit alors inconnu. Ces vaiſſeaux pourroient donc ſe comparer à des canots de ſauvages.

Point d'aſtronomie chez les anciens Grecs.

L'extrême ignorance des Grecs en aſtronomie peut donner une idée de leur navigation. Ils n'eurent long-temps que des années de trois, de quatre, ou de ſix mois. Ils ne connoiſſoient qu'un très-petit nombre de conſtellations, & qu'une ſeule planète, Vénus; encore crurent-ils juſqu'à

Pythagore, que la Vénus du matin n'étoit pas celle du ſoir. Sans doute, les Égyptiens & les Phéniciens qui s'établirent en Grèce, n'y avoient point apporté les ſciences de leur patrie.

Les ſciences & les lettres ne purent être cultivées que fort tard.

D'ailleurs, pouvoient-elles germer dans ces cantons déchirés par la diſcorde & par la guerre? C'eſt au ſein de la tranquillité & de l'aiſance, qu'elles ont coutume de fleurir avec les lettres & les arts. Auſſi les Grecs de l'Aſie-mineure jouirent-ils les premiers du double avantage d'être heureux & inſtruits. Homère illuſtra cette contrée, environ trois cents ans après la guerre de Troie. Ses deux poëmes épiques, malgré leurs défauts qu'une eſpèce de fanatiſme littéraire s'efforce en vain de pallier, ſont des prodiges de génie & des ſources d'inſtruction. La vérité des peintures, indépendamment du ſublime de la poëſie, intéreſſe infiniment ceux qui aiment à connoître les mœurs antiques.

Homère dans l'Aſie-mineure.

Groſſièreté des mœurs héroïques.

Ses deſcriptions des feſtins que faiſoient les Grecs, prouvent encore la groſſièreté de leurs mœurs. Les rois eux-mêmes aſſomment un taureau ou égorgent un bélier; ils les coupent en pièces, après les avoir dépouillés; ils les font griller, & ne ſavent pas les rôtir. Agamemnon ſert le dos d'un bœuf à Ajax. Ils mangent en gloutons mal-propres. Qu'on ne s'étonne point des

des injures qu'ils ſe diſent publiquement dans la colère. Leurs dieux ne ſont guère moins barbares, ni plus maîtres de leurs paſſions.

Par d'anciennes lois, attribuées à Triptolème, il étoit défendu de faire du mal aux animaux; & l'on ne pouvoit offrir aux dieux que les fruits de la terre. La ſuperſtition abolit ces lois, favorables à l'agriculture. Cécrops avoit défendu pareillement d'immoler des animaux. Les premiers légiſlateurs, perſuadés avec raiſon que l'agriculture civiliſeroit les peuples, s'étoient beaucoup attachés à cet objet, juſqu'à limiter la quantité de terres qu'on pourroit avoir; juſqu'à défendre d'aliéner l'héritage de ſes ancêtres, & d'hypothéquer une dette ſur des terres labourables. Lois favorables à l'agriculture.

Le mariage ne méritoit pas moins d'attention. Auſſi puniſſoit-on l'adultère. Le coupable payoit une amende au mari qui avoit pu le convaincre; & le père de la femme infidelle rendoit à ſon gendre tous les préſens, qu'il en avoit reçus pour le mariage. Quoique les aînés euſſent des privilèges, on partageoit au ſort les ſucceſſions entre les enfans. Il y avoit peine de mort pour l'homicide; mais il n'y avoit point d'officiers publics pour la recherche des meurtriers. Ceux-ci étoient libres pendant l'inſtruction du procès; ils plai- Autres lois

doient contre les parens du mort, qui pourſuivoient la vengeance ; ils pouvoient les appaiſer ou s'enfuir : tout délit ſe rachetoit à prix d'argent. Telle a été la juriſprudence de preſque tous les peuples barbares ; telle en particulier celle des Germains.

Myſtères d'Éleuſis, très-vantés.

Les *myſtères* d'Éleuſis, près d'Athènes, inſtitués en l'honneur de Cérès, ou, ſuivant la tradition fabuleuſe, par elle-même, étoient un excellent moyen d'adoucir les mœurs en inſpirant la ſageſſe, s'il faut en croire les auteurs de l'antiquité. » C'eſt » le plus grand des biens, dit Cicéron, qu'Athènes » nous ait procuré parmi tant d'autres ; nous avons » appris d'elle, non-ſeulement à vivre avec joie, » mais encore à mourir avec tranquillité, dans » l'eſpérance d'un avenir plus heureux *. «

Le ſecret inviolable des initiés paroît ſuſpect.

Il y a lieu de croire que ces myſtères, comme ceux des Égyptiens, dévoiloient aux initiés une doctrine fort ſupérieure aux ſuperſtitions vulgaires, & qu'ils annonçoient principalement l'unité de dieu & la vie future. Mais le ſecret inviolable dont ils étoient enveloppés, les cérémonies nocturnes de la réception, les coups de tonnerre, les ſpectres qui frappoient l'imagination des aſpirans, tout inſpire de juſtes défiances. S'il n'y

* *De leg.* 2.

avoit rien eu que de grand, de vrai & d'utile, pourquoi craindre la lumière? » Caton s'étonnoit » qu'un aruſpice pût en regarder un autre ſans » rire; ne pourroit-on pas dire la même choſe » de deux initiés? « Cette réflexion de M. de Bougainville paroîtra encore plus juſte, ſi l'on penſe que les myſtères d'Eleuſis remontent à des temps de barbarie. * Il faut avouer cependant que des philoſophes, qui auroient connu la vérité & qui auroient voulu la répandre, pouvoient craindre les yeux d'un peuple ſuperſtitieux juſqu'au fanatiſme.

Alors on croyoit aveuglément aux oracles, on ne faiſoit rien ſans les conſulter, & les artifices groſſiers des prêtres & des prêtreſſes en impoſoient à tout le monde. Les oracles peuvent ſe mettre à côté de l'aſtrologie judiciaire. C'étoit le fruit d'une fourberie intéreſſée & d'une folle ſuperſtition. Quelques merveilles qu'on en rapporte, un eſprit ſans préjugé ne ſauroit y ajouter foi, s'il examine le fond des choſes. Il verra des réponſes équivoques faites avec art, comme ſi la divinité craignoit d'être démentie par l'événement. Il verra des impoſtures prouvées, & il n'en faut qu'une pour faire ſoupçonner les autres. Il verra

Les oracles nés de l'impoſture & de la ſuperſtition.

* Voyez Mém. de l'Acad. des Inſcript. t. 21.

enfin des oracles & des devins chez les ſauvages, dans toutes les nations ſans lumières ; preuve évidente qu'ils tirent leur origine de la foibleſſe de l'eſprit humain. Si l'on avoit conſervé des milliers de fauſſes prédictions, avec le petit nombre de celles que le haſard a vérifiées, peut-être n'y auroit il point eu de diſpute ſérieuſe ſur une matière qui s'éclaircit aiſément, lorſque l'on conſulte la raiſon plutôt que l'autorité *.

La mythologie des Grecs eſt inexplicable.

Les extravagances de la religion ou de la mythologie des Grecs ſont aſſez connues. On s'eſt efforcé de les expliquer par des allégories & par des ſyſtêmes. C'eſt comme ſi l'on vouloit expliquer les rêves d'un homme en délire. La nation reçut les dieux que les étrangers lui apportèrent ; elle y en ajouta de ſa façon ; l'ignorance & le goût du merveilleux donnèrent du poids à toutes les fables, & les plus abſurdes trouvèrent des eſprits naturellement diſpoſés à les croire.

Théologie d'Homère & d'Héſiode, pleine d'abſurdités populaires.

Il eſt certain que les poëtes ont ſuivi les traditions vulgaires. Homère & Héſiode, ſon contemporain, ont été nommés avec fondement les théologiens du peuple. Quoique leur Jupiter commande aux dieux, quoique la théogonie

* Voyez l'*Origine des lois, &c.* troiſième partie.

d'Héſiode renferme l'idée d'un chaos, d'où l'intelligence ſuprême a tiré le monde ; les vérités primitives diſparoiſſent dans leurs ouvrages, comme une goutte d'eau dans la mer. Il étoit réſervé aux philoſophes, ſinon d'établir la vérité, du moins de décrier les erreurs.

Théologie ſublime fauſſement attribuée à Orphée.

On a prétendu qu'Orphée, avant la guerre de Troie, avoit enſeigné une théologie ſublime ; on lui a attribué des poëſies admirables ſur la divinité. Proclus en cite ce paſſage : *Tout ce qui eſt, tout ce qui a été, tout ce qui ſera, étoit originellement contenu dans le ſein fécond de Jupiter. Jupiter eſt le premier & le dernier, le commencement & la fin ; de lui dérivent tous les êtres*, &c. Le poëte des Argonautes ſe trouve ici transformé en un Platon. Mais il faut des preuves de ce prodige, & tout ſemble prouver le contraire : les prétendues poëſies d'Orphée ont été faites long-temps après lui.

Les Grecs croyoient la vie future.

Un jugement à ſubir après la mort, des récompenſes pour les juſtes, des ſupplices pour les méchans : c'eſt ce que la religion grecque propoſoit de vraiment utile. Ce dogme de l'immortalité eſt ſi beau par lui-même, ſi ſalutaire par ſes conſéquences, qu'il peut effacer bien des erreurs en matière de religion. Malheureuſement l'Élyſée

& le Tartare des anciens étoient peints d'une manière abſurde; & il devoit arriver tôt ou tard qu'en mépriſant ce que la fable y avoit mêlé de faux, on mépriſeroit auſſi le vrai confondu avec la fable.

Utilité des jeux de la Grèce.

Nous ne devons pas finir cet article ſans parler des jeux de la Grèce; inſtitution reſpectable dans ſon origine, mais qui dégénéra en abus, comme tous les établiſſemens dont l'utilité dépend de certaines circonſtances. Ces jeux formoient des guerriers par les exercices du corps, la courſe, la lutte, le pugilat, &c. Ils inſpiroient cette noble émulation, qui brave les fatigues & les dangers par le ſeul motif de la gloire: ils rapprochoient les Grecs déſunis, & faiſoient naître dans leur ame des ſentimens de concorde, qui pouvoient ſeuls les rendre heureux. Toute hoſtilité ceſſoit alors: on goûtoit les mêmes plaiſirs, on vivoit en bons compatriotes, on ſentoit les avantages d'une paiſible union; & il étoit difficile qu'on ne ſouhaitât de l'entretenir.

Abus qui en réſultèrent.

Lorſque dans la ſuite l'art militaire perfectionné exigea des exercices particuliers, & que le *gymnaſe* ou la *paleſtre* ne fut plus l'école des ſoldats; lorſque les athlètes formèrent une

profeſſion ſéparée, très-onéreuſe au public par les dépenſes qu'ils occaſionnoient; lorſque le goût des ſpectacles devint une folle paſſion qui étouffa le patriotiſme; ces jeux furent un des fléaux de la Grèce. Du temps de Solon, les athlètes victorieux avoient déja des penſions conſidérables, qu'il ſe crut obligé de réduire. Le mal s'accrut de jour en jour, depuis que Périclès, (comme nous le verrons bientôt,) ſacrifia le bien public aux amuſemens du peuple.

Jeux olympiques.

Les jeux olympiques, les plus célèbres de tous, dont l'établiſſement eſt attribué à Pélops, ſe faiſoient à Olympie dans le Péloponnèſe. On les rétablit l'an 884 avant notre ère; & dès-lors ils furent célébrés tous les quatre ans. Les olympiades, ou l'intervalle de quatre années, d'une de ces fêtes à l'autre, marquent l'ordre chronologique des faits. La première commence 776 ans avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt.

Olympiades.

Il eſt temps de parcourir les ſiècles hiſtoriques, & de voir la liberté & les lois frayer la route aux grands hommes, dont la Grèce pouvoit s'enorgueillir, plutôt que de ſes divinités fabuleuſes & de ſes héros barbares. Nous

gagnerions peu à connoître tous les petits états de cette petite contrée. Sparte & Athènes demandent ſeules une étude particulière.

CHAPITRE III.

Gouvernement, législation & mœurs de Sparte.

UNE révolution presque générale avoit changé la face de la Grèce. Naturellement inquiets, irrités par le malheur & l'oppression, les Grecs s'étoient lassés d'obéir aux rois, comme les rois eux-mêmes s'étoient rendus indignes de commander. Quelques-uns ayant secoué le joug, les autres suivirent leur exemple. Les anciens royaumes, devenus des républiques, se gouvernoient sur un nouveau plan, qui tenoit encore de la barbarie; mais l'esprit de liberté fermentoit par-tout, & n'attendoit que des génies capables de le diriger, pour faire éclore des prodiges d'héroïsme.

Révolution dans la Grèce.

Établissement des républiques.

Sparte ou Lacédémone en devoit donner l'exemple, quoiqu'elle conservât ses rois, dont on respectoit l'origine. Depuis que les Héraclides avoient repris le Péloponnèse, deux princes de leur race occupoient conjointement le trône. Ce partage de la royauté, source éternelle de dissensions, déchiroit un état dépourvu de bonnes lois. Lycurgue parut enfin pour la gloire & le bonheur de sa patrie.

État de Sparte avant Lycurgue.

Avant J. C. 898. Il étoit fils d'Eunome, roi de Sparte, tué dans une ſédition. Après la mort de Polydecte, ſon frère aîné, qui ne laiſſa point d'enfans, mais dont la veuve étoit enceinte, il monta ſur le trône. Il pouvoit d'autant plus aiſément s'y maintenir, que cette princeſſe amoureuſe lui offrit ſa main, & promit de ſe faire avorter s'il l'acceptoit. Lycurgue eut horreur de la propoſition, diſſimula cependant, gagna du temps juſqu'aux couches de la reine, prit grand ſoin du jeune prince qu'elle mit au monde, le reconnut, & gouverna en qualité de ſon tuteur.

Lycurgue renonce à la couronne.

Une action ſi généreuſe ne le garantiſſant pas des ſoupçons, il ſe retira; il voyagea en Crète, en Ionie, peut-être juſqu'en Égypte, pour étudier les mœurs & les lois des nations. Sparte le regrettoit, parce que les déſordres ſe multiplioient en ſon abſence. On le preſſa de revenir; les deux rois le demandèrent comme le peuple. Il revint; & jugeant que des lois particulières ne pouvoient réformer, ni une mauvaiſe conſtitution, ni un peuple licencieux, il réſolut de couper dans le vif, de tout changer à la fois. Une pareille entrepriſe n'exigeoit pas moins de prudence que de courage. A l'exemple de Minos, ſon modèle, il fit parler un oracle, afin de paroître inſpiré. C'étoit beaucoup; mais le ſecours des

Ses voyages & ſon retour.

Il entreprend de tout réformer.

hommes étoit auſſi néceſſaire. La perſuaſion ne pouvant avoir aſſez de force, il crut devoir employer la crainte. Les principaux citoyens, qui approuvoient ſon plan de réforme, ſe montrèrent ſous les armes au moment de l'exécution. Perſonne n'oſa réſiſter.

Gouvernement mixte; les trois pouvoirs.

Lycurgue, ſans abolir la royauté, que partageoient les deux branches de la maiſon des Héraclides, créa un gouvernement mixte où trois pouvoirs ſe balançoient mutuellement. Il ne laiſſa guère aux rois que le commandement des armées & le reſpect attaché au trône. Il établit un ſénat, de vingt-huit membres, outre les deux princes, pour tenir en équilibre ceux-ci & le peuple; de façon que l'autorité royale ne pût dégénérer en tyrannie, ni la liberté populaire en révolte. Le ſénat devoit examiner & propoſer les affaires; le peuple devoit approuver ou rejeter les propoſitions, & par conſéquent poſſédoit le pouvoir légiſlatif. Les ſénateurs étoient à vie; ce qui rendoit leur autorité plus redoutable.

Établiſſement des éphores 130 ans après Lycurgue.

Quoique Hérodote & Xénophon attribuent à Lycurgue l'établiſſement des éphores, (opinion contraire au ſentiment d'Ariſtote & de Plutarque), on ne place cet établiſſement qu'environ cent trente ans après le légiſlateur. Ce fut un moyen que le roi Théopompe imagina, pour

tenir le ſénat en bride. Cinq magiſtrats annuels choiſis par le peuple, ſous le nom d'éphores, eurent le droit de caſſer, d'empriſonner les ſénateurs, & même de les punir de mort. Leur autorité s'étendoit juſques ſur les rois, qu'ils pouvoient arrêter & ſuſpendre de leurs fonctions, juſqu'à ce qu'un oracle ordonnât de les rétablir. On dit que la femme de Théopompe lui reprochant d'avoir affoibli la royauté, par cette nouvelle magiſtrature, il répondit : *Au contraire, je l'ai rendue plus forte, puiſqu'elle ſera plus durable.* Mais l'expérience prouva que ſi les éphores ne renverſèrent pas le gouvernement, c'eſt que Lycurgue avoit cimenté très-ſolidement ſon ouvrage : un pouvoir permanent qui tenoit du deſpotiſme, étoit trop contraire à l'eſprit républicain.

Lycurgue ſoutient les lois par les mœurs.

Ce légiſlateur ſavoit combien les lois ſont impuiſſantes ou fragiles ſans les mœurs. Il vint à bout de les unir & de les fortifier par leur influence réciproque. Son objet, ſelon Plutarque, étoit de faire de Lacédémone une ſeule famille, où tous les citoyens raſſemblés comme les abeilles, & travaillant de concert au bien public, fuſſent tout entiers à la patrie. Ç'auroit été une chimère dans un vaſte état. * Mais Lycurgue réaliſa une

* On ne comptoit que neuf mille citoyens dans la

idée ſi ſupérieure aux vues ordinaires de la politique.

Pour bannir en même temps la pauvreté & les richeſſes, ces deux ſources de corruption, il mit les biens en commun, & fit un partage égal des terres. Aux monnoies d'or & d'argent, il en ſubſtitua une de fer extrêmement lourde, qui, hors de Sparte, ne pouvoit être d'aucune valeur. Il proſcrivit tous les arts de luxe & d'agrément; il ordonna que les planchers des maiſons ne ſeroient faits qu'avec la cognée, & les portes qu'avec la ſcie. Il détruiſit enfin les cauſes de l'inégalité civile; & en rendant les richeſſes mépriſables, ou, pour mieux dire, nulles, il fit que, dans la pauvreté générale, il n'y eut réellement point de pauvres. L'intérêt, la fraude, l'injuſtice, la volupté, la molleſſe, devoient périr faute d'alimens. Il bannit la pauvreté & les richeſſes.

L'obligation de manger à des tables publiques, extrêmement frugales, maintenoit cette égalité & cette concorde, dont le légiſlateur ſentoit l'importance. On y exerçoit la raiſon, ainſi que la ſobriété. On s'y entretenoit de choſes utiles. Tables publiques.

---

ville, & trente mille à la campagne. Les premiers ſe nommoient proprement *Spartiates*, & les autres, *Lacédémoniens*.

Une raillerie fine ſervoit à corriger les défauts ; mais on ne l'employoit qu'avec prudence, & ſi quelqu'un témoignoit en être bleſſé, on s'en abſtenoit d'abord. La vertu étoit plus efficace que notre politeſſe trompeuſe, pour empêcher les maux dont la langue ſe rend coupable.

Éducation des enfans pour la république.

Il falloit ſur-tout que l'éducation formât des hommes, tels que Lycurgue les vouloit. Ce fut un des principaux objets de ſes ſoins, & le ſuccès répondit à ſes eſpérances. Les enfans, comme appartenans à l'état, étoient élevés pour l'état. Les nourrices ne les garottoient point de langes, & ils en étoient mieux conformés & plus forts ; elles leur apprenoient à ne rien craindre dans les ténèbres, & à ne jamais ſe plaindre ſans beſoin. Dès l'âge de ſept ans, livrés aux maîtres publics, on les formoit tous aux mêmes habitudes, parce qu'ils devoient remplir les mêmes devoirs. On les exerçoit à la fatigue, à la douleur, à l'obéiſſance la plus prompte. Ceux qui ſe diſtinguoient davantage commandoient aux autres ; mais ſous les yeux des anciens, toujours attentifs à les reprendre & à les corriger. Nulle action ne paſſoit pour indifférente ; les jeux mêmes étoient des exercices de courage & de vertu. Chaque vieillard ſe regardoit comme le père de toute la jeuneſſe ; la jeuneſſe trouvoit dans chaque vieil-

Autorité des anciens.

lard, un cenſeur, dont elle reſpectoit les avis, la ſageſſe & l'autorité.

Si l'on obligeoit les enfans à dérober leur nourriture, uſage cenſuré par une foule d'écrivains, il n'y avoit en cela qu'une ſimple apparence de vol; puiſqu'ils prenoient ce qui leur étoit abandonné par les lois. On vouloit les accoutumer de bonne heure aux ruſes de guerre, à la vigilance & aux périls. Quand ils ſe laiſſoient ſurprendre, on les châtioit ſévérement. Ils ne pouvoient devenir voleurs, n'ayant pas le moindre motif de voler: ils devenoient hardis & adroits, parce qu'il falloit néceſſairement l'être. Les mœurs de Sparte ont juſtifié cette pratique. C'eût été ailleurs une folie, ou un vice dangereux.

Pourquoi on obligeoit les enfans à dérober leur nourriture.

En même temps que les corps ſe durciſſoient au travail, l'eſprit & la raiſon ſe cultivoient, non par des études ſtériles ou ennuyeuſes, mais par l'habitude continuelle de juger & de raiſonner. Les enfans, admis aux repas publics, y entendoient ſans ceſſe des diſcours qui valoient les meilleures leçons. On les interrogeoit ſouvent ſur des points de politique & de morale; on leur demandoit ce qu'ils penſoient de telle action, de tel homme; on exigeoit qu'ils répondiſſent promptement, en peu de mots, & d'une manière judicieuſe. De-là cette pénétration & cette juſteſſe

Comment on exerçoit la raiſon.

d'eſprit, ce *laconiſme* nerveux, ces belles ſentences des Spartiates. L'énergie de leur ſtyle peignoit la force de leur ame. Leur exemple démontre que l'habitude peut tout.

Les femmes s'exerçoient comme les hommes.

Lycurgue étendit plus loin ſes vues. Il changea, pour ainſi dire, les femmes en hommes, afin que des mères foibles ne tranſmiſſent pas leur foibleſſe à leurs enfans. Il les aſſujettit aux exercices mâles qui rendent le corps ſain & robuſte. On lui a reproché des abus contraires à la pudeur, ſurtout d'avoir fait paroître les filles nues dans les jeux, où elles s'exerçoient à la lutte, où elles danſoient en public; où cependant elles excitoient la jeuneſſe à la vertu, tantôt par l'aiguillon des louanges, tantôt par celui de la raillerie. Plutarque eſt l'apologiſte de cette coutume, auſſi-bien que de celle de prêter ſa femme à d'autres hommes, pour donner à l'état des enfans mieux conſtitués, ou de plus grande eſpérance. Il eſt vrai que la force des lois conſerva long-temps la pudeur. Quelqu'un demandant à un Spartiate la peine qu'on infligeoit aux adultères, il répondit : *Comment y auroit-il à Sparte un adultère ?* Mais le libertinage ayant enfin pénétré au ſein de la république, changea en poiſon des coutumes que l'ancienne vertu juſtifioit. Les femmes de Sparte furent décriées dans la Grèce; & Ariſtote attribue

Abus contraires à la pudeur.

au

au mépris des bienſéances les déſordres qui perdirent l'état.

Tant que ces femmes furent à l'épreuve des paſſions, l'empire qu'on leur avoit donné ſur les hommes ne pouvoit être qu'avantageux. Elles reſpiroient l'héroïſme, & le communiquoient par leur conduite. Une mère dit à ſon fils, pour le conſoler d'une bleſſure qui le rendoit boiteux : *Va, mon fils, tu ne peux plus faire un pas ſans te ſouvenir de ta valeur.* Quel courage ces ſentimens devoient inſpirer ! *Vous autres Lacédémoniennes*, diſoit une étrangère à l'épouſe de Léonidas, *vous êtes les ſeules qui commandiez aux hommes.* — *Auſſi*, répliqua-t-elle, *ſommes-nous les ſeules qui faiſons des hommes.* Mais avec un tel aſcendant, ſi les femmes venoient à ſe corrompre (& on les y expoſoit trop), Sparte étoit perdue.

Empire qu'avoient les femmes ſur les hommes.

Cependant le légiſlateur avoit réglé par des lois rigides le commerce des deux ſexes. Un jeune mari ne pouvoit même voir ſa femme qu'à la dérobée : l'amour, loin d'amollir & de corrompre, ne devoit être qu'un encouragement au devoir. On mépriſoit le célibat ; il privoit des honneurs & des ſoins qu'on rendoit à la vieilleſſe. Un jeune homme dédaigna de ſe lever devant un illuſtre capitaine célibataire, & lui dit : *tu n'as point*

Loi pour les jeunes époux.

Mépris du célibat.

d'enfans qui puiſſent un jour me rendre cet honneur, & ſe lever devant moi.

Oiſiveté fauſſement reprochée aux Spartiates.

Toute ſcience ſpéculative, tout art mécanique, étant interdits aux citoyens, ils paſſoient leur vie, en temps de paix, à la chaſſe & à d'autres exercices, ou à des converſations qui n'avoient rien de frivole. Étoit-ce une vie oiſive, comme le prétendent quelques auteurs? non, ſans doute, puiſque jamais peuple ne s'occupa plus ardemment du bien public. Il falloit, à la vérité, être Spartiate, pour ſe faire une occupation ſérieuſe juſques dans les ſalles d'aſſemblée, où l'on ne faiſoit que diſcourir. Mais des hommes avides d'inſtructions ne manquent pas de matières intéreſſantes, dans un état libre & vertueux; les affaires publiques y ſont l'affaire de chaque citoyen.

Philoſophie des Spartiates.

Le reproche d'ignorance groſſière paroîtra auſſi injuſte, quand on réfléchira ſur les ſoins que donnoient les Spartiates à la culture de la raiſon. Autant ils dédaignoient l'art des ſophiſtes & des rhéteurs, autant s'appliquoient-ils à bien penſer, à bien dire, & à cette eſpèce de philoſophie qui, ſans verbiage, ſans ſubtilité, forme le jugement & les mœurs. *Laconiſer* & philoſopher étoient, diſoit-on, une même choſe. Sparte aimoit la poëſie, comme un moyen d'échauffer l'ame, &

Leur poëſie utile.

de la porter aux actions ſublimes. On ne peut qu'applaudir à cette chanſon lacédémonienne, que Plutarque nous a conſervée : plus elle eſt ſimple & naïve, plus elle devoit produire d'effet. Voici la traduction d'Amiot :

CHŒUR DES VIEILLARDS.

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis.

CHŒUR DES JEUNES GENS.

Nous le ſommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

CHŒUR DES ENFANS.

Et nous un jour le ſerons
Qui tous vous ſurpaſſerons.

Le plan de Lycurgue étoit admirable dans les circonſtances.

Enfin, pour juger du plan de Lycurgue, il faut ſe tranſporter dans ſon ſiècle. Il voyoit, au milieu des troubles de la Grèce, ſa patrie foible par elle-même, agitée de factions, pleine de déſordres, expoſée aux entrepriſes de ſes voiſins. Il voulut former une république guerrière, invin-

cible, à l'abri des malheurs qu'entraîne la corruption au-dedans, & de ceux qu'amènent les attaques du dehors. Projet certainement admirable, & mieux exécuté qu'aucun autre plan de législation. Il n'écrivit point ſes lois : il voulut que l'éducation les imprimât dans les cœurs. Tout ce qui n'étoit pas eſſentiel, & pouvoit dépendre des circonſtances, il crut devoir l'abandonner à la ſageſſe des citoyens, une fois imbus de bons principes. Il réuſſit enfin à rendre durable un gouvernement fondé ſur l'auſtérité des mœurs. S'il ferma la porte aux étrangers qui n'apportoient rien d'utile, ce ne fut pas, comme Thucydide le ſuppoſe, de peur qu'ils n'imitaſſent la vertu des Spartiates ; ce fut plutôt de peur que ceux-ci ne contractaſſent les vices des étrangers. Sa *Xénélaſie*, cette loi contre les étrangers, n'excluoit aucun homme de bien, aucun talent digne de Lacédémone : elle n'étoit qu'une barrière oppoſée à la contagion ; & l'on doit convenir qu'elle s'accordoit parfaitement avec le principal objet de Lycurgue.

Lois non écrites.

Xénélaſie, ou excluſion des étrangers.

Selon les vues du légiſlateur, les Spartiates vivoient toujours comme dans un camp ; ils marchoient au combat avec autant de gaîté que de bravoure : alors ils ſembloient avoir un dieu à leur tête. Lycurgue connoiſſoit trop le cœur

Courage des Spartiates.

humain, pour ne pas craindre que tant de courage ne fît naître l'ambition. Il s'efforça d'en extirper le germe; perſuadé que Sparte ne ſeroit véritablement heureuſe, qu'en ſe contentant de ſa liberté, de ſa pauvreté, & en repouſſant ſes ennemis, ſans aſpirer jamais à la domination ni aux conquêtes. Il ordonna qu'on ne feroit la guerre que pour ſe défendre; qu'on ne pourſuivroit point l'ennemi vaincu; qu'on n'enlèveroit point ſes dépouilles; & qu'on n'auroit point de flotte, afin de n'être pas tenté de courir la mer.

Lycurgue veut prévenir leur ambition.

Une preuve de la ſageſſe de ces réglemens, en général, c'eſt qu'ils produiſirent un effet durable. Les paſſions, enchaînées par les mœurs, excepté peut-être l'ambition du commandement, furent preſque toujours ſoumiſes aux lois, dans un eſpace de cinq ſiècles. Sparte obtint l'eſtime & la confiance de la Grèce; elle en fut long-temps l'arbitre, parce qu'elle méritoit de l'être. Le temps qui altère tout, mina enfin & abattit ce grand ouvrage; mais ſa durée doit paroître prodigieuſe à quiconque obſerve les penchans de la nature.

Effet durable des lois de Lycurgue.

Je ne prétends point que les mœurs des Spartiates, ni leur forme de gouvernement, ſoient un modèle accompli. On outre ſouvent les éloges comme la critique; &, en exaltant une

Dureté quelquefois barbare des Spartiates.

perfection imaginaire, on dépouille la vertu réelle de ſa douceur & de ſes charmes. L'auſtérité lacédémonienne, pouſſée à l'excès, offroit des ſpectacles terribles pour l'humanité. Elle étouffoit la pitié & les affections naturelles, ces précieux ſentimens, qu'il ſeroit affreux de ne pouvoir concilier avec les devoirs de citoyen.

Ils faiſoient périr les enfans infirmes.

C'étoit une barbarie de faire périr, pour n'avoir que de bons ſoldats, les enfans infirmes ou d'une complexion délicate; d'autant plus que le tempérament pouvoit ſe fortifier, & les talens militaires ſuppléer à la foibleſſe du corps *. C'étoit une barbarie, pour accoutumer les enfans à la douleur, de les déchirer de coups de verges ſur l'autel de Diane, quelquefois juſqu'à la mort, ſans qu'ils oſaſſent lâcher une plainte. Les mères ſe piquoient de recevoir ſans émotion, de recevoir même avec des tranſports de joie, la nouvelle que leurs fils avoient expiré glorieuſement les armes à la main : comme ſi l'amour de la patrie devoit éteindre la tendreſſe maternelle.

Enfans cruellement traités.

Mères trop inſenſibles.

---

* On vouloit même que les rois fuſſent de haute taille. Les éphores, ſelon Théophraſte, condamnèrent à une amende Archidamus, pour avoir épouſé une très-petite femme. *Elle nous donnera*, diſoient-ils, *non des rois, mais des roitelets.*

De ſemblables excès donnoient au caractère des Spartiates une âpreté farouche qui les porta ſouvent à la cruauté.

Cruauté envers les Hélotes.

On ne peut lire ſans horreur les traitemens inhumains dont ils accabloient les Ilotes ou Hélotes. C'étoit un peuple voiſin, qu'ils avoient réduit en eſclavage. Ces malheureux eſclaves, employés à l'agriculture & aux travaux mécaniques, étoient traités moins en hommes qu'en bêtes. Non-ſeulement on les enivroit, pour inſpirer aux enfans l'horreur de l'ivreſſe & de l'intempérance, mais encore on envoyoit quelquefois la jeuneſſe en embuſcade pour les maſſacrer. On faiſoit mourir tout Hélote, diſtingué par ſa taille ou par ſa mine, comme un ennemi de la nation. De telles barbaries ne peuvent être imputées à Lycurgue; elles commencèrent probablement, ſelon Plutarque, après une révolte des eſclaves contre les maîtres.

Droit des eſclaves.

N'examinons point ſi l'eſclavage eſt compatible avec le droit naturel, excepté le cas où des ennemis vaincus ne pourroient être remis en liberté, ſans que les vainqueurs s'expoſaſſent à un danger imminent. Ne recherchons point à quel titre on peut vendre la liberté d'un homme, ni comment il peut la perdre en naiſſant, quoique attachée à ſa nature. L'ancien uſage de toutes les nations

ſoutiendroit difficilement cet examen. Du moins diſons hardiment qu'un eſclave ne ceſſe pas d'être homme, que ſes ſervices augmentent les droits de la nature, & que, l'opprimer ſans juſtice, c'eſt lui fournir des raiſons de s'armer contre ſes tyrans.

Les Spartiates dignes de grands éloges, malgré leurs défauts.

Les Spartiates mériteroient donc beaucoup plus d'éloges, ſi la douceur avoit tempéré leurs vertus auſtères, s'ils avoient eu la première de toutes les vertus, l'humanité. Mais le mépris des richeſſes, l'amour de la gloire & de la patrie, l'obéiſſance aux lois, le courage héroïque, les ont immortaliſés dans les annales du monde. Une infinité de traits admirables les caractériſent. Ils avoient en général la grandeur d'ame de ce Pédarète, qui, n'ayant pas été admis au nombre des trois cents membres du conſeil, témoigna ſa joie de ce que *Sparte avoit trouvé trois cents citoyens meilleurs que lui.*

Trait de Pédarète.

Ils étoient beaucoup moins ſuperſtitieux que la plupart des autres nations, & le culte ſe ſentoit de la ſupériorité de leur jugement. Toutes les ſtatues des divinités, même de Vénus étoient armées, afin que la religion concourût avec les vues politiques. Les ſacrifices & les offrandes étoient de peu de valeur, afin qu'une dépenſe inutile ne dégoûtât point de la piété, ou ne la

rendît point onéreuſe aux citoyens & à l'état. Les longues prières étoient interdites, & on demandoit ſeulement aux dieux qu'ils favoriſaſſent les gens de bien; prière dont Socrate faiſoit plus de cas, que des offrandes & des cérémonies de ſon pays. Les funérailles étoient fort ſimples comme le reſte, & tendoient à faire mépriſer la mort. Ainſi la philoſophie pratique ſembloit diriger tous les actes de religion.

Temple conſacré à la Crainte; pourquoi?

Sparte avoit un temple conſacré à la Crainte, près du lieu où s'aſſembloient les éphores. C'eſt que les Spartiates regardoient la crainte, comme un reſſort eſſentiel du gouvernement. En effet, ſelon la penſée de Plutarque, *les plus timides, à l'égard des lois, ſont les plus courageux contre les ennemis; & ceux-là craignent le moins de ſouffrir, qui craignent davantage d'être blâmés.* Sparte en eſt la preuve.

Précaution de Lycurgue, pour faire obſerver ſes lois.

Environ 900 ans avant notre ère, fut établie cette république fameuſe qui préſida long-temps aux affaires de la Grèce. Lycurgue trouva de grands obſtacles, & les ſurmonta par ſon génie & ſa patience. On dit qu'il alla conſulter l'oracle de Delphes, pour rendre plus inviolables ſes ordonnances; qu'il en fit jurer auparavant l'obſervation juſqu'à ce qu'il fût de retour; que l'oracle confirma ſes lois, & déclara que Sparte,

en les obſervant, ſeroit la plus illuſtre ville du monde ; qu'alors il ſe laiſſa mourir de faim, dans la vue de réduire les Spartiates à ne pouvoir ſe dégager de leur ſerment. Mais les circonſtances de ſa mort ſont incertaines. Le merveilleux, toujours ſuſpect, ne relève point la gloire des grands hommes : il répand plutôt des nuages ſur leurs actions & ſur leur mérite.

Sa mort.

Guerre contre les Meſſéniens.

L'hiſtoire de Sparte, depuis Lycurgue juſqu'à l'invaſion des Perſes, offre peu d'objets avérés & intéreſſans. Deux guerres contre les Meſſéniens, voiſins de cet état, finirent par la ruine d'Ithome, de leurs autres places, & enfin de leur liberté. Les paſſions parurent dès-lors violer les lois de Lycurgue. Selon M. l'abbé de Mably, ce ne furent que *des momens de diſtraction réparés par un long exercice de vertu* ; mais nous ne connoiſſons point aſſez de détails pour vérifier cet éloge, & l'on peut douter ſur-tout que la vertu de Sparte ait été la modération. Les traits fréquens d'injuſtice, qu'on verra dans la ſuite de l'hiſtoire, s'accordent mal avec la réputation d'un peuple ſi vanté.

Avant J. C. 684.

Le poëte Tyrtée, général.

Dans la ſeconde guerre des Meſſéniens, l'oracle ordonna, dit-on, aux Spartiates, qui avoient été vaincus, de faire venir d'Athènes un général. Les Athéniens, charmés de leur embarras, leur

envoyèrent le poëte Tyrtée, boiteux, contrefait, mépriſé dans ſa patrie; & ce ridicule général leur procura la victoire, par l'enthouſiaſme guerrier dont ſes chants embrâsèrent les ſoldats. C'eſt apparemment une fiction de poëte.

Croyons plutôt les belles paroles que l'on cite de Léon, un des rois de Sparte. Quelqu'un lui demandant ſous quel gouvernement les hommes pouvoient vivre avec plus de ſûreté; il répondit, *ſous celui où les ſujets ne ſont ni riches ni pauvres, où la probité trouve beaucoup d'amis, & où la fraude n'en trouve aucun.* Le même prince dit un jour, au ſujet de ceux qui avoient remporté le prix aux jeux olympiques: *Leur gloire ſeroit bien plus grande, s'ils avoient pris tant de peine pour devenir vertueux.* Ces traits nous inſtruiſent, au-lieu que les détails de la guerre contre les Argiens, ne pourroient que nous ennuyer.

Belles paroles du roi Léon, ſur le meilleur gouvernement.

Autres belles paroles de ce prince, ſur les jeux olympiques.

On verra bientôt Lacédémone trouver une rivale dans Athènes. Le tableau qu'il faut tracer auparavant de cette dernière république, fera connoître la différence de leur caractère, de leurs principes, & donnera l'idée d'une légiſlation toute nouvelle.

CHAPITRE IV.

République d'Athènes. — Lois de Solon. — Piſiſtrate.

Gouvernement d'Athènes, établi par Théſée, vers l'an 1259 avant J. C.

L'ATTIQUE fut long-temps diviſée en douze bourgades indépendantes. Vers le temps de la guerre de Troie, Théſée les réunit en un corps de peuple, & forma une eſpèce de république, dont la capitale étoit Athènes. Il diſtribua les citoyens en trois claſſes, nobles, laboureurs, & artiſans. Celle des nobles, beaucoup moins nombreuſe que les autres, les égaloit ou même les ſurpaſſoit en pouvoir, parce qu'elle avoit toutes les dignités entre les mains. Cette forme de gouvernement ſe maintint juſqu'au roi Codrus, qui ſe dévoua pour la patrie à une mort glorieuſe, s'il faut en croire des récits pleins d'oracles & de prodiges, où l'hiſtorien ſemble n'être qu'un rédacteur de traditions populaires. On étoit en guerre avec les Héraclides. L'oracle annonce que celle des deux armées qui perdra ſon général remportera la victoire. Codrus ſe déguiſe en payſan, & va bleſſer un ſoldat ennemi pour s'en faire tuer. Voilà ſon peuple victorieux.

Codrus, vers l'an 1095.

Les Athéniens, plus qu'aucun autre peuple de la Grèce, reſpiroient l'indépendance. Un différend, ſurvenu entre les deux fils de Codrus, fournit l'occaſion d'abolir la royauté. On déclara Jupiter ſeul roi d'Athènes. Des magiſtrats, nommés archontes, furent chargés du gouvernement. Médon fils du dernier roi fut le premier. Leur magiſtrature, perpétuelle & héréditaire pendant trois ſiècles, reſſemblant trop à la puiſſance royale, on en réduiſit la durée, d'abord à dix ans, enſuite à un; & l'on créa neuf archontes, afin que partageant l'autorité, ils donnaſſent moins d'ombrage. Le premier des neuf s'appeloit proprement l'*archonte*. Son nom déſignoit l'année courante. Archontes.

Athènes n'avoit point encore de lois écrites. Ainſi les magiſtrats ſe régloient, dans les jugemens, ſur leurs idées du juſte ou de l'injuſte, c'eſt-à-dire, ſouvent ſur leurs caprices; car où les règles manquent, tout eſt arbitraire. Le déſordre fit connoître la néceſſité des lois. Dracon, vertueux archonte, vers l'an 624 avant Jeſus-Chriſt, parut digne du glorieux miniſtère de légiſlateur; mais par un excès de ſévérité, il ordonna des peines capitales pour tous les délits ſans diſtinction. Les plus légers, diſoit-il, lui paroiſſoient mériter la mort, & il ne pouvoit Avant J. C. 624. Dracon, légiſlateur. Extrême ſévérité de ſes lois.

trouver d'autre punition pour les plus graves. Maxime abſurde & cruelle, propre à détruire la ſociété, ſous prétexte d'en bannir le vice. Il voulut même qu'on fît le procès aux choſes inanimées, (telles qu'une ſtatue) qui auroient tué un homme par accident; qu'on les bannît avec exécration, pour inſpirer l'horreur du meurtre. Ces petits moyens ſuſceptibles de ridicule, ſemblent dégrader plutôt qu'affermir la légiſlation. Les lois de Dracon, écrites avec le ſang, comme le diſent les anciens, tombèrent d'elles-mêmes, parce qu'elles étoient impraticables.

Diviſions entre les citoyens.

Ce joug une fois briſé, les Athéniens, par la pente naturelle de leur génie, paſsèrent d'un extrême aſſujettiſſement à une licence extrême. Les pauvres, accablés de dettes, tourmentés par leurs créanciers, réduits à devenir eſclaves & à vendre même leurs enfans, ſe ſoulevoient ſans retenue contre les riches; & ceux-ci étoient expoſés à des violences capables d'anéantir leur fortune. Tous vouloient changer la forme de la république, au gré de leurs différens intérêts. Les montagnards, qui étoient pauvres, demandoient la démocratie; les riches, habitans de la plaine, préféroient l'ariſtocratie; * les habitans

*. Dans la *démocratie*, le peuple gouverne; dans l'*ariſtocratie*, les principaux citoyens.

de la côte étoient décidés pour un gouvernement mixte, plus conforme à l'intérêt général. Solon eut la gloire de s'attirer la confiance de tous les partis, & d'être choisi pour législateur en des conjonctures si épineuses.

Avant J. C. 594. Solon, nouveau législateur.

Distingué par sa naissance, instruit par ses voyages, éclairé sur-tout par la philosophie, qu'on dirigeoit alors à la politique; esprit studieux, homme aimable, bon citoyen, puisqu'il refusa même la royauté; Solon auroit pu, sans doute, établir d'excellentes lois, si, ne consultant que ses lumières, il n'avoit pas été entraîné par la force du caractère national. Pour satisfaire tous les partis à la fois, il usa de tempéramens, qui laissèrent subsister la racine de tous les maux. Ses lois, dit-il lui-même, étoient les meilleures que les Athéniens pussent recevoir. En ce cas, Athènes devoit avoir un mauvais gouvernement, & l'on ne doit pas s'en prendre au législateur.

Il veut contenter tous les partis.

Forme de la démocratie.

Le pouvoir suprême fut remis entre les mains du peuple, & les magistratures confiées aux principaux membres de l'état. Rien n'étoit plus sage, pourvu que l'autorité des magistrats fût de nature à pouvoir réprimer le peuple, & contre-balancer sa puissance; mais le défaut d'équilibre fut pernicieux. Quoique les citoyens riches, ou d'une fortune honnête, formassent trois classes,

Quatre classes de citoyens.

& les pauvres une ſeule; cependant les derniers, comme plus nombreux, ſe trouvèrent, par les diſpoſitions du légiſlateur, arbitres des affaires les plus importantes. C'étoit livrer la république à une populace inquiète, turbulente, aveugle. Dans les aſſemblées publiques, chacun eut droit de ſuffrage ſur la paix, la guerre, les finances, & ſur tout ce qui intéreſſoit directement la patrie. On pouvoit y appeler des jugemens du ſénat. Solon fit même ſes lois aſſez obſcures, pour que les appels fuſſent fréquens. Ainſi les lois, qu'on doit rendre également ſimples & claires, puiſqu'elles ſont la règle commune de la vie civile, devinrent une matière de diſputes; & la quatrième claſſe, l'emportant ſur les trois autres enſemble, devint juge de ce qu'il ne lui convenoit pas de décider. Nous la verrons ſouvent expoſer l'état aux derniers malheurs.

Le petit peuple maître des délibérations, & juge des lois.

D'un autre côté, le ſénat établi par Solon, compoſé de quatre cents perſonnes, (cent de chaque tribu *,) & qu'on augmenta dans la ſuite de deux cents; outre qu'il étoit trop nombreux pour délibérer avec ſageſſe, avoit trop peu

Le ſénat trop nombreux & trop foible.

* Cécrops avoit diviſé le peuple d'Athènes en quatre tribus, qu'il ne faut pas confondre avec les claſſes de Solon. Le nombre des tribus augmenta juſqu'à dix.

d'aſcendant

d'aſcendant pour diriger la multitude. Les aſſemblées ordinaires du peuple ſe tenoient preſque tous les huit jours; tout citoyen, âgé de cinquante ans, avoit droit d'y haranguer; les talens d'un orateur ſéditieux, ou corrompu, pouvoient aiſément ſurmonter la prudence des ſénateurs, qui ne faiſoient que propoſer les affaires: il devoit y avoir un conflit perpétuel entre la tête & les membres, & par conſéquent de terribles convulſions dans tout le corps. *J'admire*, diſoit le Scythe Anacharſis à Solon, *que chez vous les ſages aient ſeulement le droit de délibérer, & que celui de décider appartienne aux fous.* L'expérience prouva bien qu'Anacharſis avoit raiſon.

Solon rétablit l'Aréopage, & augmente ſon autorité.

L'unique remède à cet inconvénient fut le rétabliſſement de l'aréopage, preſque anéanti par Dracon, qui lui avoit ſubſtitué le tribunal des *éphètes*. Solon lui rendit ſon ancien luſtre. Il lui donna l'inſpection ſur les affaires publiques, & ſur l'éducation de la jeuneſſe, objet ſi important & ſi négligé de nos jours. Il le compoſa uniquement d'anciens archontes. Ce changement ne pouvoit être qu'avantageux à l'état; mais l'aréopage lui-même quoique infiniment reſpecté, n'étoit pas une barrière aſſez forte contre les mouvemens populaires: une multitude effrénée, diſpoſant de

tout, n'a plus d'oreilles pour les ſages, lorſque la paſſion l'emporte & la précipite.

Lois particulières; En général, les lois particulières de Solon valoient beaucoup mieux que ſa forme de gouvernement; elles doivent être étudiées par ceux qui aiment à connoître les principes de la ſociété civile. J'en rapporterai quelques-unes ſur leſquelles la raiſon peut s'exercer utilement.

Sur les dettes. Après avoir aboli toutes les lois de Dracon, excepté celles contre le meurtre, il réprima la dureté des créanciers, & défendit les empriſonnemens pour dettes (ce qu'il ne faudroit pas étendre au commerce, ſelon la remarque de Monteſquieu; l'intérêt public en ſouffriroit trop). On ajoute même qu'il abolit les dettes, afin de tirer les pauvres de la misère & de l'oppreſſion.

Sur les accuſations, & les cas d'émeute. Pour animer le zèle en faveur de tous les membres de l'état, il ordonna que chaque citoyen pourroit attaquer en juſtice quiconque feroit tort à un autre. Il ordonna que dans les émeutes & les factions, où l'on en viendroit aux voies de fait, tout citoyen ſeroit obligé de prendre parti; (parce que les plus ſages embraſſeroient ſans doute le meilleur, & ſeroient auſſi les plus capables de ménager l'accommodement.)

Sur les teſtamens. Il régla qu'au défaut d'enfans, on pourroit

laiſſer ſon bien à qui l'on voudroit : (les teſtamens étant inconnus juſqu'alors, les biens paſſoient au plus proche héritier, & reſtoient du moins dans les familles, ce qui étoit un avantage.). -- Qu'un homme convaincu d'oiſiveté ſeroit réputé infâme après la troiſième accuſation ; & que l'aréopage veilleroit ſur les moyens par leſqueis chacun ſubſiſtoit : (les Égyptiens avoient fourni cette loi, dont il ſemble que les nations modernes pourroient profiter.) -- Qu'un fils qui diſſiperoit follement le bien de ſon père, ou qui refuſeroit la ſubſiſtance à ſes parens, ſeroit de même déclaré infâme ; mais que ſi le père ne lui avoit point fait apprendre de métier, le fils ne ſeroit pas obligé de le nourrir, ni ſujet aux peines de cette loi : (par-là le père & les enfans ſe trouvoient également intéreſſés à remplir le vœu de la ſociété & de la nature.) --- Qu'une femme ne porteroit à ſon mari que trois robes & des meubles de peu de valeur : (les dots, moins néceſſaires dans les républiques, pouvoient faire du mariage une eſpèce de trafic très-dangereux, & d'ailleurs trop morceller le partage des familles.) --- Qu'un citoyen qui fréquenteroit des femmes de mauvaiſe vie, ſeroit exclu de la tribune aux harangues, comme indigne par ſes mœurs de la confiance du peuple. --- Qu'un archonte, coupable d'i-

Contre l'oiſiveté, les mauvais fils & les mauvais pères.

Sur les dots, les bonnes mœurs, les citoyens tués, eſtropiés à la guerre, &c.

vreſſe, ſeroit puni de mort; (tant la tempérance eſt eſſentielle aux magiſtrats.) — Que les enfans, dont les pères auroient été tués en combattant pour la patrie, ſeroient élevés aux frais de l'état juſqu'à l'âge de vingt ans: (c'étoit un moyen efficace d'exciter & d'entretenir la valeur, comme l'infamie étoit pour la lâcheté une punition fort utile. Piſiſtrate ordonna auſſi, quelque temps après, que les ſoldats eſtropiés à la guerre ſeroient nourris par la république.)

Loi concernant les accuſateurs.

L'accuſateur qui n'avoit pas pour lui la cinquième partie des ſuffrages, devoit payer une groſſe amende. » Solon, dit Monteſquieu, ſut » bien prévenir l'abus que le peuple pourroit » faire de ſa puiſſance dans le jugement des » crimes: il voulut que l'aréopage revît l'affaire; » que s'il croyoit l'accuſé injuſtement abſous, » il l'accusât de nouveau devant le peuple; » que s'il le croyoit injuſtement condamné, il » arrêtât l'exécution, & lui fît rejuger l'affaire: » loi admirable qui ſoumettoit le peuple à la » cenſure de la magiſtrature qu'il reſpectoit le » plus, & à la ſienne méme *! « Pourquoi donc Athènes commit-elle tant d'énormes injuſtices?

Jugemens revus par l'aréopage.

* *Eſprit des Lois, l. 6. c. 5.*

On abuſa ſur-tout de l'*oſtraciſme*, par lequel des hommes illuſtres, devenus ſuſpects, étoient bannis pour dix ans. Ce n'étoit pas une peine flétriſſante, mais une précaution pour diſſiper les ombrages du peuple. Il falloit ſix mille ſuffrages contre celui que l'on pourſuivoit. Le nombre des citoyens montant au plus à vingt mille, un homme irréprochable ſembloit devoir être en ſûreté. Cependant l'ingratitude, l'envie & la cabale, triomphèrent quelquefois de la vertu même. L'époque & l'auteur de cette inſtitution politique ſont inconnus. Quelques-uns l'attribuent à Théſée; d'autres la diſent poſtérieure à Solon. L'oſtraciſme, ſous d'autres noms, étoit en vigueur dans un nombre de démocraties; mais il n'y produiſoit que du mal, parce qu'il n'y étoit pas reſtreint par de bonnes lois. L'oſtraciſme.

Sans étendre plus loin ces détails, il eſt à propos d'obſerver que le légiſlateur d'Athènes mit des bornes à la dépenſe des femmes, & aux frais des enterremens & des cérémonies religieuſes: deux objets qui intéreſſent plus ou moins la proſpérité publique, ſuivant la nature & les richeſſes d'un état. Les étrangers furent admis dans Athènes; mais exclus du gouvernement: une loi condamnoit à mort ceux qui paroîtroient dans les aſſemblées du peuple. Lois ſomptuaires. Étrangers exclus du gouvernement.

Penſées d'Anacharſis & de Solon ſur les lois.

Il eſt certain que Solon n'atteignit pas au grand but de la légiſlation, à la tranquillité & au bonheur des citoyens : cependant il en connut les vrais principes. On en jugera par ce trait. Anacharſis lui parloit un jour de l'inutilité des lois, & les comparoit à des toiles d'araignée, où les foibles & les petits vont ſe prendre, mais que les riches & les puiſſans rompent ſans peine. *Les hommes*, répondit Solon, *gardent leurs conventions quand ils n'ont pas d'intérêt à les violer ; il en ſera de même de mes lois : je les accommode tellement aux intérêts des citoyens, que tous ſentiront qu'il vaut mieux les obſerver que de les enfreindre.* Soit en politique, ſoit en morale, peut-on rien imaginer de mieux pour attacher les hommes au devoir, que de leur y faire trouver leur intérêt ? Et ne doivent-ils pas le trouver dans un bon gouvernement, où tout ſe rapporte au bonheur public, où le bien des particuliers eſt toujours uni au bien général ? Si donc l'effet ne répondit point aux eſpérances du légiſlateur, c'eſt que le gouvernement & les lois qu'il établit, s'accordoient peu avec le véritable intérêt des Athéniens. Anacharſis avoit tort de ſuppoſer que les lois ſont toujours impuiſſantes pour une partie du corps politique : Solon eut tort peut-être de ne pas donner aux ſiennes aſſez de force

pour contenir la multitude. Mais il faut en convenir, les Athéniens étoient trop difficiles à gouverner. Qui ſait ſi les nouvelles lois n'étoient pas réellement les meilleures qu'ils euſſent voulu recevoir?

Dégoût de Solon.

Avant la mort du légiſlateur, ce peuple volage donna l'eſſor à ſon caractère. Chaque jour on propoſoit à Solon des changemens. Il ſe dégoûta au point d'abandonner ſa patrie; on lui permit de s'abſenter pour dix ans. De nouveaux voyages augmentèrent ſes connoiſſances, tandis qu'on préparoit une révolution dans l'état. Il revint; le mal étoit déja incurable. Piſiſtrate ſon parent, homme riche, généreux, populaire, poſſédant l'art d'éblouir les citoyens par des qualités brillantes, & de les gagner par des careſſes trompeuſes, aſpiroit ſecrettement au pouvoir ſuprême. Mais Solon avoit pénétré ſes vues: *A votre ambition près*, lui diſoit-il, *vous êtes le meilleur des Athéniens.* Comme l'ambition change d'ordinaire les vertus en vices, Piſiſtrate devint fourbe pour s'élever. Il ſe bleſſa un jour de ſa propre main, ſe montra en public couvert de ſang, réclama la protection du peuple, ſe diſant aſſaſſiné par les ennemis du peuple même. Un de ſes complices demande auſſi-tôt des gardes pour la ſûreté d'un citoyen ſi précieux. On les accorde; Piſiſtrate

Ambition de Piſiſtrate.

Il ſe rend maître de l'état.

ſur-tout dans cette cité orageuſe. Malgré ſa douceur & ſon habileté, Piſiſtrate fut bientôt contraint de s'enfuir. Il fut rétabli par un des principaux conſpirateurs, Mégaclès, à condition d'épouſer ſa fille. Selon le récit d'Hérodote, une femme déguiſée en Minerve, montée ſur un char, conduiſant Piſiſtrate, le fit recevoir, comme ramené par Minerve même. La ſuperſtition populaire fournit d'étranges reſſources aux impoſteurs. Cependant les factions ſe renouèrent : Piſiſtrate ſe retira encore; il demeura onze ans en exil ; mais il recouvra ſa puiſſance par de nouveaux artifices.

Il ſe ſert de l'agriculture, pour empêcher les cabales.

Alors il prit un meilleur ſyſtême de gouvernement. Au lieu d'attirer à la ville les habitans de la campagne, comme avoit fait Théſée, il les aſſujettit prudemment aux ſoins de l'agriculture. Soit qu'il y employât l'autorité ou la perſuaſion, il en recueillit de grands avantages. On ceſſa de remplir la place publique, & d'y cabaler ; l'agriculture occupa des hommes inquiets, les détourna de tout autre objet, les rendit moins attentifs au gouvernement qu'au produit de leur travail : on défricha les terres incultes, on améliora les autres. Piſiſtrate s'en fit payer le dixième pour les beſoins de l'état. Ce ne fut pas ſans exciter des murmures ; mais ſon humanité adouciſſoit les

rigueurs de l'impôt, & les cultivateurs goûtèrent les fruits de la paix. Il favorisa les arts & les sciences ; autre moyen de rendre un peuple docile. Il fit connoître aux Athéniens les poësies d'Homère, il éleva de superbes édifices, il jeta les fondemens du temple de Jupiter Olympien. En un mot, il enseigna aux princes l'art de règner ; &, quoique usurpateur, il fit aimer un joug qui sembloit assurer le bonheur public.

Il favorise les arts & les lettres.

Avant J. C. 514. Enfans de Pisistrate.

Hipparque & Hippias, ses deux fils, partagèrent après lui l'autorité souveraine. Le premier avoit tout le mérite du père, & fut néanmoins assassiné par Aristogiton & Harmodius, ses ennemis personnels ; le second, naturellement doux, irrité de ce meurtre, & du péril auquel il s'étoit vu exposé lui-même, se rendit odieux par des excès de sévérité. Aristogiton, mis à la torture, nomma, au lieu de ses complices, plusieurs amis d'Hippias, qui les fit mourir sur le champ. Il finit par dire au tyran avec insulte : *Je ne connois plus que toi de digne de mort.* Léœna, femme courageuse quoique simple courtisane, subit de même la question : craignant que la douleur ne lui arrachât l'aveu qu'on demandoit, elle se coupa la langue avec les dents. Ces traits frappans ranimèrent l'esprit national. Le tyran fut chassé, le gouvernement populaire fut rétabli.

Le gouvernement populaire est rétabli

Nous verrons la liberté romaine naître d'une cauſe peu différente.

Sparte avoit ſecouru les Athéniens contre les Piſiſtratides. Cependant elle prit bientôt les armes pour leur donner de nouveaux maîtres, & même pour rétablir Hippias. Une pareille conduite ne peut ſe concilier avec cette vertu qu'on célèbre tant; mais l'ambition de préſider aux affaires de la Grèce entraînoit les Spartiates : ils commençoient à être jaloux de la puiſſance d'Athènes, ils craignoient que la liberté n'accrût ſa réputation & ſes forces, ils ne vouloient point de rivaux. Leur rivalité même deviendra funeſte. Avant de voir ces deux républiques lutter contre les forces de l'Aſie, réfléchiſſons un moment ſur la différence de leur caractère, & ſur les progrès de l'eſprit humain parmi les Grecs.

Sparte oppoſée à la liberté d'Athènes.

CHAPITRE V.

Parallèle de Sparte & d'Athènes. --- Progrès de l'eſprit humain. --- Les ſept Sages, &c.

Différence de Sparte & d'Athènes.

LYCURGUE & Solon ayant ſuivi des ſyſtêmes tout différens, ſoit parce que leurs idées n'étoient pas les mêmes, ſoit parce que le génie de leurs citoyens ne comportoit pas les mêmes lois; Sparte & Athènes devoient néceſſairement former entre

Les occupations.

elles un contraſte ſingulier. Celle-là étoit dévouée à la guerre; aucun citoyen ne pouvoit avoir d'autre objet, ni choiſir d'autre occupation; il falloit être un héros ou renoncer à ſa patrie: celle-ci n'excluoit rien, admettoit tous les arts, toutes les études; chaque Athénien devoit être ſoldat au beſoin, & pouvoit être d'ailleurs tout ce qu'il

La fortune.

vouloit, pourvu qu'il fît quelque choſe. Là, une pauvreté rigoureuſe, briſant les reſſorts de l'avarice & de l'intérêt, ne laiſſoit aux paſſions d'activité que pour la gloire & pour les choſes publiques: ici, la vue des richeſſes animoit l'induſtrie, le commerce, les talens, & partageoit le cœur entre

L'obéiſſance aux lois.

l'intérêt de l'état & celui de la fortune. Là, on contractoit dès le berceau l'habitude d'une parfaite

obéiſſance, la vie ſe paſſoit à obéir, les magiſtrats & les généraux n'avoient beſoin que d'un ſigne pour l'exécution de leurs volontés : ici, on ſouffroit impatiemment la ſujétion & la contrainte ; on aimoit la licence ſous le nom de liberté ; on ſe livroit aux caprices ; on bravoit ſouvent les lois & les magiſtrats, parce que leur foible autorité pouvoit devenir le jouet d'une aſſemblée populaire.

Les mœurs, par rapport au gouvernement.

L'extrême auſtérité des Spartiates, devenue par l'éducation une ſeconde nature, affermiſſoit un gouvernement fondé ſur les mœurs, & la vigueur du gouvernement la ſoutenoit à ſon tour contre les penchans de l'humanité. Les mœurs athéniennes, amollies par le goût des plaiſirs, flottantes par l'inſtabilité des principes, ne pouvoient être corrigées par un mauvais gouvernement, & devoient en augmenter les vices & les abus.

Le caractère national.

Le Spartiate fier, dur, impérieux, voudra toujours donner la loi ; il deviendra ſouvent injuſte & cruel, en ſuivant un ſyſtême régulier de politique : l'Athénien, vaillant, magnanime, ſpirituel, induſtrieux, doux & poli, mais vain, frivole, inconſtant, fera de belles actions, de beaux ouvrages, & une infinité de grandes fautes qui entraîneront la ruine d'Athènes. Ce parallèle peut ſervir d'explication aux événemens.

Les Athéniens traitoient humainement leurs eſclaves.

La manière dont les deux peuples traitoient les eſclaves, montre aſſez la différence de leur caractère. En comparaiſon des Hélotes, les eſclaves d'Athènes étoient les hommes les plus heureux. Ils avoient action en juſtice contre leurs maîtres, en cas de véxation; on leur permettoit d'acheter des fonds de terre, & de ſe racheter eux-mêmes quand ils avoient amaſſé une ſomme; on les affranchiſſoit ſouvent par récompenſe, ou par pure généroſité, & alors ils ſe choiſiſſoient des patrons qui prenoient en main leurs intérêts. Autant les Hélotes abhorroient les Spartiates; autant les eſclaves des Athéniens devoient s'attacher à leurs maîtres, s'il eſt poſſible de faire aimer l'eſclavage.

Les lettres commencent à fleurir.

Cette humanité, qui s'étendoit juſqu'aux animaux, venoit, ſans doute, en grande partie, de la culture de l'eſprit. Déja ſe développoit en Attique le goût des lettres, ſi capable d'adoucir les mœurs. Theſpis inventa le théâtre du temps de Solon; & ſes eſſais groſſiers annonçoient des chefs-d'œuvre d'un nouveau genre. Quoique le légiſlateur lui reprochât de débiter en public des menſonges, l'art dramatique bien dirigé pouvoit être une ſource d'inſtruction comme de plaiſir.

Théâtre.

Bibliothèque publique.

Piſiſtrate enrichit Athènes d'une bibliothèque publique. Son fils Hipparque eut à ſa cour le poëte

Simonide; il y attira cet Anacréon, qui charme encore les eſprits par l'élégante naïveté de ſes vers. Archiloque, Stéſichore, Alcée & Sapho, avoient déja mis en vogue la poëſie lyrique. Les anciennes colonies grecques ſe glorifioient alors d'être la patrie des auteurs célèbres. Rien n'eſt plus favorable au génie, que la tranquillité & le bonheur dont on y jouiſſoit depuis long-temps.

Poëtes à la cour.

Dès que les rayons de la littérature & du goût ſe font ſentir, ils produiſent une fermentation avantageuſe dans les têtes bien organiſées. De nouvelles idées naiſſent en foule : on cherche le beau & le vrai ; on travaille à s'inſtruire ; on ſent la néceſſité de l'étude : la philoſophie commence à paroître. Heureuſement ſes premiers regards ſe portèrent vers les objets les plus eſſentiels, la morale & la politique. Il étoit naturel que des citoyens ſtudieux, dans un pays de liberté, s'occupaſſent d'abord de ce qui pouvoit contribuer au bonheur de l'homme & à celui de l'état.

Philoſophie, d'abord toute morale & politique.

Plutarque rapporte une converſation des anciens Sages, dans laquelle on diſcute cette queſtion : *Quel eſt le gouvernement populaire le plus parfait* ? Voici leurs réponſes, traduites par Rollin. Solon dit que c'eſt *celui où l'injure faite à*

Converſation des anciens ſages.

un particulier intéreſſe tous les citoyens. Bias; *celui où la loi tient lieu de tyran*, (c'eſt-à dire, de roi). Thalès; *celui où les habitans ne ſont ni trop riches ni trop pauvres.* Anacharſis; *celui où la vertu eſt en honneur, & le vice abhorré.* Pittacus; *celui où les dignités ne ſont accordées qu'aux gens de bien & jamais aux méchans.* Cléobule; *celui où les citoyens craignent plus le blâme que la loi.* Chilon; *celui où les lois ſont écoutées & ont du crédit, & non les orateurs.* Périandre *, tyran de Corinthe, leur hôte, conclut en faveur du gouvernement populaire qui approcheroit le plus de l'ariſtocratie, où l'autorité eſt entre les mains d'un petit nombre d'hommes vertueux. Cet entretien, quoique vraiſemblablement ſuppoſé, nous apprend ſur quelles matières s'exerçoit l'eſprit des philoſophes, avant qu'ils devinſſent des ſophiſtes. Ésope vivoit dans le même temps.

Aſtronomie; diviſion de l'année par

Cependant Thalès, de Milet en Ionie, qu'on met à la tête des ſept Sages de la Grèce, ſe

* Il eſt bien étrange qu'on ait mis ce Périandre au nombre des Sages, quoique ſon gouvernement fût deſpotique & ſes mœurs corrompues. Mais il careſſa les philoſophes, il parut l'être avec eux : leur reconnoiſſance, mêlée de flatterie, fit ſans doute ſa réputation.

diſtinguoit

distinguoit aussi par la philosophie spéculative, dont nous parlerons ailleurs. Il étoit astronome; & Solon le surpassoit dans cette science très-peu connue chez les Grecs. Thalès divisa l'année en douze mois de trente jours; s'étant apperçu de son erreur, il la corrigea par une autre erreur, en intercalant un mois entier après deux années. Solon réforma l'année de Thalès, la rendit purement lunaire de trois cents cinquante-quatre jours, & intercala vingt-trois jours au bout de deux ans, pour la faire cadrer avec l'année véritable. C'étoit beaucoup dans la Grèce, puisque l'on n'y connoissoit pas seulement la division de la semaine en sept jours. Les Égyptiens & les Phéniciens étoient bien plus savans depuis plusieurs siècles. Thalès & par Solon.

Déja les beaux-arts commençoient à se perfectionner. On avoit inventé les deux premiers ordres d'architecture, le Dorique & l'Ionique. Les talens préparoient en quelque sorte le siècle de Périclès & de Philippe. Corinthe donnoit l'exemple du commerce maritime; elle joignoit à la liberté les richesses & la splendeur. Enfin, la Grèce touchoit à l'époque d'une gloire solide & brillante, qui fut d'abord le fruit des armes & du patriotisme, ensuite du génie exercé dans tous les genres. Architecture; commerce. Corinthe.

SECONDE ÉPOQUE.

Depuis le commencement de la guerre contre les Perſes, juſqu'au gouvernement de Périclès.

CHAPITRE PREMIER.

Commencemens de la guerre contre les Perſes. — Miltiade vainqueur à Marathon.

Idée générale de la guerre ſoutenue contre les Perſes.

Si la guerre eſt horrible en elle-même, puiſqu'elle ne préſente à nos yeux que des hommes tués par des hommes, que des ruines couvertes de ſang humain ; elle devient une ſource d'actions ſublimes & admirables, quand elle eſt entrepriſe ou ſoutenue pour la défenſe de la patrie, par des citoyens qui joignent au courage héroïque la diſcipline & la ſcience militaire. Affronter les périls, mépriſer la mort, ſuppléer au petit nombre à force de génie & de bravoure, profiter des moindres avantages, réparer les plus grands malheurs, vaincre des ennemis preſque sûrs de la victoire, ſauver la vie & la liberté des

membres de l'état, mériter par ſes ſervices une reconnoiſſance & une renommée immortelles : c'eſt de quoi effacer en partie les horreurs inſéparables de toute expédition ſanglante. La guerre des Grecs avec les Perſes intéreſſera ſur-tout par ce magnifique ſpectacle.

État des colonies asiatiques.

Avant d'en commencer le récit, rappelons-nous que les violences des Héraclides, dans le Péloponnèſe, firent déſerter une multitude d'habitans, qui allèrent s'établir ſur les côtes de l'Aſie-mineure. Ces colonies induſtrieuſes & tranquilles devinrent bientôt floriſſantes. Les arts & les lettres y jetèrent de profondes racines. Mais elles ne purent éviter le joug de la Perſe. L'eſprit de liberté qu'elles conſervoient dans l'aſſujettiſſement, occaſionna la guerre des deux nations.

Occaſions de cette guerre.

Nous avons laiſſé le vaſte empire de Cyrus entre les mains de Darius fils d'Hyſtaſpe, dont l'ambition trop reſſerrée en Aſie ſe portoit à de nouvelles conquetes. Un motif de vengeance, joint à cette paſſion inſatiable, lui inſpira le deſſein d'aſſervir la Grèce. Les Ioniens s'étant révoltés contre lui, réclamèrent le ſecours des Grecs d'Europe. Cléomène roi de Sparte, protecteur du tyran Hippias chaſſé d'Athènes, refuſa d'aider les Ioniens. Athènes plus généreuſe leur accorda vingt vaiſſeaux. Elle étoit irritée contre les Perſes,

Avant J. C. 501.

Athènes ſe déclare pour les Ioniens contre Darius.

parce qu'ils avoient reçu Hippias, & qu'ils vouloient le rétablir. L'enthouſiaſme de la liberté ſe trouvoit alors dans la plus vive fermentation. Ce peuple, languiſſant ſous les Piſiſtratides, reſpiroit l'héroïſme depuis qu'il avoit briſé ſes chaînes.

Darius veut aſſervir la Grèce.

Les Ioniens marchent en Lydie, brûlent Sardes, & ſe croient libres. Mais Darius ſe venge bientôt par la ruine de Milet. Il fait rentrer dans l'obéiſſance & l'Ionie & les îles voiſines. Furieux contre les Athéniens en particulier, il avoit ordonné qu'on lui dît chaque fois qu'il ſe mettroit à table : *ſeigneur, ſouvenez-vous d'Athènes.* Il envoie des hérauts en Grèce demander la terre & l'eau, c'eſt à dire, qu'on le reconnoiſſe pour ſouverain. Dans leur indignation, les Spartiates & les Athéniens font périr deux de ces hérauts, que le droit des gens auroit dû rendre ſacrés. Cependant pluſieurs villes ſe ſoumettent, en particulier Égine, ſituée près d'Athènes, dans la mer Égée. Sparte préſidoit à la confédération grecque; les Athéniens lui ayant porté leurs plaintes, elle fait enlever les principaux Éginètes, comme des traîtres envers la patrie. C'étoit un grand bonheur pour la Grèce, que pluſieurs petits états, indépendans les uns des autres, fuſſent unis par des traités & des obligations

Athènes & Sparte unies contre lui.

réciproques, depuis l'établiſſement des Amphictyons, de manière que l'intérêt commun eût force de loi, & qu'une eſpèce de tribunal commun punît l'infidélité. Sans cet avantage, elle auroit bientôt ſubi le joug.

Darius avoit envoyé une armée de terre & une flotte pour exécuter ſon projet. La flotte fait naufrage en doublant le promontoire d'Athos, (aujourd'hui *Capo Santo;*) les Thraces attaquent de nuit & diſſipent l'armée de terre, commandée par Mardonius, jeune ſeigneur ſans expérience. Des troupes plus nombreuſes, ſous de meilleurs généraux, viennent inonder l'Attique, après avoir ſaccagé Érétrie dans l'île d'Eubée. Athènes en péril s'adreſſe aux confédérés, & ſollicite les ſecours néceſſaires. Sparte promet des ſoldats; mais diffère leur départ de quelques jours, parce qu'une coutume religieuſe empêchoit de ſe mettre en campagne avant la pleine lune: ſuperſtition bien indigne de cette république ſage & belliqueuſe. Les autres peuples gardent le ſilence de la conſternation. Platée ſeule envoie un millier de combattans. On eſt obligé, pour la première fois, d'armer les eſclaves.

Les Perſes pénètrent dans l'Attique.

Athènes ſollicite le ſecours des alliés.

L'armée athénienne n'étoit que de dix mille hommes, & les Perſes en avoient plus de cent

Armée athénienne ſous dix généraux.

mille *. Cetteinégalité de forces doit être regardée comme un moindre mal, que le partage du commandement entre dix généraux, nommés par les dix tribus, & qui ſe ſuccédoient alternativement chaque jour. Comment eſpérer qu'ils ſuivroient un plan uniforme, qu'ils agiroient tous de concert, que les fautes de l'un ne rendroient pas inutile l'habileté de l'autre? L'imprudence des Athéniens ſe montre dans cet uſage, qu'une fauſſe jalouſie de liberté avoit établi. Heureuſement Miltiade étoit du nombre des généraux, & il avoit pour collégues de bons citoyens. Ce fut le ſalut d'Athènes.

Miltiade propoſe le combat.

Il falloit décider ſi on attaqueroit l'ennemi, ou ſi on l'attendroit dans la ville. Le dernier parti ſembloit le plus sûr, & entraînoit les ſuffrages. Miltiade oſa inſiſter pour le premier, comme néceſſaire dans une circonſtance où l'on avoit beſoin d'un coup de vigueur. Le vertueux Ariſtide, un des généraux, fit prévaloir le ſentiment

Ariſtide lui cède le commandement.

* Rollin fait leur armée de cent mille hommes de pied & de dix mille chevaux, après avoir dit à la page précédente qu'elle étoit de cinq cens mille hommes. Juſtin lui en donne ſix cens mille. Cornelius Nepos avec plus de vraiſemblance, la ſuppoſe dix fois ſeulement plus nombreuſe que celle d'Athènes. Qui en croire?

de Miltiade. Enſuite, convaincu que l'exécution demandoit une ſeule tête, il eut la généroſité, lorſque ſon jour de commandement arriva, de mettre ce grand homme à ſa place : tous les autres ſuivirent ſon exemple.

Avant J. C. 490. Bataille de Marathon.

La bataille de Marathon fut le triomphe du patriotiſme. L'art militaire, peu connu auparavant, y ſeconda parfaitement la bravoure. Miltiade s'étoit poſté au pied d'une montagne ; il avoit couvert ſes flancs, pour n'être pas enveloppé ; il avoit mis ſur les aîles ſes plus grandes forces, pour ſe ménager plus de reſſources. Les Grecs coururent au combat. Leur impétuoſité inattendue troubla l'ennemi ; leurs deux aîles ayant renverſé celles de l'armée des Perſes, fondirent ſur le corps de bataille déja triomphant, & le mirent en déroute. Hippias fut tué dans le combat, lorſqu'il ſe flattoit ſans doute de réduire ſa patrie en ſervitude.

Fuite honteuſe des Perſes.

Cette grande armée, qui avoit ordre d'envoyer à Darius tous les Athéniens chargés de fers, & qui avoit apporté du marbre pour en faire des trophées, s'enfuit avec précipitation vers ſes vaiſſeaux, dont ſept furent pris & pluſieurs autres brûlés par les vainqueurs. Le brave Cynégire eut la main droite coupée, enſuite la gauche, tandis qu'il s'efforçoit d'en retenir un ſur le

rivage. Il s'attacha avec les dents à ce vaiſſeau, & reçut le coup mortel.

Un ſoldat court porter à Athènes la nouvelle de cette victoire. Il arrive; il s'écrie, *réjouiſſez-vous*, *nous ſommes vainqueurs*; & il tombe mort. Le lendemain de la bataille, arrivèrent les Spartiates, après une marche forcée de trois jours. Quel dut être leur chagrin d'arriver trop tard! Ils euſſent regardé comme un opprobre ce retardement, ſi la ſuperſtition ne leur en avoit fait un devoir.

La gloire, récompenſe des vainqueurs.

La gloire étoit alors la récompenſe des grands hommes: elle ſuffiſoit à la vertu républicaine. On érigea des monumens aux morts; on peignit la bataille de Marathon, & toute la faveur accordée à Miltiade fut de le repréſenter dans ce tableau à la tête de ſes collégues.

Iniuſtice d'Athènes envers Miltiade.

Croiroit-on que le ſauveur de la patrie pût devenir la victime de l'ingratitude? mais les Athéniens furent toujours ſi ombrageux, que le moindre ſoupçon leur faiſoit oublier les plus grands ſervices. Miltiade leur ayant demandé une flotte, pour punir les inſulaires qui avoient trahi l'intérêt commun, échoua dans ſon expédition contre l'île de Paros: il revint bleſſé après un long ſiège. Soit que des motifs de haine perſonnelle l'euſſent excité à cette entrepriſe, comme

le dit Hérodote ; ſoit qu'on ne pût lui reprocher que ſon malheur ; le peuple injuſte le traita en criminel. Il fut accuſé, condamné à une amende de cinquante talens *, ſomme égale aux frais de la flotte ; il mourut en priſon, parce qu'il ne put payer cette amende : héros d'autant plus reſpectable, qu'il avoit renoncé au pouvoir ſouverain dans la Cherſonèſe, pour ſe dévouer au ſervice de ſa patrie. Il laiſſa un fils digne de lui, l'illuſtre Cimon, que l'on verra ſignaler ſes talens & ſes vertus.

Émulation qu'excite la gloire de Miltiade.

Quels biens l'émulation ne peut-elle pas produire, quand elle eſt excitée par des objets vraiment admirables ! La victoire de Marathon

* » Le talent, dit M. l'abbé de Mably, (*Entretiens de Phocion, p.* 189.) » peſoit ſoixante livres de douze onces, » qui, ſelon notre manière de compter, font quatre-vingt-» dix marcs. Notre marc d'argent valant aujourd'hui » cinquante livres, le talent grec valoit quatre mille cinq » cents de nos livres numéraires. Le talent d'or peſoit de » même ſoixante livres, ou quatre-vingt-dix de nos » marcs. « Il y avoit ſoixante mines dans le talent, cent drachmes dans la mine, & ſix oboles dans la drachme.

Le P. Rothe, continuateur de l'Hiſtoire Romaine du P. Catrou, évalue le talent trois mille ſix cents livres ; M. Goguet, quatre mille deux cens cinquante-ſix livres trois ſous huit deniers. C'eſt, à-peu-près, l'évaluation qu'en donnent les auteurs anglois de l'Hiſtoire univerſelle.

immortaliſe Miltiade; & la gloire de ce héros devient un germe d'héroïſme. Thémiſtocle, né pour ſuivre ſes traces, frappé des éloges qu'on lui donne, s'éloigne des compagnies, ſe concentre en lui-même, eſt agité, rêveur, juſqu'à perdre le ſommeil. Ses amis le queſtionnent ſur ce changement. *Ah!* dit-il, *les trophées de Miltiade ne me laiſſent point de repos.* Il ſe dévoue à la carrière des armes, comme à celle de la politique; & malgré ſes vices, il ſera auſſi le ſauveur d'Athènes & de la Grèce.

CHAPITRE II.

Commencemens d'Ariſtide & de Thémiſtocle ; invaſion de Xerxès dans la Grèce.

DEUX citoyens illuſtres, Ariſtide & Thémiſtocle, eurent après la mort de Miltiade, la principale influence dans les affaires publiques. Dès leur jeuneſſe, la différence de caractère & de principes avoit excité entre eux une diviſion éclatante. Ariſtide, d'une vertu auſtère & à toute épreuve, déteſtoit tout ce qui ne pouvoit s'accorder avec la juſtice la plus exacte, & méritoit l'application qu'on lui fit en plein théâtre de ce vers d'Eſchyle, *il veut être juſte, & non le paroître* ; éloge parfait de l'homme de bien. Thémiſtocle, plein de feu, d'ambition & d'audace ; nullement ſcrupuleux ſur les moyens, pourvu qu'ils aſſuraſſent le ſuccès ; pliant ſes principes au gré des circonſtances & de la fortune ; cherchant moins à être eſtimable, qu'à ſe faire des admirateurs & des partiſans ; ne pouvoit manquer avec ſes talens extraordinaires, comme l'avoit prédit ſon précepteur, de faire ou beaucoup de bien, ou beaucoup de mal à ſon pays.

Ariſtide & Thémiſtocle.

Différence de leur caractère & de leurs principes.

Leur système de politique, différent.

Athènes étoit toujours un théâtre de disputes politiques. Quand le gouvernement est mauvais dans un état libre, on s'agite sur le fond du gouvernement. Imbu des maximes de Lycurgue, qui avoit donné au peuple un frein nécessaire, Aristide penchoit du côté de l'aristocratie. Thémistocle se déclaroit pour le peuple, qu'il avoit intérêt de flatter. Le surnom de *Juste*, accordé généralement à son rival, ne blessa point son orgueil; parce qu'il prévit qu'un si beau titre déplairoit à ceux mêmes qui l'accordoient, & deviendroit pour eux un motif de jalousie & de haine.

Thémistocle rend Aristide suspect.

En effet, pour se débarrasser de cet émule, toujours opposé à ses sentimens, il fit valoir contre lui le titre qui attestoit sa vertu, représentant Aristide comme un juge souverain des procès, comme un monarque dont l'autorité faisoit la loi, sans avoir besoin de l'appareil du trône. Ses émissaires remplirent l'état de soupçons, & le peuple demanda enfin l'ostracisme.

Ostracisme contre Aristide.

C'étoit la coutume d'écrire sur une coquille (*ostracon*) le nom de celui qu'on vouloit bannir. Un payſan, ne sachant point écrire, ne connoissant point Aristide, s'adresse à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. *Quel tort vous a fait cet homme*, lui dit le vertueux citoyen? *aucun*, répond le payſan;

mais je ſuis las de l'entendre par-tout appeler le JUSTE. Ariſtide écrivit ſon nom. Six mille ſuffrages au moins, (car il falloit ce nombre,) lui furent contraires. Il reçut avec ſoumiſſion la ſentence, & dit en partant pour ſon exil : *Je prie les dieux de ne pas permettre que les Atheniens aient lieu de ſe ſouvenir d'Ariſtide.*

Prévoyance de Thémiſtocle.

Thémiſtocle, après cette indigne manœuvre, eût été couvert d'opprobre aux yeux de la poſtérité, ſans les ſervices éclatans qu'il rendit bientôt à la patrie. Perſonne, en fait de politique & de guerre, n'avoit de plus grandes vues, & n'étoit plus propre à l'exécution. Loin de s'endormir, comme les autres Athéniens, ſur les périls dont la victoire de Marathon ſembloit les avoir délivrés; il ne doutoit point que la guerre, commencée à peine avec les Perſes, ne dût continuer avec fureur. Il conſidéroit la foibleſſe & les reſſources d'Athènes. Il voyoit qu'avantageuſement ſituée pour la marine, ſes flottes étoient fort inférieures à celles des Éginètes ſes voiſins; que cependant la marine ſeule pouvoit la mettre en ſûreté, accroître ſes richeſſes, & lui procurer de la puiſſance. S'attachant donc principalement à cet objet, il perſuada aux Athéniens d'y conſacrer le revenu de leurs mines d'argent, quoiqu'ils euſſent coutume

Il s'attache à la marine.

de le partager pour leur avantage particulier. On en conſtruiſit cent galères, qui devinrent le rempart de la république.

Entrepriſe de Xerxès contre la Grece.

Sans cette prévoyance & ces meſures, la Grèce entière étoit infailliblement perdue. Darius ſe préparoit à l'envahir avec toutes les forces de l'Aſie. Il mourut; mais ſon fils Xerxès hérita de ſon reſſentiment, avec toute la chaleur d'une jeuneſſe altière & fougueuſe *. Les figues d'Attique étoient excellentes : *Je ne veux plus en manger*, diſoit-il, *que lorſque le pays m'appartiendra*. Cette fantaiſie contribua peut-être à le décider. Après d'immenſes préparatifs, il envoya demander la terre & l'eau. Thémiſtocle, pour animer davantage ſes concitoyens, en leur ôtant toute eſpérance de conventions, (car il falloit ou conſerver la liberté, ou s'enſevelir avec elle,) fit mourir l'interprète qui avoit traduit le décret du roi de Perſe. Cette démarche impoſoit la néceſſité d'être invincibles.

* Xerxès étoit fils d'un ſecond lit, né de la princeſſe Atoſſe, fille de Cyrus, que Darius épouſa étant déja ſur le trône. Darius le préféra aux enfans du premier lit, & le nomma ſon ſucceſſeur comme l'aîné des enfans *du roi*, quoiqu'il ne le fût pas des enfans *de Darius*. Un Spartiate ſuggéra cette diſtinction, en diſant qu'elle ſervoit de règle à Sparte.

Cependant Xerxès, à la tête d'une armée innombrable, que Rollin, d'après Hérodote, fait monter à plus de cinq millions deux cens mille hommes, en y comprenant les gens de mer & toute la ſuite de l'armée, venoit en triomphe écraſer un petit peuple qu'il mépriſoit. Diodore de Sicile diminue beaucoup le nombre de ces troupes, ainſi que Pline, Élien & d'autres auteurs.

Prodigieuſe armée de Xerxès.

Quelque abſurde que ſoit évidemment le calcul d'Hérodote, c'eſt, dit-on, l'hiſtorien le plus croyable, parce qu'il vivoit dans le ſiècle de l'expédition. Mais il ne faut qu'examiner ſon récit, les diſcours, les ſonges, les circonſtances qu'il y ajuſte, pour ſe défier de ſon témoignage. Il ſemble avoir imité Homère plutôt que d'écrire en hiſtorien. Il fait de Xerxès, tantôt un philoſophe qui verſe des larmes à la vue de cette multitude infinie, dont il ne reſtera pas un ſeul homme dans l'eſpace de cent ans; tantôt un furieux & un inſenſé, qui ordonne de fouetter la mer, parce qu'une tempête a rompu le pont de bateaux, ſur lequel ſes troupes devoient paſſer l'Helleſpont (aujourd'hui les Dardanelles): tous les entrepreneurs de l'ouvrage ſont condamnés au ſupplice, comme s'ils avoient pu enchaîner les vents & les vagues: on conſtruit un nouveau

Hérodote peu croyable ſur les détails de cette expédition.

pont; l'armée paſſe en ſept jours & ſept nuits, mais ces ſoldats n'avancent qu'autant qu'on les preſſe à grands coups de fouet. Selon Hérodote, Xerxès fit percer le mont Athos pour ouvrir un paſſage à ſa flotte; cependant les voyageurs modernes atteſtent que le mont Athos n'a jamais été percé.

Juſte ſujet de ſe défier des Grecs.

Comment les menſonges des Grecs ont-ils pu en impoſer à tant d'écrivains eſtimables? En les copiant, on ôte à l'hiſtoire toute vraiſemblance, on s'interdit tout uſage de la critique. Faut-il donc auſſi regarder les Perſes comme des barbares, parce que les anciens les nomment ainſi? & ne ſait-on pas que cette nation étoit policée & floriſſante, lorſque la Grèce étoit encore plongée dans une affreuſe barbarie? La vanité grecque, digne de paſſer en proverbe, nous doit rendre fort circonſpects ſur les détails, d'autant plus que nous en tirerions peu d'avantages réels.

Démarate, roi de Sparte, réfugié en Perſe.

Démarate, un des rois de Lacédémone, étoit exilé depuis quelque temps; parce que dans ſa patrie, diſoit-il lui-même, *la loi étoit plus forte que les rois.* (Cet exil venoit cependant de l'inimitié de ſon collègue Cléomène, qui ſuborna la prêtreſſe de Delphes pour le faire condamner.) Il avoit cherché un aſyle en Perſe, & y jouiſſoit d'une conſidération particulière. Xerxès, après

Ce qu'il dit

la

la revue des troupes, lui ayant demandé ſi les Grecs oſeroient bien l'attendre, il répondit avec franchiſe, ſur-tout au ſujet des Spartiates, que l'amour de la liberté les rendroit ſourds à toute propoſition; & que, fuſſent-ils réduits à une poignée de combattans, ils ne refuſeroient point le combat. *Ils ſont libres*, ajouta-t-il, *mais dominés par la loi; & cette loi leur ordonne de vaincre ou de mourir.* L'événement juſtifia ſon diſcours. L'hiſtoire va nous apprendre ce que peut la liberté contre les forces du deſpotiſme.

à Xerxès ſur les Grecs.

Avertis par Démarate lui-même de l'invaſion qui les menaçoit, les Spartiates & les Athéniens excitèrent toute la nation à prendre les armes. Mais la terreur, d'une part; la jalouſie du commandement, de l'autre; détachèrent de la ligue preſque tous leurs alliés. Gélon qui regnoit à Syracuſe, & dont on ſollicita le ſecours, offrit une flotte de deux cents galères & une armée conſidérable, à condition qu'il en auroit le commandement. Cette condition fut rejetée avec dédain, tant le courage inſpiroit de confiance. Il faut avouer que Gélon auroit eu peine à tenir parole, puiſque la cour de Perſe avoit engagé les Carthaginois à faire une invaſion en Sicile.

Sparte & Athenes ſe diſpoſent à la guerre.

Ayant renoncé au ſecours des Syracuſains, on n'en fut pas moins ferme dans le deſſein d'une

Thémiſtocle ſe fait élire général.

vigoureuſe défenſe. Athènes s'empreſſa d'élire ſon général. Un orateur nommé Épicyde, auſſi avare que préſomptueux, ſe mit ſur les rangs avec Thémiſtocle; & comme le peuple eſt toujours facile à tromper, il fut ſur le point d'obtenir la préférence. Thémiſtocle le prit par ſon foible, le combla de préſens, l'engagea de la ſorte à ſe déſiſter, & ſe fit élire. Le bien public le demandoit. C'eſt alors qu'un homme ſupérieur, ſans bleſſer la modeſtie, peut ſe rendre juſtice à lui-même, & ambitionner des places où l'honneur eſt environné de périls.

Euribiade, général de la flotte.

Quoique les Athéniens euſſent équipé les deux tiers de la flotte, les Spartiates leur en diſputèrent le commandement. Tous les alliés ſe déclarèrent pour ces derniers, & l'on fit un mauvais choix dans la perſonne d'Euribiade. Thémiſtocle y conſentit par crainte d'une rupture; mais il annonça aux Athéniens qu'on ne tarderoit pas à leur céder cet honneur, pourvu qu'ils fiſſent leur devoir. Il avoit déja ſignalé ſa modération, en appuyant un décret pour le rappel des bannis, d'Ariſtide en particulier. L'union de ces deux rivaux, quand les beſoins de l'état l'exigeoient, eſt une des plus touchantes leçons de patriotiſme. Nous les verrons agir de concert, avec le zèle généreux qui ſacrifie au bien public les animoſités perſonnelles.

Sage conduite de Thémiſtocle.

Enfin Xerxès arrive aux Thermopyles, defilé fort étroit entre la Phocide & la Theſſalie, où l'attendoient quatre mille hommes ſous les ordres de Léonidas, roi de Sparte. Ayant tenté inutilement de le corrompre, il lui écrit en maître de livrer ſes armes. Léonidas répond en Spartiate : *Viens les prendre.* Les ennemis ſont repouſſés, malgré leur nombre prodigieux. Ils découvrent malheureuſement un ſentier, par lequel ils gagnent la hauteur ſans être aperçus. Ce poſte ne pouvoit plus ſe défendre. Léonidas ayant obligé les autres Grecs de ſe retirer, n'avoit plus que trois cents Spartiates. Il croit devoir ſe dévouer avec eux; il ſe prépare au combat; *mes amis*, leur dit-il; *dînons gaîment, comme ſi nous devions ſouper enſemble chez Pluton.* Tous ces héros périrent dans le combat, excepté un ſeul, qui en porta la nouvelle. Il fut traité à Sparte en déſerteur, juſqu'à ce qu'il eût effacé glorieuſement ſa honte dans la première occaſion. Les Amphictyons firent mettre dans la ſuite aux Thermopyles cette inſcription, admirable par ſa ſimplicité même : *Paſſant, annonce à Lacédémone que nous ſommes morts ici pour obéir à ſes lois.*

Avant J. C. 480. Combat des Thermopyles.

Léonidas y périt avec les Spartiates.

Le paſſage des Thermopyles coûta, dit-on, vingt mille hommes à Xerxès; perte légère pour une armée ſi nombreuſe. Sans lui ſuppoſer, avec

Les Grecs, aux jeux olympiques, malgré le danger.

les hiſtoriens trop crédules, trois millions de combattans, ni même le quart de ce nombre; ſes ennemis, dont l'armée montoit ſeulement à onze mille deux cents hommes, ſembloient ne pouvoir échapper au dernier malheur. Il continua ſa route; l'incendie & le ravage marquoient ſes pas. S'étant informé de ce que faiſoient les Grecs, on lui apprit qu'ils étoient aux jeux olympiques; on lui donna une idée de ces jeux, où une ſimple couronne d'olivier excitoit tant d'émulation. *Quels hommes*, s'écria un ſatrape; *quels hommes qui ne combattent que pour l'honneur!*

Athènes n'a plus de reſſources que dans ſa flotte.

Cependant Athènes alloit périr. Les peuples du Péloponnèſe l'abandonnoient, pour ſe retrancher derrière l'iſthme de Corinthe. L'oracle avoit déclaré qu'elle ne trouveroit ſon ſalut que *dans des murailles de bois*. Cet oracle, inſpiré vraiſemblablement par Thémiſtocle, lui procura le moyen d'amener le peuple où il vouloit. Voyant que la ville étoit hors d'état de ſe défendre contre un déluge d'ennemis, & que la mer ſeule offroit un aſyle aux citoyens, il perſuada que les murs de bois étoient les vaiſſeaux, où les dieux mêmes ordonnoient de s'embarquer. Comme la religion attachoit les Athéniens à leurs foyers, à leurs tombeaux & à leurs temples, il falloit les en détacher par un motif ſupérieur de religion.

Thémiſtocle fait abandonner la ville.

Encore eut-il beaucoup de peine à faire paſſer un décret, portant qu'Athènes ſeroit miſe ſous la ſauve garde de Minerve ; que tous les citoyens qui pouvoient ſervir, monteroient ſur les vaiſſeaux ; & que chacun prendroit des meſures pour la ſûreté de ſa famille.

On ſe ſépara en verſant des torrens de larmes. La ville de Trézène, dans l'Argolide, reçut généreuſement la plupart des femmes, des enfans, des hommes avancés en âge, & pourvut à leur ſubſiſtance. Quelques citoyens s'obſtinèrent à ne point partir, ils s'enfermèrent dans la citadelle, dont les murs étant de bois, leur paroiſſoient déſignés par l'oracle. Ils s'y défendirent juſqu'à la mort. Xerxès brûla cette fortereſſe, & goûta le plaiſir de la vengeance ſans prévoir la révolution qui le menaçoit.

Xerxès, maître d'Athènes.

CHAPITRE III.

Batailles de Salamine, de Platée & de Mycale ; les Perſes chaſſés pour toujours de la Grèce.

Diſpute de Thémiſtocle & d'Eurybiade.

UN premier combat naval, (près d'Artémiſium,) ſans être déciſif, avoit été avantageux aux Grecs, en les formant à la manœuvre, en leur apprenant qu'ils pouvoient tenir tête à l'ennemi, malgré la ſupériorité de ſes forces. Ils s'étoient raſſemblés dans le détroit de Salamine. Là on tint conſeil ſur le parti qu'il falloit prendre. Eurybiade vouloit, & le plus grand nombre avec lui, gagner le golfe de Corinthe, pour être à portée de défendre le Péloponnèſe. Thémiſtocle ſoutenoit qu'abandonner le détroit, où la flotte des Perſes ne pouvoit agir librement, ſeroit une faute inexcuſable. *Frappe, mais écoute*, dit-il à Eurybiade, qui, dans la chaleur de la diſpute, s'emportoit juſqu'à lever le bâton ſur lui. Ce mot fit une telle impreſſion ſur le Spartiate, qu'il ſe laiſſa depuis gouverner par Thémiſtocle. Heureuſement on ne connoiſſoit pas le faux honneur que les barbares ont introduit parmi nous : on ſavoit mépriſer une injure, ou s'en venger glorieuſement.

Si Xerxès avoit ſuivi le conſeil d'Artémiſe, reine d'Halicarnaſſe, héroïne prudente dont il étoit accompagné, il eût évité une bataille dangereuſe; en avançant avec lenteur, il eût écraſé les Grecs ſans courir de riſque. Son orgueil n'écoutoit pas la raiſon. Rien ne lui ſembloit capable de réſiſtance. Thémiſtocle, pour l'attirer dans le piège, lui fit annoncer ſecrètement que les Grecs alloient s'éloigner de Salamine, & qu'alors il perdroit l'occaſion de ruiner leur flotte d'un ſeul coup. Cet avis le décida. Il donna promptement l'ordre de combattre; il ſe plaça ſur une hauteur, d'où ſa préſence devoit animer les troupes: un grand prince les auroit animées par l'exemple & l'action.

Préſomption de Xerxès.

Thémiſtocle l'attire dans le piège.

Ariſtide, qui commandoit à Égine, étoit venu de nuit, à travers la flotte ennemie, joindre Thémiſtocle, & ſe dévouer aux périls en citoyen. Après l'avoir invité à finir toute diſſenſion, il lui offrit de ſervir ſous ſes ordres, de l'aider de ſes conſeils. Thémiſtocle étoit trop grand homme, pour ne pas ſentir le prix de ces offres. Une confiance mutuelle les unit dès ce moment; préſage infaillible du ſuccès.

Ariſtide & Thémiſtocle, réunis pour défendre la patrie.

La bataille de Salamine, comme celle de Marathon, fit voir qu'un excellent général vaut preſque lui ſeul une armée. Thémiſtocle, ſans

Bataille de Salamine.

en avoir le titre, en remplit les fonctions. Il ſut prendre l'avantage du vent ; il mit un ordre admirable dans les diſpoſitions de la flotte. Les vaiſſeaux des Perſes, lourds, embarraſſés par leur nombre, & par le peu de largeur du détroit, ne purent tenir contre la manœuvre des Grecs. Ceux-ci, avec moins de quatre cents voiles, diſſipèrent une armée navale où l'on en comptoit plus de deux mille. La reine Artémiſe donna lieu par ſon courage, de dire que les femmes s'étoient montrées des hommes, & les hommes, des femmes. Le grand-roi prit honteuſement la fuite. Sur un faux avis donné adroitement par Thémiſtocle, qu'on penſoit à rompre ſon pont de bateaux, il ſe hâta de repaſſer en Aſie, laiſſant à Mardonius trois cens mille hommes, pour réparer ce déſaſtre.

Artémiſe.

Xerxès s'enfuit en Aſie.

Mardonius, quoique préſomptueux & imprudent, avoit appris que la victoire ne dépend pas du nombre des troupes. Diviſer les Grecs lui parut un moyen plus sûr de les vaincre. Il envoya le roi de Macédoine aux Athéniens, pour leur faire des propoſitions avantageuſes : il promettoit même de leur donner le commandement de la Grèce, s'ils ſe détachoient des alliés. Ariſtide étoit premier archonte : la ſéduction ne pouvoit rien ſur ſon cœur. Sa réponſe fut, en préſence

Mardonius veut ſéduire les Athéniens.

Réponſe d'Ariſtide.

des ambaſſadeurs de Sparte, que tout l'or & toutes les promeſſes du monde ne corromproient point la vertu des Athéniens ; qu'ils ſeroient toujours les mortels ennemis des Perſes ; & qu'ils vengeroient éternellement ſur eux les maux que leur patrie en avoit ſoufferts. Il fit prononcer des anathêmes contre quiconque propoſeroit de s'allier avec eux, ou de trahir l'alliance nationale. On étoit ſi éloigné de toute foibleſſe à cet égard, qu'un Athénien ayant été d'avis d'écouter un ſecond député de Mardonius, fut lapidé à l'inſtant ; que les femmes en furie lapidèrent même ſes enfans & ſa femme comme des criminels. Le droit des gens fut plus reſpecté alors que les lois civiles ; car on renvoya le député ſans lui faire d'inſulte.

Sentimens des Athéniens à l'égard des Perſes.

Pour ſoutenir de pareilles démarches, il falloit une conſtance à l'épreuve de toutes les calamités de la guerre. Mardonius fondit ſur Athènes, & acheva de la détruire. Les Athéniens s'étoient retirés, comme auparavant, à Salamine. Les Spartiates ne s'étoient pas preſſés de les ſecourir, réſervant leurs troupes pour la défenſe du Péloponnèſe ; mais touchés enfin des reproches de leurs alliés, ils firent marcher cinq mille citoyens, qui avoient chacun ſept Hélotes à leur ſuite. L'armée grecque ſe trouva forte de ſoixante-ſix

Les Spartiates envoient une armée.

mille hommes au moins, parmi lesquels on ne compte que huit mille Athéniens. C'étoit assez contre un mauvais général, & contre une multitude sans discipline. Pausanias, tuteur d'un roi de Sparte, avoit le commandement ; les Athéniens avoient à leur tête Aristide.

Avant J. C. 479. Bataille de Platée.

On s'avança dans la Béotie, que les ennemis préférèrent à l'Attique pour champ de bataille, parce que le pays est découvert, uni, & plus favorable aux grandes armées. Mardonius, craignant de manquer de vivres, se livrant à son impétuosité naturelle, voulut combattre, malgré les représentations d'un de ses meilleurs officiers. Le mépris des bons conseils conduit ordinairement au précipice. La bataille de Platée ne fut pas moins fatale aux Perses que celle de Salamine. Leur imprudent général tomba mort d'une blessure ; un corps de quarante mille hommes se sauva par une prompte fuite : presque tout le reste fut taillé en pièces. Jamais les Perses n'ont pénétré depuis en Europe.

Modération de Pausanias après la victoire.

Un Éginète proposant à Pausanias de venger, sur le cadavre de Mardonius, les outrages faits à celui de Léonidas, que les ennemis avoient traité indignement ; il répondit avec une noble fierté, qu'on connoissoit bien peu la gloire, si on l'attachoit à imiter les barbares ; que Sparte se

glorifioit de la modération, & non d'une baſſe vengeance ; que d'ailleurs les Spartiates étoient aſſez vengés par la mort de tant de milliers de Perſes. Peu de jours après le combat, pour donner une leçon intéreſſante à ſes officiers, il fit préparer un feſtin avec tout le luxe aſiatique, & un petit repas conforme à la frugalité de Sparte. Le contraſte étoit frappant. *Quelle folie*, s'écria-t-il, *pour Mardonius, accoutumé à vivre ſi délicieuſement, de venir attaquer des hommes qui ſavent ſe paſſer de tout !* Pauſanias, après avoir donné cette leçon, devoit ſe montrer incorruptible. Cependant le butin de Platée corrompit ſes mœurs.

Les Spartiates & les Athéniens ſe diſputent le prix de la valeur.

L'émulation n'avoit pas moins contribué que la vertu aux ſuccès des Grecs. Chaque peuple prétendoit au prix de la bravoure, qu'on décernoit ſolennellement. Les Athéniens & les Spartiates, après la bataille de Platée, ſe le diſputèrent avec une chaleur qui pouvoit dégénérer en violences. L'unique moyen de les calmer, fut de réunir les ſuffrages en faveur d'un autre peuple. On accorda le prix aux Platéens : Ariſtide & Pauſanias ſouſcrivirent à ce jugement. Quand la gloire eſt le premier mobile d'une nation, l'héroïſme y devient comme naturel ; une branche de laurier ſuffit pour exciter aux plus grands

efforts : il paroîtroit honteux d'évaluer le mérite à prix d'argent. C'eſt ce que l'hiſtoire des anciennes républiques offre ſouvent à notre admiration. La victoire de Salamine valut à Thémiſtocle l'honneur de voir tous les Grecs ſe lever en ſa préſence, aux jeux olympiques, & le regarder avec reſpect comme leur libérateur. Il avouoit que cette récompenſe étoit au-deſſus même de ſes deſirs.

Récompenſe de Thémiſtocle.

Tous les ſoldats partageoient les nobles ſentimens des capitaines. Avant la bataille de Platée, les Athéniens ſe diſoient entre eux : » Ce n'eſt » pas pour un pays ou pour une ville ſeulement » que nous combattons, c'eſt pour les trophées » de Marathon & de Salamine. Prouvons qu'ils » furent l'ouvrage des Athéniens, non de Miltiade » & de la fortune. «

Amour de la gloire.

Une ſi noble émulation, l'amour de la liberté & de la patrie, une diſcipline exacte, & ſur-tout l'habileté des généraux grecs, comparés à l'eſprit de baſſeſſe & de ſervitude, à l'aviliſſement des Perſes, au ſot orgueil & à l'infâme lâcheté de leur maître, à l'imprudence de leurs généraux, expliquent le dénouement de cette guerre. Comment des millions de combattans, avec des chefs ſeulement médiocres, auroient-ils pu échouer, pour ainſi dire, contre un atôme ? le nombre ſeul

Cauſes du ſuccès des Grecs dans cette guerre.

ne devoit-il pas accabler les Grecs, pourvu qu'une tête dirigeât l'action des membres. La Grèce, diviſée & remplie de traîtres, n'étoit-elle pas une proie facile pour le monarque de l'Aſie? Il falloit un Xerxès & un Mardonius; il falloit auſſi un Thémiſtocle, un Ariſtide & un Pauſanias, pour que les événemens tournaſſent d'une manière ſi étrange.

Les Perſes, battus en Europe, le furent de même en Aſie, au combat naval de Mycale, qui ſe donna le même jour que la bataille de Platée. Avec le ſecours des Ioniens, les Grecs achevèrent de ruiner la flotte & l'armée de Xerxès. Il s'enfuit de Sardes où il étoit, après avoir ordonné que tous les temples des colonies grecques fuſſent brûlés & démolis. L'impiété ne dicta point cet ordre, puiſque la religion des mages proſcrivoit les temples & les idoles. Reconnoiſſons ici l'imbécillité d'un prince lâche qui, n'oſant combattre des hommes, ſe venge de ſon ignominie ſur des murailles; ou qui, ayant épuiſé follement ſes coffres, cherche une reſſource dans le pillage des temples, & ſe rend ainſi exécrable aux peuples, qu'il comptoit auparavant parmi ſes ſujets. Toutes les villes d'Ionie entrèrent dès-lors dans la confédération grecque: elles prirent les ſentimens des braves républicains, dont

Xerxès vaincu auſſi en Aſie.

Il fit brûler les temples.

l'origine & la langue leur étoient communes : elles ſe trouvèrent dignes de la liberté, dont l'influence opéroit alors tant de prodiges.

CHAPITRE IV.

Rétabliſſement d'Athènes, malgré la jalouſie de Sparte. -- Adminiſtration d'Ariſtide.

Si les Grecs avoient été auſſi ſages que courageux, ils n'auroient penſé qu'à s'unir plus étroitement. Leur force dépendoit de cette ligue dont ils devoient ſentir la néceſſité. Qu'une émulation mutuelle les portât à ſe ſurpaſſer les uns les autres, c'étoit un bien, pourvu qu'elle ne dégénérât point en odieuſe jalouſie ; mais l'ambition, ordinairement funeſte aux grands empires, eſt la ruine des petits états. Enflées de leurs victoires, les deux républiques rivales devinrent ennemies ; elles ſe firent infiniment plus de mal, qu'elles n'en avoient reçu des Perſes. Suivons les progrès & les ſuites de cette diſcorde, dont le germe caché ſe développa bientôt, & fit naître de ſiniſtres deſſeins qui annonçoient la guerre civile.

Commencemens de diviſion entre Sparte & Athènes.

Les Athéniens pensèrent à rebâtir & à fortifier leur ville, dès que la défaite entière des Perſes eut diſſipé leurs alarmes. Rien n'étoit plus juſte ni plus néceſſaire. Cependant ils y trouvèrent un

Sparte s'oppoſe au deſſein de rebâtir Athènes.

obſtacle dans la politique ambitieuſe de Sparte, qui, conſidérant d'un œil jaloux leur puiſſance maritime, & la gloire qu'ils venoient d'acquérir, craignoit de voir paſſer entre leurs mains l'honneur du commandement. Elle allégua de faux prétextes de bien public. A l'entendre, l'intérêt de la Grèce exigeoit qu'on ne ſouffrît aucune place forte hors du Péloponnèſe, de peur que l'ennemi n'en fît une place d'armes, en cas de nouvelle invaſion. Thémiſtocle crut devoir oppoſer l'artifice à cette politique injuſte.

Thémiſtocle trompe les Spartiates, & leur parle enſuite avec fermeté.

Pendant qu'il négocioit lui-même auprès des Spartiates, qu'il les amuſoit par des lenteurs & par des paroles, hommes, femmes, enfans, tous à l'envi travailloient au rétabliſſement des murs d'Athènes. Sparte s'en plaint hautement. Thémiſtocle nie le fait, & demande qu'on le faſſe vérifier ſur les lieux. On envoie des députés : il avertit ſecrètement Athènes de les retenir pour otages. Quand tout eſt prêt, il déclare que les Athéniens ont uſé du droit commun, en pourvoyant à leur ſûreté ; que la ville eſt en état de défenſe ; qu'après tant de ſervices rendus à la Grèce, on ne peut ſans outrage les ſoupçonner de mauvais deſſeins ; que Sparte a tort de vouloir établir ſa puiſſance ſur la foibleſſe de ſes alliés ; qu'au reſte, il ne rougit point d'avoir employé

la ruſe, parce que *tout eſt permis pour le bien de la patrie.* Les Spartiates diſſimulèrent, ne pouvant donner l'eſſor au reſſentiment.

Il y a, ſans doute, des circonſtances où la ruſe devient néceſſaire contre la force & la mauvaiſe foi; mais le principe de Thémiſtocle ne peut autoriſer la perfidie & l'injuſtice. On ceſſe d'admirer ce grand homme, dès qu'il ceſſe de reſpecter les lois inviolables, qui doivent préſider à la conduite des gouvernemens, comme à celle des particuliers. Nous allons juger de ſa politique. Après avoir relevé Athènes, il vouloit en faire la première ville de la Grèce, & lui aſſurer le commandement dont Sparte ſe montroit trop jalouſe. Le port du Pirée conſtruit par ſes ſoins *, un décret d'ajouter vingt vaiſſeaux par an à la flotte, des privilèges pour attirer un grand nombre d'ouvriers & de matelots; toutes ces meſures n'annonçoient que de la prudence, puiſque la mer étoit proprement la reſſource de ſa patrie. Il ne s'en tint pas là. Un jour il demande

Projet injuſte de Thémiſtocle pour augmenter le pouvoir d'Athènes.

* Athènes avoit les ports de Munichie & de Phalère, trop petits & peu commodes. Le Pirée réuniſſoit tous les avantages; mais il étoit à deux lieues de la ville. La communication ſe fit par un long eſpace environné de murailles.

à l'assemblée du peuple qu'on lui donne quelqu'un, pour conférer sur un dessein de la dernière importance, qui étoit de nature à exiger le secret. On jette les yeux sur Aristide, on s'en rapporte à son jugement. Thémistocle lui communique son projet : c'étoit de brûler la flotte des alliés, moyen infaillible de rendre Athènes l'arbitre de toute la Grèce. Le rapport d'Aristide fut tel que la vertu devoit le dicter. Il déclara qu'il n'y auroit rien de plus utile, mais en même temps de plus injuste, que le projet de Thémistocle ; & tous les suffrages furent pour le parti de l'équité.

Ce projet rejeté comme injuste.

L'utilité de ce plan étoit au moins fort douteuse, quoi qu'en pensât Aristide. La Grèce, justement indignée, n'auroit pas manqué de réunir ses efforts contre une ville parjure ; la haine publique l'auroit poursuivie, sa gloire auroit disparu pour jamais ; & quel avantage enfin auroit pu compenser les pernicieux effets de cette entreprise ? Si la politique a pour but le bonheur des nations, elle n'y atteindra qu'en suivant les règles de l'équité ; car toute injustice expose au malheur, ne fût-ce que par l'infamie qui l'accompagne.

Il n'auroit produit que du mal.

Thémistocle montra bien plus de prudence dans l'assemblée des Amphictyons. Les Spartiates proposoient d'en exclure tous ceux qui n'avoient

Thémistocle empêche d'affoiblir la confédération des Grecs.

pas pris les armes contre Xerxès. Les Theſſaliens, les Argiens, les Thébains, & pluſieurs autres étant de ce nombre; & la ligue des Amphictyons ne comprenant qu'une trentaine de villes, très-médiocres pour la plupart, le décret propoſé l'auroit pu anéantir, ou l'auroit miſe à la diſcrétion de deux ou trois villes principales. Thémiſtocle s'y oppoſa, & ſes raiſons l'emportèrent. Il n'avoit en vue que l'intérêt particulier d'Athènes, comme auſſi les Spartiates ne cherchoient qu'à dominer dans le conſeil amphictyonique; mais ſon ſentiment étoit avantageux à toute la Grèce: le bien public demandoit qu'on reſſerrât les liens de la confédération, plutôt que d'en détacher les membres.

Décret populaire d'Ariſtide.

D'un autre côté, le peuple remuoit dans Athènes, & vouloit enlever aux riches le peu d'autorité que leur laiſſoit la démocratie. Ariſtide crut devoir céder à la fougue populaire. Il régla, par un décret, que le gouvernement ſeroit commun à toutes les claſſes de citoyens, & que les archontes pourroient être choiſis indifféremment parmi le peuple & parmi les riches. Une aveugle populace qu'on ne ſavoit comment réprimer, devint alors plus inſolente que jamais.

Avant J. C. 476. Pauſanias

Cependant Athènes touchoit au moment d'enlever à Sparte ſon ancienne ſupériorité ſur la

corrompu depuis la victoire de Platée.

Grèce. Elle n'eut beſoin pour cela que du mérite de quelques citoyens, & que des fautes d'un Spartiate corrompu. Les Grecs avoient envoyé une flotte, pour affranchir de la domination des Perſes ceux des alliés qui en portoient encore le joug. Pauſanias la commandoit en chef; Ariſtide & Cimon, fils de Miltiade, conduiſoient les Athéniens. Pauſanias, devenu arrogant & même voluptueux, depuis ſa victoire de Platée, ne conſervoit qu'une écorce des mœurs de ſa patrie. Le dégoût de la vertu diſpoſe au crime : il méditoit déja une trahiſon, en paroiſſant encore ſervir la Grèce. Ses hauteurs, ſon faſte, ſa dureté, les manières & la magnificence des Perſes qu'il affecta enfin, excitèrent l'indignation des alliés; tandis que les deux généraux d'Athènes leur inſpiroient le reſpect & la confiance par une conduite pleine de ſageſſe & de douceur. On ſe déclara bientôt; on ſe mit ſous la protection d'Athènes, on lui déféra le commandement; & Sparte eut aſſez de modération ou de prudence pour y renoncer. Quelle gloire Athènes auroit perdue, ſi elle avoit ſuivi auparavant le conſeil odieux de Thémiſtocle!

Le commandement eſt déféré aux Athéniens.

Sparte rappelle & punit Pauſanias.

Suſpect d'entretenir des intelligences avec l'ennemi, Pauſanias fut rappelé. Il exerçoit la puiſſance royale, comme tuteur d'un jeune roi;

mais les lois de Sparte le ſoumettoient au jugement des éphores. Une de ſes lettres écrite à Xerxès fut la conviction de ſon crime. Ne pouvant éluder cette preuve, il ſe réfugia dans le temple de Pallas. On n'oſoit l'arracher de cet aſyle : on en mura la porte, & ſa mère s'empreſſa elle-même à porter des pierres. Les éphores le laiſsèrent mourir de faim. Comme la ſuperſtition ſe gliſſe par-tout, on craignit bientôt d'avoir violé le temple ; & l'oracle de Delphes, conſulté ſur cet objet, ordonna d'y élever deux ſtatues en l'honneur du criminel, pour appaiſer la déeſſe Pallas.

Thémiſtocle, quelque temps auparavant, avoit ſubi l'oſtraciſme. Son banniſſement étoit le fruit de la haine qu'il s'étoit attirée, en ſe glorifiant trop de ſes ſervices. D'ailleurs, il méritoit de grands reproches : une fortune immenſe, acquiſe depuis qu'il ſe méloit des affaires, prouvoit aſſez qu'il n'avoit pas toujours pris pour règle l'intérêt public. Les Spartiates l'accusèrent comme complice de Pauſanias, dont en effet il avoit été le confident, mais dont il avoit déſapprouvé les deſſeins. Le peuple d'Athènes, le croyant coupable, voulut lui faire ſon procès. Il s'enfuit d'un lieu dans un autre, juſques chez Admète, roi des Moloſſes, qui, malgré d'anciens ſujets d'inimitié,

Thémiſtocle eſt banni par l'oſtraciſme & accuſé enſuite comme complice de Pauſanias.

refuſa généreuſement de le livrer à ſes ennemis. Des amis zélés mirent à couvert la plus grande partie de ſes tréſors. Il y eut néanmoins cent talens de confiſqués ; ſa première fortune n'avoit été que de trois talens.

Ariſtide eſt chargé des finances de la Grèce.

Un admirable déſintéreſſement rehauſſa au contraire le crédit & la gloire d'Ariſtide. Juſqu'alors la répartition des ſommes que les alliés fourniſſoient pour la guerre, avoit excité beaucoup de murmures, parce qu'elle n'étoit point ſoumiſe à des règles équitables. Quand Athènes fut en poſſeſſion du commandement, on forma un autre ſyſtême, pour établir l'ordre dans les finances publiques, dont la bonne adminiſtration décide principalement de la proſpérité des peuples. On réſolut de fixer les taxes en proportion des revenus de chaque ville, & d'avoir un tréſor commun dans l'île de Délos. Le plus difficile étoit de trouver un homme capable d'exécuter ce plan. Les ſuffrages ſe réunirent ſur Ariſtide. Son intégrité juſtifia un choix ſi glorieux. Il impoſa les taxes, il mania les finances, en homme auſſi éclairé qu'incorruptible. Il vint à bout de contenter tout le monde, (prodige inoui !) & de ſoutenir toutes les dépenſes avec quatre cents ſoixante talens, par une économie qui ſembloit doubler le tréſor. Les taxes augmentèrent conſi-

dérablement après lui. On devoit bien s'y attendre.

Admirable désintéreſſement d'Ariſtide.

Ce grand homme conſerva ſa pauvreté, en diſpoſant des revenus de la Grèce. Callias, ſon proche parent, le plus riche des Athéniens, ayant été accuſé; l'accuſateur lui reprochoit comme un crime l'indigence où il laiſſoit Ariſtide avec ſa famille. Pour ſe laver de ce reproche, il proteſte d'avoir ſouvent, & toujours inutilement, preſſé Ariſtide de recevoir de groſſes ſommes pour ſes beſoins; il en appelle à ſon témoignage. Ariſtide l'avoue. Les deſirs ſuperflus, dit-il alors, multiplient les beſoins de l'homme: le moyen de n'avoir ni ſoucis ni embarras eſt de ſe borner au pur néceſſaire. C'eſt ce qu'il avoit pratiqué.

Sa mort dans ſa pauvreté.

Il mourut dans cette honorable pauvreté. La république fit les frais de ſes funérailles, & ſe chargea de l'entretien de ſa famille. Platon le met d'un ſeul mot au-deſſus de ce qu'il y avoit alors de plus grand: Ariſtide s'eſt appliqué, dit-il, *à remplir Athènes de vertu.*

Il s'étoit formé auprès d'un grand homme.

Peut-être fut-il redevable de ſon mérite à un excellent citoyen, nommé Cliſthène, auquel il s'étoit attaché dans ſa jeuneſſe, & dont les leçons, ainſi que les exemples, développèrent en lui le germe de tant de qualités ſublimes. Heureux le jeune homme qui ſe ſent pénétré d'admiration

pour les grands hommes ! rien n'annonce mieux qu'il eſt capable de les imiter. Heureux ſur-tout, s'il en peut avoir un pour guide ! ſes progrès ſeront plus rapides & plus sûrs. Ce bonheur n'étoit point rare chez les anciens. Avec de l'émulation & du talent, on trouvoit bientôt quelque illuſtre perſonnage, dont le zèle ſe plaiſoit à cultiver les eſpérances de la patrie. On le ſuivoit conſtamment, on ſe formoit à ſon école, on ambitionnoit de ſe montrer digne d'un ſi beau modèle. Plutarque obſerve combien cette coutume fut avantageuſe. Elle l'a été quelquefois parmi nous, & le deviendra encore quand la frivolité fera place aux ſentimens d'honneur & de vertu.

CHAPITRE V.

Cimon augmente la gloire d'Athènes. --- Guerre entre les deux républiques.

UN digne élève d'Ariſtide, Cimon fils de Miltiade, eut après lui la plus grande autorité. Il augmenta même la gloire de ſa patrie, non-ſeulement par ſes exploits, mais par cette vertu douce & cette probité invariable qui ont tant d'empire ſur les cœurs. Une jeuneſſe déréglée l'avoit d'abord expoſé au mépris du peuple. Son exemple prouve que, ſi les égaremens du premier âge ſont toujours nuiſibles, on peut du moins les réparer. Les leçons du plus juſte des Grecs l'ayant formé également à la politique & à la vertu, il fit chaque jour des progrès dans la carrière du mérite. Athènes lui étoit en partie redevable du commandement. Il tourna l'inquiétude des citoyens contre les ennemis du dehors; il enleva aux Perſes beaucoup de places; il attaqua & détruiſit leur flotte ſur les côtes de Pamphilie; il remporta le même jour une grande victoire ſur leur armée de terre; il les chaſſa de la Thrace, y établit une colonie, ſoumit l'île de Thaſe après

Cimon, digne ſucceſſeur d'Ariſtide.

Sa politique.

Ses ſuccès contre les Perſes.

un ſiége de trois ans, & répandit la terreur juſqu'à la cour du *grand-roi*.

Thémiſtocle réfugié auprès d'Artaxerxès.

Xerxès avoit été aſſaſſiné par Artaban, capitaine de ſes gardes. Son fils Artaxerxès, ſurnommé Longuemain, régnoit alors. Thémiſtocle, toujours pourſuivi par les Grecs, ne trouvant plus de ſûreté en Europe, s'étoit retiré auprès de ce prince, dont il gagna la confiance en jurant une haine implacable à ſa patrie. Selon Plutarque, le roi de Perſe, quelques années après, voulant lui faire porter la guerre au ſein de l'Attique, il s'empoiſonna pour ſe délivrer d'une commiſſion qui le révoltoit. Au contraire, Thucydide, preſque contemporain, le croyoit mort de maladie *.

On doit le blâmer, même en l'admirant.

Thémiſtocle fut un de ces hommes preſque auſſi dignes de blâme que de louanges, dont le génie enlève l'admiration, & dont le cœur paroît ſouvent dépravé. Il ſauva la Grèce du danger où elle ſe trouvoit ; il créa la puiſſance d'Athènes. Un peuple reconnoiſſant lui auroit pardonné bien

---

* Thémiſtocle ne mourut qu'après le banniſſement & le rappel de Cimon. L'enchaînement des idées m'a fait anticiper un peu ſur les dates. Ce n'eſt point ici un abrégé chronologique ; ce doit être plutôt un ouvrage de raiſonnement.

des fautes. On vante avec raiſon, cette parole qu'il dit, après avoir donné ſa fille à un honnête homme pauvre : *J'aime mieux le mérite ſans bien, que le bien ſans mérite ;* mais il avoit amaſſé de quoi enrichir ſa fille & ſon gendre. En un mot, l'intérêt & l'ambition étoient la principale règle de ſa conduite ; l'équité le touchoit peu, & il ne le diſſimuloit point. Quelqu'un lui conſeillant d'être impartial envers tous les citoyens, & lui diſant qu'il mériteroit par-là les plus grands éloges : *A dieu ne plaiſe*, répondit-il, *que je ſois aſſis ſur un tribunal où mes amis ne trouvent pas plus de faveur que les autres!* Mais les amis de l'ambitieux ſont d'ordinaire ou ſes complices ou ſes flatteurs. Reprenons le fil des événemens.

Les Égyptiens ſe révoltèrent contre les Perſes, & furent ſecourus par les Athéniens, qui d'abord leur firent gagner des batailles. Si l'Égypte avoit été auſſi belliqueuſe que la Grèce, auſſi jalouſe de la liberté, elle eût, ſans doute, profité des circonſtances & rétabli ſa réputation. La guerre finit par un nouvel eſclávage. Les Perſes, quoique amollis, conſervoient une grande ſupériorité ſur ce peuple. Ils battirent même les Athéniens, dont le nombre étoit inſuffiſant. Artaxerxès avoit ſollicité les Spartiates contre Athènes, ſans que ſes offres ni la jalouſie puſſent leur faire trahir la

Les Égyptiens révoltés contre les Perſes, & vaincus.

confédération. Cependant un funeſte levain de diſcorde devoit bientôt diviſer cruellement les deux républiques.

Avant J. C. 470. Malheurs de Sparte.

Des malheurs que Sparte eſſuya coup ſur coup, ſervirent à manifeſter les ſentimens que les Athéniens avoient pour elle. Un horrible tremblement de terre en renverſa preſque toutes les maiſons ; les Hélotes brisèrent leurs chaînes, prirent les armes, ſe liguèrent avec les Meſſéniens, & avec d'autres ennemis de leurs maîtres. On réclama dans cette extrémité le ſecours d'Athènes.

Cimon détermine les Athéniens à la ſecourir.

L'orateur Éphialte, partiſan de Périclès, qui étoit déja en crédit, ſoutint que loin de ſecourir l'ambitieuſe rivale d'Athènes, il falloit ſe féliciter de ſes pertes, & la laiſſer enſevelie ſous ſes ruines. Cimon avoit trop de lumières & de grandeur d'ame, pour adopter cette fauſſe politique, quoique les Spartiates en euſſent donné l'exemple. Indépendamment de la foi des traités, de l'intérêt commun de la Grèce, des principes de généroſité & d'honneur, il voyoit que Sparte étoit un frein néceſſaire à la licence des Athéniens. Il combattit fortement les prétextes ſpécieux de l'ambition ; il démontra qu'on ne devoit pas laiſſer *la Grèce boiteuſe*, *ni Athènes ſans contre-poids* ; enfin, il perſuada ; & chargé de porter lui-même le ſecours, il remplit ſa commiſſion en vrai patriote.

Quelque temps après, les Spartiates ayant ſur les bras les mêmes ennemis, s'adreſsèrent encore aux Athéniens. Cimon leur amena encore des troupes; mais ils les renvoyèrent par une défiance injurieuſe. Cette inſulte mit en fureur la populace d'Athènes. Elle ſe vengea ſur l'homme le plus innocent & le plus reſpectable. Cimon fut banni par la faction de Périclès, comme s'il eût favoriſé Sparte contre les intérêts de ſa patrie. (Nous verrons dans le chapitre ſuivant, les reſſorts que Périclès employoit pour dominer.) Bientôt la guerre s'allume entre les deux républiques. L'illuſtre exilé vient avec empreſſement offrir ſes ſervices à l'armée athénienne. On lui ordonne de ſe retirer. Ses amis, au nombre de cent, ſoupçonnés comme lui, & voulant diſſiper des ſoupçons injuſtes, animés par ſes exhortations, s'étant fait de ſon armure une eſpèce d'étendard, combattirent pour leur patrie avec tant de bravoure, qu'ils ſe firent tous tuer. Les Athéniens furent vainqueurs à cette bataille de Tanagre, en Béotie; triſte prélude des horreurs que devoit produire la diſcorde.

Guerre entre les deux républiques.

Injuſte banniſſement de Cimon.

Les préjugés contre Cimon ſe diſſipèrent, parce que l'on ſentoit chaque jour combien ſon abſence étoit nuiſible. Il fut rappelé après cinq ans; Périclès, ſon rival, propoſa lui-même le

Cimon rappelé.

décret. Ces exemples de patriotiſme réparoient du moins de temps en temps les fautes des paſſions. Le premier ſoin du vertueux citoyen fut de conclure une trève avec les Spartiates. Il reprit enſuite ſon excellent ſyſtême, qui étoit d'occuper les Athéniens contre l'ennemi étranger, ſoit pour augmenter leur puiſſance par des moyens légitimes & glorieux, ſoit pour fixer leur inquiétude & prévenir les effets de leurs cabales. Il remporta de nouvelles victoires ſur les Perſes; il achevoit la conquête de l'île de Chypre, pour paſſer de-là en Égypte, où les ennemis avoient eu des avantages conſidérables. Le trône de Cyrus ſembloit être alors menacé d'une révolution prochaine.

Il finit la guerre civile, & occupe les Athéniens contre les Perſes.

Avant J. C. 449. Traité d'Artaxerxès avec les Grecs.

Artaxerxès eut la prudence de chercher la paix. On fit un traité dont voici les conditions: » Que » toutes les villes grecques de l'Aſie ſeroient » libres, & pourroient choiſir les lois & le gou- » vernement qui leur conviendroient le mieux; » que les Perſes ne navigueroient plus depuis le » Pont-Euxin juſques aux côtes de la Pamphylie; » qu'aucun de leurs généraux n'approcheroit de » ces mers, avec des troupes, à la diſtance de trois » journées; & que les Athéniens ne feroient aucune » hoſtilité contre les états du roi. «

Fin de la guerre Médique.

La guerre Médique (c'eſt le nom qu'on lui donne) avoit duré cinquante & un ans, depuis la

priſe & l'incendie de Sardes. Dans le cours ordinaire des choſes humaines, elle auroit dû écraſer la Grèce : la Grèce triompha cependant. On ne peut trop obſerver que ce prodige fut l'ouvrage du génie & de la ſageſſe, encore plus que de la valeur. Miltiade fit beaucoup à Marathon, & Pauſanias à Platée ; mais les conſeils de Thémiſtocle, d'Ariſtide & de Cimon firent plus encore. La marine & les finances entre leurs mains étoient les ſources fécondes de la proſpérité publique.

Mort de Cimon ; ſa vertu dans les richeſſes.

La mort de Cimon fut une perte irréparable. Riche & déſintéreſſé, ſes richeſſes, ſans donner la moindre atteinte à ſa vertu, la rendirent plus avantageuſe aux citoyens. En tout temps ſes jardins leur étoient ouverts ; ſa table, frugale & abondante, étoit celle des pauvres, auſſi-bien que de ſes amis, & loin de capter par ce moyen la faveur du peuple, il ſe déclara toujours contre les abus de la démocratie. On lui fit un crime d'être juſte & modéré envers les Spartiates. C'eſt ainſi que jugent les paſſions.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Depuis le gouvernement de Périclès, juſqu'au règne de Philippe de Macédoine.

CHAPITRE PREMIER.

Gouvernement de Périclès, juſqu'à la guerre du Péloponnèſe.

Caractère de Périclès.

UN génie s'étoit élevé dans Athènes, auſſi vaſte, auſſi profond, plus cultivé par l'étude qu'aucun de ceux dont elle avoit reçu tant de gloire, mais plus dangereux, s'il abuſoit de ſes talens. Je parle de Périclès, homme d'une naiſſance illuſtre, d'un goût exquis, d'une ſagacité admirable, grand orateur, grand politique, quelquefois grand citoyen, & qui cependant fit beaucoup de mal à ſa patrie, parce qu'il eut l'ambition d'y dominer.

Son éloquence perfectionnée par la philoſophie.

Son principal inſtrument, pour l'exécution de ſes deſſeins, fut l'éloquence, cet art tantôt divin, tantôt funeſte, ſuivant l uſage qu'on en fait. Élevé par le philoſophe Anaxagore, il avoit appris de lui

lui à reconnoître l'intelligence ſuprême, à mépriſer les vaines terreurs & les puérilités biſarres de la ſuperſtition; à nourrir ſon ſtyle de penſées & non de mots, & à lui donner une énergie victorieuſe, qui ne peut naître que de la raiſon épurée. Athènes étoit remplie d'orateurs, depuis que la tribune aux harangues ſervoit de théâtre à quiconque vouloit briller & acquérir du crédit; mais aucun n'avoit pu, comme Périclès, ſubjuguer la multitude par la perſuaſion.

Il étudia ſur-tout les hommes: il connut à fond le génie des Athéniens, & tous les reſſorts par leſquels un fin politique pouvoit devenir leur maître. Les voyant amoureux d'une liberté exceſſive, juſqu'à prendre ombrage de la réputation des grands hommes, juſqu'à les bannir lorſque leurs ſervices les rendoient les plus reſpectables, il affecta d'abord de l'éloignement pour les affaires, ſe montra peu à la ville, & parut n'ambitionner que la gloire des armes. Enſuite, ſaiſiſſant l'occaſion favorable, où Cimon, le ſeul concurrent qu'il pût avoir, étoit occupé au-dehors d'entrepriſes militaires, il ſe produiſit, déguiſa ſon caractère, flatta le peuple, prit le rôle d'homme d'état, renonça aux plaiſirs, aux ſociétés, & ſe livra entièrement aux affaires publiques.

Sa politique pour parvenir au gouvernement.

Il ſe montre rarement dans les aſſemblées.

Plus habile que Thémiſtocle, il ſut prévenir les dégoûts de la multitude, en évitant les aſſemblées, quand ſa préſence n'y étoit pas néceſſaire : ſes amis, ſes agens y parloient pour lui. Moins il faiſoit étalage de ſes talens, plus il étoit applaudi, lorſqu'il jugeoit à propos de les déployer.

Il corrompt les Athéniens par des profuſions pernicieuſes.

Sa fortune ne lui permettoit pas d'imiter les libéralités de Cimon : c'étoit pourtant le meilleur moyen de s'attacher beaucoup d'amis ou de partiſans. Il y ſuppléa aux dépens de la patrie. Non-ſeulement il fit partager aux citoyens les terres conquiſes, mais encore il leur fit diſtribuer les deniers publics pour des jeux, des ſpectacles, & même pour les fonctions preſcrites par les lois. Quiconque aſſiſtoit aux tribunaux, ou aux aſſemblées du peuple, avoit ſon ſalaire. Les Perſes, on peut le dire, n'avoient pas fait tant de mal aux Athéniens en ravageant leur pays. Les finances diſſipées par d'inutiles profuſions, les mœurs corrompues par le goût des plaiſirs & par l'avidité des richeſſes, la fureur des ſpectacles irritée par un attrait invincible, l'oiſiveté nourrie par des reſſources auparavant inconnues, la licence des aſſemblées populaires augmentée par le concours d'une populace avide, les fonctions de citoyen avilies par une ſorte de

vénalité : tels furent les fruits de l'ambitieuſe politique de Périclès.

Il alla encore plus loin. Comme le ſort ne lui avoit procuré aucune des charges qui ouvroient l'entrée de l'aréopage, cet illuſtre tribunal devint l'objet de ſa haine, ſans doute parce qu'il en redoutoit l'autorité & la juſtice. Il anima contre lui le peuple dont il dirigeoit tous les mouvemens ; il vint à bout de lui enlever les cauſes les plus importantes. Athènes oublia ſes lois ; le gouvernement changea au gré d'un ſeul homme. Cimon vivoit alors, & étoit occupé contre les Perſes. Lorſqu'à ſon retour, il gémit de ce renverſement de principes ; lorſqu'il répéta, ſelon ſa coutume, que l'on ne voyoit rien de pareil à Lacédémone ; il fut regardé comme l'ennemi d'Athènes, & ſacrifié par l'oſtraciſme au corrupteur de l'état.

Il affoiblit l'aréopage.

Après la mort de Cimon, l'autorité de Périclès s'accrut toujours. Maître des finances, il les prodigua en édifices, en ſtatues, en décorations, propres à charmer le peuple, & à faire d'Athènes la plus belle ville du monde. Alors s'élevèrent, ſous la direction de Phidias, ces chefs-d'œuvre d'architecture & de ſculpture qui ont été des modèles du bon goût, & qui, pluſieurs ſiècles après, conſervoient encore toute leur beauté ;

Il orne Athènes de ſuperbes édifices.

monumens auſſi ſupérieurs à ceux des Égyptiens, que la perfection eſt au-deſſus du giganteſque.

Plaintes des alliés ſur la diſſipation du tréſor.

Les alliés ſe plaignirent hautement que le tréſor commun, deſtiné à la défenſe du pays & à la guerre contre les barbares, fût conſacré à l'embelliſſement d'une ſeule ville. Ils avoient raiſon ; mais Périclès avoit le talent de la parole & les ſuffrages du peuple. A l'entendre, » cet » argent appartenoit aux Athéniens, dès qu'ils » rempliſſoient leurs engagemens, dès qu'ils » fourniſſoient aux dépenſes néceſſaires de la » ligue ; Athènes étant bien pourvue d'armes & » de vaiſſeaux, elle devoit, par un noble uſage » de ſes richeſſes, mériter l'admiration des ſiècles » futurs, & en même temps aſſurer la ſubſiſtance » des citoyens ; or rien n'y contribuoit davantage » que les ouvrages publics, qui excitent tous » les arts, exercent tous les bras & tous les » talens, & font naître de la même ſource l'orne- » ment & l'abondance. «

Périclès inexcuſable en ce point.

On voit au premier coup-d'œil ce qu'il y a de foible dans ces réponſes. Les contributions des alliés pouvoient-elles donc tourner au profit d'Athènes? l'uſage n'en étoit-il pas fixé? s'il y avoit du ſuperflu, ne devoit-il pas ſervir au ſoulagement des alliés mêmes? Loin de diminuer les taxes, Périclès les augmenta de près d'un

tiers; pour quel beſoin? ſans doute, pour ces faſtueuſes dépenſes. Trois mille ſept cents talens qu'elles coûtèrent, étoient une ſomme exceſſive, comparés au revenu de l'Attique, qui, ſelon Démoſthène, ſe réduiſoit à cent trente talens *. En diſſipant le tréſor, on s'expoſa aux malheurs d'un avenir incertain. L'ancienne ſimplicité de mœurs ſe perdit, ce qui fut un plus grand mal. Dans une riche monarchie, Périclès auroit mérité les mêmes éloges que Colbert en France; mais il doit être blâmé comme miniſtre d'une république. On en jugera par les faits.

Son déſintéreſſement vanté par Plutarque.

Plutarque vante ſon déſintéreſſement, ſa frugalité, ſon économie domeſtique. Ces vertus ſont très-reſpectables, mais ne juſtifient point ſon gouvernement. D'ailleurs, s'il n'ajouta pas une obole à ſon patrimoine; comment expliquer ce que rapporte le même hiſtorien? Il aſſure que Périclès, entendant les clameurs qui s'élevoient contre lui, offrit au peuple de payer à ſes propres dépens tous les ouvrages, pourvu que les inſcriptions ne portaſſent que ſon nom. La vanité des Athéniens ne pouvoit y conſentir, quand la choſe eût été poſſible. On s'écria qu'il étoit le maître de puiſer dans le tréſor.

Il offre de payer à ſes frais les ouvrages publics; à quelle condition?

* Troiſième Philippique.

Périclès, maître de la république.

Les riches lui avoient ſuſcité un adverſaire puiſſant, dans la perſonne de Thucydide, beau-frère de Cimon. L'un ou l'autre devoit ſuccomber. Thucydide fut le plus foible, & ſubit la rigueur de l'oſtraciſme. Alors s'érigeant une eſpèce de royauté, Périclès maîtriſa tellement le peuple, que, ſans avoir la même complaiſance qu'autrefois pour ſes caprices, il conſerva toujours le même empire ſur ſes délibérations. Une haute réputation de probité fortifioit l'aſcendant que lui donnoient l'éloquence & la politique. Il y ajouta la gloire des armes, par quelques expéditions militaires, où il réuſſit toujours en ménageant avec ſoin le ſang des citoyens, qu'il auroit voulu, diſoit-il, rendre immortels.

Il établit des colonies; ſa flotte.

Athènes étoit ſurchargée d'une multitude d'hommes également pauvres & oiſifs, inquiets & turbulens. Il ſentoit le beſoin de les occuper, de les éloigner même de manière à les rendre utiles. Pour cela il établit pluſieurs colonies, dont les liaiſons avec la métropole devoient augmenter ſa puiſſance : celle de Thurium, en Italie, devint célèbre. Chaque année, il équipoit une flotte de ſoixante vaiſſeaux : il y ſoudoyoit pendant huit mois un grand nombre de miſérables, qui ne ſervoient auparavant qu'à troubler

l'état, & il en faiſoit des marins, capables de le bien ſervir. En un mot, Périclès ſavoit employer les hommes : c'eſt un des plus grands ſecrets de la politique.

On accuſe ſes amis pour le perdre.

Tant de gloire & d'autorité augmentent la haine de ſes envieux. On cherche les moyens de le perdre ; on commence par attaquer ſes amis. Phidias eſt accuſé d'avoir volé le public, ſur-tout en faiſant la magnifique ſtatue de Minerve. Il prouve ſon innocence : l'or qui lui avoit été donné pour cet ouvrage, détaché de la ſtatue & peſé, ſe retrouve tout entier. On ne laiſſe pas de le traîner en priſon, & il y meurt. La fameuſe Aſpaſie de Milet, femme d'un génie ſupérieur, que Périclès aimoit tendrement, & qu'il avoit enfin épouſée ; cette femme, dont Socrate ſe glorifioit d'avoir été le diſciple, eſt accuſée d'impiété & de débauches *. Son éloquence, les larmes de Périclès la ſauvent à peine. On venoit de faire

Procès de Phidias, d'Aſpaſie & d'Anaxagore.

Décret abſurde contre les philoſophes.

* Thargélie, autre femme célèbre de Milet, qui paſſe, comme Aſpaſie, pour avoir été une courtiſane, s'étoit déja immortaliſée par ſon eſprit & ſon ſavoir. On dit que Xerxès l'envoya en Grèce pour attirer les peuples dans ſon parti, & qu'elle le ſervit utilement ; on dit encore qu'elle ſe maria quatorze fois, que ſon dernier mari fut un roi de Theſſalie, & qu'elle vécut trente ans ſur le trône.

paſſer en loi un décret perfide, par lequel il étoit ordonné de dénoncer quiconque, ſous prétexte de philoſophie, expliquoit les phénomènes de la nature, d'une manière oppoſée à la religion du pays, c'eſt-à-dire, ſans y faire intervenir les divinités de la mythologie grecque. En conſéquence Anaxagore, qui le premier avoit établi par la raiſon l'exiſtence de dieu, eſt cité comme impie, & Périclès, déſeſpérant de ſa juſtification, l'engage à prendre la fuite. (Tous les grands hommes, diſciples de ce philoſophe, furent accuſés du même crime.) C'étoit moins à lui qu'à Périclès qu'on prétendoit porter le coup.

Périclès accuſé lui-même.

Enfin le ſuccès enhardit les accuſateurs. Ils l'attaquèrent directement lui-même comme voleur des deniers publics; on fit un décret pour l'obliger à rendre ſes comptes. Tandis qu'il s'y préparoit, Alcibiade encore jeune dit un jour : *Il devroit plutôt penſer à ne les pas rendre.* En effet, Périclès ſe délivra de ce ſoin par la guerre du Péloponnèſe, à laquelle, ſelon les uns, il ceſſa pour lors de s'oppoſer, ou qu'il excita, ſelon les autres, pour ſon intérêt particulier. Plutarque accuſe de malignité ceux qui lui font ce reproche; Thucydide, hiſtorien encore plus croyable, aſſure que ſon adminiſtration intègre le mettoit

On lui ordonne de rendre ſes comptes.

Il ſe délivre de ce ſoin par la guerre du Péloponnèſe.

au-deſſus de la calomnie. Mais quand on réfléchit ſur le caractère de Périclès, ſur ſon ambition & ſa politique, ſur les affaires que lui ſuſcitèrent ſes ennemis, il paroît impoſſible de le laver de tout ſoupçon à cet égard. C'eſt une témérité, comme l'obſerve Plutarque *, de fouiller dans le cœur des grands hommes pour leur prêter des intentions, & de donner une mauvaiſe tournure à ce qui peut être interprété favorablement. Cette maxime vraie, il l'applique à Périclès, en ſuppoſant que ſa conduite paſſée n'annonçoit que le zèle du bien public. Mais en cela il ſe contredit lui-même. On ſe trompe rarement, lorſqu'on juge des actions par le caractère & les principes des hommes.

Si les ſoupçons contre lui ſont légitimes.

Quoi qu'il en ſoit, différentes cauſes produiſirent la guerre du Péloponnèſe, l'un des principaux événemens de cette hiſtoire. Athènes, fière de ſes ſuccès & de ſa puiſſance, n'ayant plus cette modération, qui lui avoit procuré le commandement, inſpiroit à la Grèce autant de haine que de jalouſie. Elle avoit ruiné les Samiens, aſſujetti les Éginètes, interdit aux Mégariens l'entrée de ſes ports & de ſes marchés; elle avoit aliéné les Corinthiens, en prenant parti pour les

Griefs des alliés contre Athènes.

* *De Herodoti malign.*

Corcyréens qui leur faiſoient la guerre; elle avoit ſoumis au tribut, & enſuite révolté par ſa tyrannie, Potidée en Macédoine, colonie de Corinthe, enfin, les Athéniens aſſiégeoient Potidée, ils preſſoient vivement ce ſiège. C'eſt-là que Socrate ſe montra auſſi intrépide guerrier, qu'il étoit grand philoſophe: il ſe fit admirer comme un héros, & comme l'exemple de l'armée: il ſauva ſon cher Alcibiade.

L'affaire eſt agitée à Sparte.

Les Corinthiens & les autres mécontens s'adreſſent à Sparte; lui repréſentent l'ambition & les injuſtices des Athéniens, la néceſſité d'y oppoſer une barrière; qu'ils menacent la liberté de toute la Grèce; qu'ils tendent à leur but avec une activité & une promptitude incroyables, tandis que les Spartiates, avec trop de bonne foi & de lenteur, laiſſent croître cette puiſſance, toute prête à les écraſer. L'ambaſſadeur d'Athènes répondit pour ſa patrie, que les Grecs lui avoient déféré eux-mêmes le commandement; qu'ils devoient ſe ſouvenir de ſes ſervices; qu'un funeſte eſprit d'indépendance pouvoit ſeul exciter contre elle leurs murmures; mais qu'elle ſauroit bien ſe défendre, ſi on l'attaquoit au mépris des engagemens les plus ſacrés. Il inſinua (choſe étrange, même dans un gouvernement monarchique!) que de tous temps les plus forts

étoient les maîtres, & que c'étoit l'ordre de la nature.

Cette réponſe ne ſatisfit point. Tous les alliés réſolurent de prendre les armes, quoique le roi de Sparte, Archidamus fût pour les voies de douceur. On entama cependant une négociation, afin de gagner du temps. On demanda aux Athéniens pluſieurs articles, ſur-tout qu'ils levaſſent le ſiège de Potidée. Périclès, dans la ſituation critique où il ſe trouvoit, inſiſta ſur la gloire d'Athènes, vanta ſes reſſources *, expoſa les riſques d'une molle condeſcendance, & fit rejeter les propoſitions. Ainſi, la guerre devenant inévitable, il en traça le plan général. Son ſyſtême étoit de craindre peu le ravage des terres, & beaucoup la perte des hommes; de ne point haſarder de bataille contre des

Périclès décide les Athéniens à la guerre.

Son plan.

* Selon Diodore de Sicile, il repréſenta qu'il y avoit encore ſix mille talens dans le tréſor, outre les richeſſes immenſes renfermées dans les temples, ou chez les particuliers; qu'on avoit ſur pied une armée de douze mille hommes, ſans compter les garniſons & les troupes des colonies; que la flotte étoit de trois cents voiles, & pouvoit être augmentée facilement. Périclès, (on doit l'avouer,) n'avoit pas tout ſacrifié au luxe.

ennemis ſupérieurs en nombre ; mais de pourvoir à la ſureté de la ville, & de s'attacher principalement à la marine, qui faiſoit la force d'Athènes.

CHAPITRE II.

Commencemens de la guerre du Péloponnèſe. --- Alcibiade. --- Les Athéniens vaincus en Sicile.

LA guerre du Péloponnèſe, écrite preſque en entier par Thucydide, un des meilleurs hiſtoriens & des meilleurs capitaines de l'antiquité, fournit dans un eſpace de vingt-ſept ans beaucoup de détails, intéreſſans pour les militaires, mais dont je ne dois point charger cet ouvrage ; ils fatigueroient inutilement les autres lecteurs. Les Spartiates avoient dans leur parti preſque tout le Péloponnèſe, & de plus la Phocide, la Béotie, les Locriens, les Mégariens, &c. Leur armée montoit à ſoixante mille hommes. Celle d'Athènes ſe réduiſoit à environ quinze mille, ſans compter ſeize mille habitans de tout âge, armés pour la défenſe de la ville. Périclès ne pouvoit tenir la campagne avec ſi peu de troupes. Il eut beſoin de toute ſon éloquence pour engager les Athéniens à quitter leurs terres, & à ſe tenir enfermés dans leurs murailles, tandis que les ennemis porteroient le ravage juſqu'aux portes de leur

Avant J. C. 431. Forces des deux partis.

Les Athéniens abandonnent leurs terres.

ville. L'Attique fut dévaſtée ; mais les galères d'Athènes ne firent pas moins de mal au Péloponnèſe. On connut alors l'utilité des ſciences : une éclipſe de ſoleil auroit abattu le courage des troupes, frappées des terreurs de la ſuperſtition, ſi Périclès ne leur avoit pas expliqué la cauſe de ce phénomène.

Eclipſe expliquée par Périclès.

Après la campagne, on le chargea de faire l'oraiſon funèbre de ceux qui avoient été tués. C'étoit l'uſage d'Athènes, plus utile ſans doute que celui de célébrer la mémoire des grands, quelque dignes qu'ils ſoient de l'oubli ou de la cenſure. Périclès, dans ſon diſcours, exalte la gloire de ces guerriers, qui ont répandu leur ſang pour l'état ; il enflamme par leur exemple l'émulation & le courage ; il dit à leurs frères & à leurs enfans, qu'ils ne peuvent atteindre à leur renommée ſans de ſublimes efforts, que l'envie & la haine pourſuivent l'homme vivant, pour lui enlever ſa gloire, mais qu'on rend juſtice à ceux qui ne ſont plus. Enfin, cet éloge inſpire la vertu & l'héroïſme. L'orateur fut reconduit en triomphe par les mères & les veuves des morts, tranſportées de joie ou d'enthouſiaſme.

On le charge de l'oraiſon funèbre des morts.

Avant J. C. 430.

Une peſte affreuſe ravagea l'Attique. On raconte, malgré le ſilence de Thucydide, qu'elle exerça le zèle du fameux médecin Hippocrate,

La guerre continue malgré la peſte.

qui rejetant des offres magnifiques du *grand-roi*, ſe conſacra généreuſement au ſervice des Grecs ſes concitoyens. Ce fléau n'empécha point de continuer la guerre. Le malheur aigrit les ames. On s'emporte contre Périclès, & on l'accuſe des maux publics. Il déploie ſon éloquence ordinaire; il répète les noms impoſans de gloire & de liberté: il repréſente qu'on ne doit point lui imputer ce que la prudence ne pouvoit nullement prévoir; qu'on eſt trop affecté du mal préſent, & trop peu ſenſible au bien à venir; qu'il faut ſouffrir patiemment les maux que le ciel envoie, & repouſſer avec courage ceux qui nous viennent des hommes, &c. Toutes ſes raiſons ne calment point le chagrin d'un peuple volage. On le condamne à une amende, on le dépouille du commandement; mais on ſe repent auſſi-tôt: on lui demande pardon; on le détermine à reprendre les rênes du gouvernement de l'état. Tel étoit le caractère des Athéniens.

Périclès conſidéré comme l'auteur des maux publics.

Il eſt condamné & rétabli.

Cet homme rare qui, par un prodige d'habileté, avoit fixé quarante ans la légéreté d'Athènes, mourut peu après de la peſte. Neuf trophées, monumens d'autant de victoires, le progrès des ſciences, des arts, du commerce & de la marine, fournifſent une ample matière à ſon éloge. Il dit en mourant que ce qu'il y avoit de plus glorieux

Mort de Périclès.

dans ſa vie, étoit *de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen.* Mais n'avoit-il pas fait des plaies mortelles à ſa patrie ? & comment Plutarque peut-il tant louer ſa vertu, après l'avoir peint comme le corrupteur des mœurs publiques ? On raconte que ſur la fin, accablé d'affaires, il négligeoit Anaxagore, au point que ce philoſophe alloit mourir de déſeſpoir. Périclès l'ayant appris, courut le conſoler, le pria inſtamment de vivre, lui repréſenta combien il avoit beſoin de ſes avis. *Ceux qui ont beſoin de la lumière d'une lampe*, lui répondit Anaxagore, *ont ſoin d'y verſer de l'huile.*

Plaintes d'Anaxagore ſur ſon compte.

Si Périclès fut l'auteur de la guerre du Péloponnèſe, la rivalité implacable de Lacédémone & d'Athènes en fut le premier principe. Les effets en devoient être affreux, puiſque la haine s'envenimoit par les hoſtilités. La guerre entre des républicains a un caractère ſingulier d'acharnement. Comme le remarque M. l'abbé de Mably, » les monarchies peuvent oublier les injures » qu'elles ont reçues, parce que le prince imprime » ſon caractère à ſa nation, & qu'il peut n'être » ni vindicatif, ni ambitieux, ni jaloux. Mais » dans des républiques, telles que celles de la » Grèce, où la multitude gouverne, quel ma- » giſtrat pouvoit réſiſter au torrent de l'opinion publique,

Acharnement entre les deux républiques.

» publique, & la détourner ? Les Grecs ne » devoient plus avoir d'autre politique que celle » de leurs paſſions *. »

On vit, en effet, Potidée ſoutenir trois ans de ſiège, & la chair humaine y ſervir d'alimens à des citoyens affamés. On vit Sparte oubliant ſon honneur pour ſatisfaire ſa vengeance, rechercher l'amitié du roi de Perſe, & lui demander du ſecours. On vit les deux républiques faire mourir des ambaſſadeurs arrêtés en chemin, comme pour fermer toutes les voies de réconciliation par des excès de cruautés. Les ſièges, les combats, les incurſions perpétuelles, forment une longue ſuite de barbarie. Cléon, homme vil, harangueur inſolent, gouvernoit les Athéniens, & ne leur inſpiroit que des réſolutions violentes. Naturellement moins modérés que les Athéniens, les Spartiates ſuivoient l'impulſion de leur caractère. Craignant un ſoulèvement des Hélotes, ils en choiſirent deux mille des plus braves, qui avoient le mieux ſervi dans l'armée; ils les promenèrent couronnés de fleurs, comme pour récompenſer leurs ſervices; & tous ces malheureux diſparurent, victimes ſans doute d'une perfidie atroce. On ne croira pas que les ennemis fuſſent traités plus humainement.

La guerre ſe fait avec barbarie de part & d'autre.

Cléon gouverne Athènes.

Cruauté des Spartiates envers les Hélotes.

* Voyez les *Obſervations ſur les Grecs.*

Trève inutile après dix ans de guerre.

La guerre duroit depuis dix ans avec la même fureur, & à-peu-près les mêmes ſuccès, ou les mêmes pertes de part & d'autre. Il étoit impoſſible que tant de maux ne fiſſent déſirer la paix. Le déclamateur Cléon, & Braſidas, général de Lacédémone, en écartoient les propoſitions; celui-ci par intérêt de gloire, celui-là par fougue d'orgueil & d'arrogance. Tous deux moururent. On fit une ſuſpenſion d'armes; on conclut enſuite une trève pour cinquante ans. Alors on vit renaître une apparence de concorde; mais la haine reſtoit dans les cœurs, la mauvaiſe foi avoit pris la place de l'équité, & l'ambition ne ſavoit plus ſe contenir.

Avant J. C. 422.

Apparence de concorde, mais la haine reſte dans les cœurs.

Alcibiade veut renouveler la guerre par ambition.

Un jeune homme, illuſtre par ſa naiſſance, diſtingué par ſa figure & par ſes richeſſes, plein de talens & de vices; vertueux quelquefois, lorſqu'il écoutoit les leçons de Socrate, ſon maître & ſon ami: preſque toujours entraîné aux déſordres, quand il ſuivoit ſes propres penchans & les conſeils de ſes flatteurs; mais capable de revêtir toutes ſortes de caractères & de formes, pour tirer avantage des conjonctures; Alcibiade, qui aſpiroit au gouvernement d'Athènes, ennemi du calme, fondant ſes projets ambitieux ſur les troubles & ſur la guerre, travailloit à rallumer un feu mal éteint, & ne pouvoit manquer d'y

réuſſir. *Courage*, lui diſoit un jour Timon, le fameux miſanthrope; *courage*, *mon fils! tu fais fort bien de t'élever; car c'eſt pour la ruine de tout ce peuple.*

Son audace s'étoit montrée dès l'enfance, & Plutarque en raconte un trait ſingulier. Il jouoit au milieu d'une rue. Arrive une charrette; il crie au charretier d'arrêter. Cet homme va ſon train; les autres enfans ſe retirent, Alcibiade ſe jette à terre, s'étend ſur le paſſage, & défie le payſan de lui paſſer ſur le corps avec ſa voiture. Cette opiniâtreté pouvoit le perdre: elle réuſſit alors. Son audace dès l'enfance.

Il poſſédoit l'art de manier les eſprits. Comme ſon libertinage l'expoſoit à la cenſure, pour détourner l'attention des médiſans, il s'aviſa un jour de faire couper la queue à un très-beau chien qu'il avoit. Ce fut bientôt la nouvelle d'Athènes. On vint lui dire que tout le monde le blâmoit d'avoir défiguré cet animal. *Tant mieux*, répondit-il en riant, *je veux que les Athéniens parlent de mon chien, pour qu'ils ſe taiſent ſur ma conduite.* Une bagatelle occupoit ſérieuſement ce peuple léger, & faiſoit diverſion aux choſes les plus ſérieuſes. Son adreſſe pour tromper le peuple.

Sparte & Athènes ſe plaignant de quelques infractions du traité, Alcibiade ſaiſit l'occaſion de le rompre. Il rendit ſuſpect Nicias, général Il fait rompre le traité.

circonſpect & bon citoyen, qui n'avoit que des ſentimens pacifiques. Il trompa des ambaſſadeurs de Sparte, envoyés avec plein pouvoir de terminer les différends; les ayant engagés à dire une fauſſeté devant le peuple, il s'éleva auſſi-tôt contre eux, & les fit renvoyer comme des fourbes. Cependant Nicias avoit ſon parti. Les Athéniens étoient diviſés entre lui & ſon rival. L'oſtraciſme alloit décider la querelle. Hyperbolus, homme décrié & audacieux, déclamoit contre l'un & contre l'autre, afin de ſuccéder à leur pouvoir. Mais les deux factions ſe réunirent contre lui-même. Il fut banni. On renonça dès-lors à l'oſtraciſme, qui parut avili en tombant ſur Hyperbolus. Nous avons déja obſervé que c'étoit moins un châtiment, qu'une précaution contre l'autorité des principaux citoyens.

Hyperbolus banni.

Fin de l'oſtraciſme.

Si Alcibiade ſe fût contenté de nourrir la haine du peuple contre les Spartiates, il eût prolongé les maux de la patrie, ſans l'expoſer peut-être aux derniers malheurs. Mais ce génie bouillant formoit, au ſein des plaiſirs, les projets les plus audacieux. Il méditoit la conquête de la Sicile, pour conquérir enſuite Carthage, & pour venir de-là s'emparer du Péloponnèſe. Son imagination réaliſoit tant de chimères; ſon éloquence les fit adopter aux Athéniens. Nicias

Projet d'Alcibiade ſur la Sicile, adopté malgré les remontrances de Nicias.

leur démontra inutilement la témérité d'une telle entrepriſe, les dangers à quoi l'on s'expoſeroit en courant après des conquêtes ſi incertaines, tandis qu'on étoit environné d'ennemis. Il réfuta en vain les prétextes frivoles de cette guerre. Parce que les Léontins & les Égeſtins, peuples de Sicile, avoient à ſe plaindre des Syracuſains, & imploroient le ſecours d'Athènes, (car on n'alléguoit pas d'autre motif raiſonnable;) falloit-il donc qu'Athènes ſacrifiât ſes intérêts, ſa ſureté, pour une cauſe qui ne la regardoit point? falloit-il aller combattre en Sicile & abandonner l'Attique aux Spartiates? La raiſon parloit par la bouche de Nicias; mais la beauté, les talens, les profuſions d'Alcibiade enchantoient le peuple & la jeuneſſe. On réſolut de prendre les armes contre Syracuſe. Alcibiade fut chargé de l'expédition avec Nicias & Lamachus. Du temps de Périclès les Athéniens avoient déja eu l'idée de conquérir la Sicile. Périclès étoit trop habile & trop puiſſant, pour ne pas les en diſſuader.

Idée générale du gouvernement de la Sicile.

Obſervons ici que la Sicile étoit en partie peuplée de colonies grecques. Elle avoit eu, comme la Grèce, beaucoup de petits tyrans; elle avoit repris ſa liberté; elle avoit paſſé de révolution en révolution. Au temps de l'invaſion de Xerxès, Gélon s'étoit rendu le maître à

Gélon, Hiéron, Thraſybule, anciens rois de Sicile.

Syracuſe. Les Grecs implorèrent alors ſon ſecours. Il demanda le commandement de leur armée : ne l'ayant pas obtenu, il ſe contenta de défendre la Sicile contre les Carthaginois, que Xerxès avoit engagés à l'attaquer ; & il les défit glorieuſement. Gélon mérita, par ſes ſervices & par ſa bienfaiſance, que Syracuſe lui déférât volontairement le titre de roi. Il anima l'agriculture, même par ſon exemple, ſe montrant quelquefois à la tête des laboureurs : en cela il ſe propoſoit non-ſeulement d'augmenter la richeſſe d'un pays fertile, mais d'y exercer les hommes au travail, ſi néceſſaire pour maintenir les bonnes mœurs, & la tranquillité publique. On le regretta, comme le père de la patrie. Hiéron, ſon frère & ſon ſucceſſeur, s'attira, malgré de grands vices, les éloges des poëtes qu'il favoriſoit, en particulier ceux de Pindare, dont la lyre n'auroit pas dû être vénale, puiſqu'elle étoit digne des héros. Thraſybule, frère d'Hiéron, & plus vicieux que lui, monta enſuite ſur le trône. Sa tyrannie le fit chaſſer, vers l'an 460 avant Jéſus-Chriſt.

Pétaliſme, fort mauvaiſe imitation de l'oſtraciſme d'Athènes.

Les Syracuſains, ayant ſecoué le joug, affranchirent le reſte de la Sicile, où ils établirent le gouvernement populaire. Leur *pétaliſme*, mauvaiſe imitation de l'oſtraciſme d'Athènes, ſubſiſta peu, parce qu'il dépeuploit l'état de bons ci-

toyens. Ce n'eſt pas ici le lieu de parler des nouveaux tyrans qui régnèrent en Sicile. Denys ne ſubjugua Syracuſe qu'environ ſoixante ans après. Elle goûtoit les avantages de la liberté, & ſe rendoit redoutable à ſes voiſins, lorſque les Athéniens prirent les armes pour la conquérir.

Avant J. C. 415.

Alcibiade accuſé d'impiété avant ſon départ.

Preſque au moment du départ, un accident imprévu remplit Athènes de rumeurs ſiniſtres. Les Statues de Mercure ſe trouvèrent mutilées, ſans qu'il fût poſſible de ſavoir par qui. Les ennemis d'Alcibiade, ſoit qu'ils euſſent prémédité le complot, ſoit qu'ils profitaſſent de l'occaſion, l'accusèrent de ce crime, ou d'un autre de même eſpèce. Soutenu par les troupes, il montra beaucoup de fermeté; il demanda un prompt jugement. Ses accuſateurs n'eurent garde d'y conſentir: la circonſtance leur étoit trop peu favorable. On ſuſpendit l'affaire, ſous prétexte que l'embarquement ne pouvoit ſe différer. La flotte partit enfin avec un appareil de triomphe.

Il eſt rappelé de Sicile pour ſubir le jugement.

Syracuſe, colonie de Corinthe, très-floriſſante par le commerce, fut alarmée d'abord de l'orage qui la menaçoit: elle ſe prépara enſuite à ſe défendre avec vigueur. La méſintelligence des trois généraux Athéniens lui laiſſa le temps de prendre toutes les meſures néceſſaires. La folie du peuple d'Athènes la ſervit également. A peine

arrivoit-on en Sicile : Alcibiade reçoit ordre d'aller ſubir le jugement ſur l'accuſation d'impiété. Ses ennemis avoient gagné du terrain en ſon abſence ; & couverts d'un maſque de religion, ils pouvoient compter de réuſſir au tribunal d'un peuple auſſi ſuperſtitieux que volage. Alcibiade, diffamé comme impie, perdoit tout-à-coup le mérite dont Athènes étoit auparavant extaſiée.

Il ſe réfugie à Sparte, & ſe déclare l'ennemi d'Athènes.

Il ne vouloit pas courir les riſques d'une condamnation. Sur cet objet, diſoit-il, je ne me fierois pas même à ma mère, de peur que par mégarde elle ne prît une fève noire pour une blanche. (Quand les juges condamnoient un accuſé, ils donnoient leur ſuffrage avec une fève noire.) Cependant il part, comme pour obéir. On débarque à Thurium. Il s'échappe des mains de ſes conducteurs, & s'enfuit à Sparte. Là, ſe pliant aux mœurs auſtères du pays, & ſe déclarant l'ennemi mortel d'Athènes, il gagne l'amour de ce peuple qui le haïſſoit. Les Athéniens le condamnent à mort par contumace ; on le livre aux malédictions des prêtres. Une prêtreſſe, nommée Théano, refuſa ſon miniſtère à la vengeance. *Je ſuis prêtreſſe*, dit-elle, *pour bénir, & non pour maudire.* L'accuſation contre Alcibiade, peut-être mal fondée, quoiqu'il méprisât la religion populaire, étoit du moins fort im-

Bon mot de la prêtreſſe Théano.

prudente ; elle armoit contre la patrie l'homme le plus capable de nuire. En recevant la nouvelle de ſa ſentence de mort, il s'écria : *Je leur ferai voir que je ſuis encore vivant.* Il tint parole.

Dans l'expédition téméraire qu'il avoit fait entreprendre, la vivacité de ſon courage & les reſſources de ſon génie, auroient été d'un grand ſecours. Il falloit, pour y réuſſir, des événemens extraordinaires qu'il auroit pu amener. Mais les incertitudes, la timide lenteur de Nicias, ne pouvoient que rendre le ſuccès plus difficile. En répétant toujours qu'on avoit eu tort de s'engager dans cette guerre, il décourageoit les troupes & multiplioit les obſtacles. Cependant Syracuſe eſt aſſiégée. Les travaux de l'art, les combats & les viciſſitudes, décrits fort au long par Thucydide, ſe retrouvent dans l'ouvrage de Rollin, auquel je renvoie les curieux. Les Syracuſains, amollis par la paix, par l'opulence, auroient ſuccombé, ſi les ſecours qu'ils demandoient à Sparte & à Corinthe n'étoient arrivés à propos. Alcibiade avoit fortement appuyé leurs ſollicitations ; & ſes conſeils contribuèrent beaucoup au malheur d'Athènes.

Nicias ſe comporte mal au ſiège de Syracuſe.

Les aſſiégés penſoient à ſe rendre, lorſque Gylippe, qui amenoit les ſecours de Sparte, Avant J. C. 413.

Les Spartiates ſont lever le ſiège.

vint ranimer leur courage & leur eſpérance. Nicias avoit perdu ſon collègue Lamachus. Reſté ſeul, preſſé & comme aſſiégé par les ennemis, il perd la confiance que lui avoient inſpirée ſes premiers ſuccès; il demande un ſucceſſeur, en expoſant dans ſa lettre l'état critique de l'armée. On lui envoie des ſecours avec deux nouveaux collègues, Démoſthène & Eurymédon. Le premier, hardi, impétueux, mépriſant tout haut la lenteur de Nicias, haſarda imprudemment un combat nocturne, où deux mille Athéniens furent tués. Les fatigues, les maladies, le découragement, le danger même d'Athènes que les Spartiates tenoient bloquée, tout inſpira le deſir de lever le ſiège.

Les Athéniens ſont défaits devant Syracuſe.

La retraite pouvoit alors ſe faire ſans riſque. Les ennemis ne s'y attendoient point; il étoit facile de leur échapper. Mais une éclipſe de lune déconcerta le projet des généraux. Ce phénomène parut ſurnaturel. Nicias, par une ſuperſtition puérile, crut devoir différer le départ de *trois fois neuf jours*; car des devins l'avoient ridiculement décidé ainſi. Gylippe & les Syracuſains eurent le temps de ſe préparer au combat; les Athéniens, battus ſur mer & ſur terre, furent entièrement défaits. Eurymédon périt en combattant; Nicias & Démoſthène ſe rendirent pri-

ſonniers, après d'inutiles efforts de courage. On eut, ſelon Thucydide, la perfidie & la cruauté de les mettre à mort, quoique Gylippe demandât qu'ils fuſſent envoyés à Lacédémone. Selon d'autres écrivains, ils ſe tuèrent en priſon. Les Syracuſains ſe vengèrent par des barbaries. Ce fut-là le fruit qu'Athènes retira de cette entrepriſe, qui avoit coûté des ſommes immenſes. La témérité ambitieuſe d'un jeune homme, ainſi que la légéreté d'un peuple vain, entraîna tant de malheurs.

CHAPITRE III.

Suite de la guerre du Péloponnèſe. — Priſe d'Athènes par Liſandre.

Avant J. C. 412.

Conſternation d'Athènes.

LE peuple d'Athènes étoit encore ſi infatué de ſes chimériques eſpérances, que le premier qui annonça la nouvelle du déſaſtre de Sicile, fut condamné à mort. Bientôt les chimères diſparurent, les doutes s'évanouirent, & l'on tomba dans une profonde conſternation. Le danger étoit d'autant plus terrible, que par le conſeil d'Alcibiade, les Lacédémoniens avoient fortifié Décélie, proche d'Athènes, d'où ils portoient impunément le ravage d'un bout de l'Attique à l'autre. Sans la lenteur ordinaire du gouvernement de Sparte, Athènes frappée comme d'un coup de foudre, eût vraiſemblablement été la proie de ſes ennemis.

La lenteur des Spartiates lui laiſſe le temps de ſe reconnoître.

On perdit le moment de l'accabler; elle reſpira, & ſe ménagea des reſſources. Un conſeil de vieillards fut chargé de l'examen des affaires dont le peuple décidoit. Il fallut rétablir les finances & la marine. Mille talens étoient en réſerve dans le tréſor depuis le commencement de la guerre. Un décret avoit défendu d'y toucher: un décret

le permit alors ; & l'expérience fit connoître combien il importe d'avoir un fonds d'épargnes, pour les beſoins extraordinaires. Le défaut d'économie & de prévoyance, en ce point, a ſouvent précipité la ruine des états.

Athènes perdit la plupart de ſes alliés, parce qu'elle étoit malheureuſe, & qu'elle avoit abuſé de ſon empire. Pluſieurs villes, même d'Ionie, embraſsèrent le parti des Spartiates. Ce fut principalement l'effet des intrigues d'Alcibiade, qui, reſpirant toujours la vengeance, ſoulevoit les peuples contre ſa patrie. Mais Agis, roi de Sparte, dont il avoit débauché la femme, cherchoit à le rendre odieux. Son extrême crédit excitoit d'ailleurs la haine & la jalouſie des principaux citoyens. Sparte ne conſervoit plus qu'une ombre de l'ancienne équité. Les cabales étouffèrent la reconnoiſſance ; & l'on expédia un ordre en Ionie, pour faire périr Alcibiade, dans le temps qu'il redoubloit ſes ſervices. Il le fut ; il chercha un aſyle parmi les Perſes. Ingratitude de Sparte envers Alcibiade.

Des révolutions de cour, attachées à la nature du deſpotiſme, affoibliſſoient continuellement cet empire. Artaxerxès Longuemain avoit eu pour ſucceſſeur Xerxès, ſon unique fils légitime, qui fut bientôt aſſaſſiné par Sogdien, ſon frère naturel. Quelques mois après, Ochus, autre enfant Révolutions en Perſe.

d'Artaxerxès, détrôna Sogdien, prit le nom de Darius, & règna au milieu des factions & des troubles. Les Grecs l'ont appelé Nothus (*le Bâtard*). Ce Darius étoit sur le trône, lorsqu'Alcibiade se réfugia auprès de Tissapherne, satrape de Sardes. Il venoit de le faire déclarer contre Athènes, & l'ingratitude des Spartiates en étoit plus odieuse.

Il passe chez Tissapherne, & le porte à entretenir la division entre les Grecs.

Sa réputation, sa dextérité, son goût pour les mœurs voluptueuses de Perse, lui gagnèrent sans peine l'amitié & la confiance du satrape. Tissapherne apprit de lui à entretenir la division entre les Grecs, en balançant les deux partis, de manière que l'un ne pût dominer par la ruine totale de l'autre. Politique adroite, dont les Perses avoient peut-être besoin contre une nation si entreprenante & si belliqueuse! La ruse ou la force, la tromperie ou la violence: il semble que d'un peuple à l'autre, & souvent d'un individu à l'autre, ce soient les pivots de la société; de la société, qui auroit pour base une bienveillance universelle, si les hommes cherchoient le vrai bonheur dans la nature!

Dissensions à Athènes.

Cependant de fatales dissensions agitoient Athènes, lorsque tout invitoit les Athéniens à se réunir pour leur intérêt. Les uns vouloient abolir la démocratie & rappeler Alcibiade; Pisandre

prétendoit que c'étoit l'unique moyen de ſalut : les autres ſoutenoient que ce ne pouvoit être que la ruine de la liberté & de la patrie ; ils inſiſtoient ſur les malédictions prononcées, ſoit contre Alcibiade, ſoit contre ceux qui propoſeroient ſon rappel. Cette malheureuſe ville, toujours flottante au gré du caprice ou de l'opinion, changea un mauvais gouvernement en un plus mauvais. Quatre cents citoyens furent choiſis pour exercer une autorité abſolue. Ils ne furent que des tyrans ; ils caſsèrent le ſénat ; ils foulèrent aux pieds toutes les lois.

Nouveau genre de gouvernement.

L'armée étoit à Samos pour contenir les alliés dans le devoir. Elle refuſe de conſentir à cette innovation, rappelle Alcibiade, le nomme généraliſſime, le preſſe d'exterminer les tyrans. Alcibiade, après avoir joué tant de perſonnages, ravi de commander encore aux Athéniens, modère avec prudence l'ardeur des ſoldats, & ſe prépare au retour par des victoires. Il attaque & détruit les flottes de Lacédémone ; il reprend l'empire de la mer : l'Helleſpont, Byzance, pluſieurs villes importantes, paſſent ſous la domination d'Athènes. Elle avoit déja dépoſé les Quatre-cents, & décerné le rappel d'Alcibiade. On le reçut enfin avec tranſport, en ſe reprochant tout ce qu'on avoit fait contre lui. Les miniſtres de la religion eurent

Alcibiade eſt rappelé, & ſert ſa patrie.

On le fait

absoudre par les prêtres.

ordre de l'abſoudre des anathêmes. L'un d'eux eut la bonne foi de dire : *Je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la république.* C'étoit faire entendre que ces malédictions n'avoient de force que ſur le crime.

Il devient l'idole d'Athènes.

Alcibiade redevint tout-à-coup l'idole du peuple. Il ſe ſouvenoit des reſſorts que ſes ennemis avoient employés pour le perdre. Sa politique artificieuſe emprunta les dehors de la ſuperſtition, afin de ſe mettre à couvert de tout reproche d'impiété. Il célébra pompeuſement les myſtères de Cérès. On reconnoît ici la ſoupleſſe de ſon caractère ; on retrouvera bientôt auſſi l'inconſtance des Athéniens.

Les Athéniens s'obſtinent à la guerre.

Sparte, effrayée des victoires d'Alcibiade, fit des propoſitions de paix. Si la raiſon avoit pu diſſiper le vertige & l'ivreſſe d'Athènes, c'étoit le moment de terminer une guerre, qui depuis vingt-cinq ans faiſoit le malheur de la république. Les déclamations d'un vil harangueur ayant prévalu ſur le ſentiment du bien public, toute eſpérance de paix s'évanouit ; & les Spartiates nommèrent pour général Lyſandre, homme digne de lutter contre Alcibiade. Lyſandre ne rougit point de faire ſa cour au jeune Cyrus, fils du roi de Perſe, qui gouvernoit l'Aſie-mineure. Il en obtint des ſommes, pour augmenter la paye des

Lyſandre les bat ; iis dépoſent Alcibiade.

des matelots : par ce moyen, il attira ſur ſa flotte une partie de ceux d'Athènes. Enfin, tandis qu'Alcibiade ramaſſoit de l'argent en Ionie, il battit le téméraire Antiochus qu'il avoit chargé du commandement. Les Athéniens comptoient ſur des victoires rapides. Cet échec les irrita ; un ennemi d'Alcibiade n'eut pas de peine à le leur rendre ſuſpect : ils le dépoſèrent, & mirent à ſa place dix généraux.

Callicratidas, ſucceſſeur de Lyſandre, vaincu par ſa faute au combat des Arginuſes.

D'un autre côté, Lyſandre, plus ambitieux encore que grand homme de guerre, fut rappelé dans ſa patrie. Callicratidas, ſon ſucceſſeur, donna l'exemple des vertus antiques, qu'on ne pouvoit plus guère concilier avec l'intérêt préſent. Il dédaigna de courtiſer les Perſes, & l'argent lui manqua au beſoin. Il ne laiſſa pas de remporter des victoires ; il aſſiégea Conon, l'un des généraux athéniens, dans le port de Mitylène ; mais Athènes ayant envoyé une grande flotte au ſecours de ſon général, le Spartiate fut complettement vaincu vers les îles Arginuſes, (près de Leſbos), pour s'être fait un devoir de combattre malgré la ſupériorité de l'ennemi. *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un ſeul homme.* Idée fauſſe ; puiſque d'un ſeul homme peut dépendre le ſalut de tous, quand il eſt le chef. Callicratidas fut tué en combattant. Sa mort glorieuſe n'effaça

point la tache de ſon imprudence. Les Athéniens avoient équipé en moins d'un mois cent dix galères pour cette expédition. Les Spartiates & leurs alliés en perdirent plus de ſoixante & dix dans le combat.

Athènes condamne ſes généraux après leur victoire, parce que les morts n'ont pu s'enterrer.

On voit preſque toujours la gloire d'Athènes ternie par la fureur populaire ; mais il n'y en eut jamais d'exemple auſſi révoltant que celui-ci. Le préjugé, venu d'Égypte, que le bonheur des morts dépendoit de la ſépulture, étoit un dogme chez les Grecs. Ils auroient tout ſacrifié pour jouir des honneurs funèbres. Procurer cet avantage à ceux qui avoient péri en combattant, étoit donc un devoir des plus inviolables. Les généraux ne le négligèrent pas. Cinquante galères furent deſtinées au ſoin de le remplir, après la bataille des Arginuſes. Une rude tempête empêcha l'exécution de cet ordre. Le peuple crut que les morts, privés ainſi de la ſépulture, demandoient vengeance. On accuſa, on condamna, on exécuta pour ce crime imaginaire, ſix généraux dignes des récompenſes les plus glorieuſes. Socrate ſeul, dans le ſénat dont il étoit membre, s'oppoſa conſtamment à cette injuſtice. Telle eſt ſouvent, même parmi les nations policées, la force tyrannique des préjugés. Avec tout ſon eſprit, le peuple d'Athènes ſe déshonora ſans ceſſe faute de

raiſon. Il eut honte & ſe repentit bientôt, ſelon ſa coutume, d'un jugement ſi exécrable. Théramene, un des dix généraux, s'étoit porté pour accuſateur contre ſes collègues; il avoit échauffé, ameuté le peuple : voilà l'homme vraiment digne de haine, ainſi que tous les méchans qui ſont ſervir d'inſtrumens à leurs paſſions la fougue & les préjugés populaires. Deux autres généraux n'étoient pas revenus à Athènes. Ils étoient auſſi condamnés, mais ils échappèrent au ſupplice.

Avant J. C. 404.

Les Athéniens défaits par Lyſandre à Ægos-Potamos.

Pour ſatisfaire les alliés & les Perſes, Sparte rendit le commandement à Lyſandre, dont les mœurs étoient fort oppoſées aux lois de Lycurgue, mais dont les talens pouvoient réparer le dernier malheur. Il prit Lampſaque, ſur la côte de l'Helleſpont. Les Athéniens, avec cent quatre vingt galères, le ſuivirent promptement, & lui préſentèrent la bataille. Il la refuſa pluſieurs jours de ſuite : il cherchoit à nourrir leur confiance orgueilleuſe, pour les ſurprendre avec avantage. Cette ruſe étoit d'autant mieux imaginée, qu'ils n'avoient ni ports ni villes près de-là, & qu'ils devoient tirer d'aſſez loin leurs proviſions. Alcibiade, retiré en Thrace, vint les avertir du danger auquel ils s'expoſoient. On ne l'écouta point : on s'accoutuma à débarquer le ſoir, après avoir inſulté l'ennemi tout le jour.

Lyſandre ſaiſit un moment où ils étoient diſperſés, & fondit ſur leur flotte, près d'un lieu appelé Ægos-Potamos. Il s'en rendit maître aiſément; il tailla en pièces l'armée, & fit trois mille priſonniers, que l'on condamna au ſupplice, comme par droit de repréſailles.

Cruauté envers les vaincus.

Philoclès, un des généraux athéniens, s'étoit ſignalé autrefois par des traits de cruauté contre les priſonniers ſpartiates. Lyſandre lui demandant de quelle peine il ſe croyoit digne : *N'accuſe pas*, répondit-il, *des hommes qui n'ont aucun juge : tu es vainqueur; uſe de tes droits : traite-nous comme nous t'aurions traité ſi nous t'avions vaincu.* Tant il eſt vrai qu'on doit s'attendre aux mêmes injuſtices qu'on fait à autrui ! Tant il eſt vrai encore que les principes d'humanité, ſi peu connus autrefois, ſervent plus au bonheur du genre humain, que les principes cruels des anciennes républiques !

Siège d'Athènes.

Bientôt Athènes eſt aſſiégée par mer & par terre. Ces fiers républicains, abattus ſous le poids de l'infortune, démentent leur ancien courage. Ils offrent de tout céder, pourvu qu'on leur laiſſe la ville & le port. L'affaire eſt agitée à Sparte. Les Corinthiens & les Thébains vouloient que la ville fût détruite; les Spartiates, plus généreux dans cette occaſion, ſe ſouvinrent des

ſervices qu'elle avoit rendus à toute la Grèce. On fit le traité aux conditions ſuivantes : » Que les » fortifications du Pirée ſeroient démolies, avec » le mur qui joignoit ce port à la ville ; que les » Athéniens livreroient toutes leurs galères, » excepté douze ; qu'ils abandonneroient toutes » les places dont ils s'étoient emparés ; qu'ils » rappelleroient les bannis, & qu'ils feroient la » guerre ſous les ordres des Spartiates. «

Elle ſe ſoumet à des conditions honteuſes.

Ainſi fut terminée cette terrible guerre de vingt-ſept ans, que l'ambition fit naître, que la haine rendit atroce, & qui fut auſſi funeſte aux Grecs, que l'ancienne confédération leur avoit été avantageuſe.

CHAPITRE IV.

Sparte corrompue par Lyſandre. — Thraſybule délivre Athènes de la tyrannie. — Procès de Socrate. — Retraite des Dix-mille.

Ambition de Lyſandre.

L'AMBITIEUX Lyſandre travailloit pour lui, ſans ſe mettre en peine du bien public. Il vouloit dominer par-tout. Après ſa victoire navale d'Ægos-Potamos, il avoit aboli dans pluſieurs villes maritimes la démocratie, pour les ſoumettre à des magiſtrats dont il pouvoit diſpoſer. Il changea auſſi le gouvernement d'Athènes; il y établit trente tyrans ſous le nom d'archontes, qui commirent des cruautés inouies.

Il introduit les richeſſes a Sparte.

Il corrompit les mœurs de Sparte, en y introduiſant les richeſſes. Quinze cents talens qu'il y envoya devinrent une peſte publique. Gylippe même, ſi célèbre par la délivrance de Syracuſe, ne put vaincre la tentation d'en dérober une ſomme; & convaincu de ce vol infâme, il s'enfuit pour éviter le ſupplice. Les plus ſages citoyens voulurent d'abord proſcrire avec exécration l'or & l'argent de Lyſandre. Ses amis proposèrent

d'en faire uſage ſeulement pour les beſoins de l'état. L'expédient fut goûté, & l'on décerna peine de mort contre tout particulier qui garderoit une pièce de la nouvelle monnoie : comme ſi, ſelon la judicieuſe penſée de Plutarque, le particulier pouvoit mépriſer long-temps ce que l'état trouvoit utile ; comme ſi, en ouvrant les cœurs à l'avarice, on pouvoit eſpérer que la loi empêcheroit l'argent de pénétrer dans les maiſons.

Ce mal étoit devenu comme néceſſaire, parce que les Spartiates n'étoient plus les mêmes.

Il eſt vrai, les richeſſes infectèrent Sparte ; mais enfin un tréſor public ne devenoit-il pas néceſſaire dans le nouveau ſyſtême ? Dès que l'on croyoit avoir beſoin d'une marine ; dès que l'on vouloit s'étendre audehors, ou porter les armes loin du pays, comment ſe paſſer de finances ? n'avoit-on pas plus d'une fois mendié l'or des Perſes ? & n'étoit-ce pas une preuve inconteſtable, qu'en s'éloignant des anciens principes, on ne pouvoit plus ſe gouverner comme autrefois ? Il falloit néceſſairement, ou conſerver en entier les lois de Lycurgue, ou changer de mœurs. La corruption ſe préparoit depuis long-temps. L'ambition avoit inſpiré une politique ſi odieuſe, que les Spartiates députèrent à Syracuſe opprimée par Denys, en apparence pour conſoler les Syracuſains, & en effet pour affermir le tyran dont ils eſpéroient des ſecours. Ainſi je doute qu'on puiſſe

Mot célèbre

de Pauſanias. regarder comme bien vrai le mot célèbre de Pauſanias, qui règnoit alors. On lui demandoit un jour pourquoi les anciennes coutumes ſe perpétuoient à Sparte : *C'eſt que les lois y commandent aux hommes*, répondit-il, *& non les hommes aux lois.*

Athènes opprimée par trente tyrans. Sparte jouiſſoit du moins de ſa liberté, tandis qu'Athènes, ſous ſes trente tyrans, ſouffroit tout ce que l'eſclavage a de plus horrible, pour des hommes accoutumés à l'indépendance ; empriſonnemens, exils, confiſcation de biens, ſupplices. Selon Xénophon, les tyrans firent mourir, en huit mois de paix, plus de citoyens que les ennemis n'en avoient tué en trente ans de guerre.

Théramène exécuté. Théramène, un des trente, fut exécuté lui-même, pour s'être oppoſé aux violences de ſes collégues. C'eſt lui qui, après la victoire des Arginuſes, avoit indignement accuſé les généraux de n'avoir pas fait enſevelir les morts. Il ſembloit réparer cette odieuſe injuſtice ; mais pouvoit-il ſe montrer juſte & modéré, ſans devenir criminel aux yeux des tyrans ?

Perfidie des Spartiates à l'égard d'Alcibiade. Ici, on voit reparoître Alcibiade. De ſon exil, il paſſe en Aſie; il veut ſe rendre à la cour de Perſe, dans la vue de faire une révolution en faveur d'Athènes. Les Spartiates le craignent : ils engagent le ſatrape Pharnabaze à ordonner le

meurtre de l'Athénien. Des ſatellites, envoyés pour cet objet, n'oſant entrer dans ſa maiſon, y mettent le feu. Alcibiade ſort l'épée à la main, les repouſſe, eſt accablé enfin des traits qu'ils lui tirent en fuyant. Quelques-uns racontent ſa mort différemment. Mais ce qu'il importe de ſavoir, c'eſt qu'avec des qualités ſupérieures, & une diſpoſition admirable aux grandes choſes, Alcibiade fut le fléau de la Grèce; c'eſt qu'il ſe rendit malheureux lui-même, en ſuivant la fougue des paſſions, plutôt que les conſeils de Socrate. Sa mort.

Athènes trouva un autre vengeur, malgré la cruelle précaution des Spartiates, qui avoient défendu aux villes grecques de recevoir les Athéniens que la tyrannie mettoit en fuite. Thraſybule, à la tête de ces fugitifs, attaqua les tyrans & les chaſſa. Le gouvernement fut confié à dix citoyens; mais l'abus de l'autorité eſt d'un exemple ſi contagieux, que ceux-ci devinrent de nouveaux tyrans. Les Trente réclamoient le ſecours de Sparte: Lyſandre les protégeoit avec ardeur; le roi Pauſanias marcha contre Athènes, avec le déſir néanmoins de la délivrer de l'oppreſſion. Enfin, Thraſybule finit ſon ouvrage. Les tyrans furent tués, l'ancien gouvernement rétabli. De pareilles révolutions ont pour l'ordinaire des ſuites ſanglantes. Il reſtoit beaucoup de

Avant J. C. 403. Thraſybule délivre Athènes de la tyrannie.

Acte d'amniſtie après la mort des tyrans.

complices de la tyrannie, & les déſordres publics avoient fait une infinité de coupables. Le libérateur d'Athènes étoit trop ſage, pour ne pas prévoir qu'en puniſſant, on rouvriroit les plaies de l'état. Il propoſa un acte célèbre d'amniſtie, par lequel fut aboli le ſouvenir du paſſé. Malheureuſement, les diſcordes civiles laiſſent un levain, qu'une ſalutaire douceur ne détruit point, ſi les paſſions conſervent leur empire.

Socrate, le plus reſpectable des philoſophes.

Elles régnèrent toujours à Athènes. Le procès de Socrate déshonora bientôt cette ville, plus que ne l'avoit pu faire la ſervitude. Socrate, le premier, dit Cicéron *, qui ait fait deſcendre du ciel la philoſophie, qui l'ait placée dans les villes & introduite dans les maiſons; qui l'ait obligée de s'attacher aux mœurs, aux devoirs de la vie, à l'examen du bien & du mal; ce vrai philoſophe, modèle des vertus qu'il enſeignoit à ſes diſciples, s'étoit conſacré depuis long-temps au ſoin de former la jeuneſſe. Après avoir exercé la ſculpture, comme ſon père, il ſe livra au goût de l'étude par l'amour de la vérité: les ſyſtêmes & les ſpéculations ſtériles ne pouvant ſatisfaire ſon jugement, il étudia les principes de la ſageſſe, en fit la règle de ſa conduite, apprit à

Il ſe livre au goût de l'étude & à l'amour de la vérité.

* *Tuſcul.* V. 10.

être pauvre ſans regret, patient, humain & bienfaiſant par devoir, bon citoyen dans les armées & dans les tribunaux, bon mari avec une femme acariâtre, & toujours zélé promoteur du bien public. Il employa ſur-tout l'inſtruction, ſi efficace quand elle eſt ſagement employée. C'étoit en converſant qu'il inſtruiſoit ſes diſciples. Une ironie fine rendoit ſes raiſons plus pénétrantes. Il ſe diſoit quelquefois inſpiré par un génie; mais tout donne lieu de croire qu'il l'entendoit de cette lumière naturelle qui fait la prudence de l'homme ſage.

Socrate mépriſoit les ſophiſtes, dont la vanité couverte d'un vain étalage de ſcience, décidoit de tout ſans rien ſavoir, & ſe répandoit en paroles pour ne donner que de fauſſes idées: les ſophiſtes furent donc ſes ennemis. Il profeſſoit la religion de ſa patrie, en s'élevant au-deſſus des préjugés populaires; & il dirigeoit vers le dieu unique les adorations qu'on prodiguoit à des fantômes de divinité: les ſuperſtitieux & les hypocrites ne pouvoient manquer de le haïr. Ces hommes dangereux conſpiroient ſa perte. On s'étoit déja ſervi contre Aſpaſie & Anaxagore du prétexte de la religion, prétexte qui colore ſi aiſément la méchanceté; on tourna la même batterie contre le plus vertueux des hommes.

Les ſophiſtes & les hypocrites conjurent ſa perte.

Ariſtophane le joue ſur le théâtre.

Anytus & Mélitus, noms infâmes dans l'hiſtoire, furent les chefs du complot. Ariſtophane, dont les comédies licencieuſes & ſatiriques n'étoient point du goût de Socrate ; piqué, ſans doute, de la préférence qu'il donnoit aux tragédies d'Euripide, lui porta les premiers coups, en le jouant ſur le théâtre. Sa pièce ſanglante *des Nuées*, mit au grand jour la patience du philoſophe. * Il y aſſiſta; il eſſuya de ſang-froid les riſées publiques : il s'imaginoit, dit-il à ſes amis, *être à un feſtin où il amuſoit tout le monde.*

Mélitus l'accuſe.

Mélitus, levant enſuite le maſque, l'accuſe de corrompre la jeuneſſe, & d'introduire de nouvelles divinités. Socrate enſeignoit depuis quarante ans; chacun connoiſſoit ſa doctrine : lui en faire un crime ſi tard, étoit une abſurdité choquante ; mais la paſſion ne rougit de rien, pourvu qu'elle ſe ſatisfaſſe.

Il ſubit le jugement avec courage.

L'accuſé, ſans vouloir ni avocats ni ſolliciteurs, ſe juſtifie par la ſimple expoſition de ſa conduite : » Je crois l'exiſtence de dieu plus que mes accu» ſateurs, dit-il avec force ; & j'en ſuis tellement

* Socrate y eſt repréſenté dans un panier, au milieu des nues, débitant des ſubtilités ridicules & des maximes odieuſes. Un jeune homme qu'il a endoctriné va battre ſon père, & s'efforce enſuite de lui prouver qu'il a eu raiſon de le battre. Qu'on juge par-là de la bonne foi des calomniateurs du philoſophe.

» convaincu, que je m'abandonne à dieu & à » vous, afin que vous me jugiez de la manière » qui vous paroîtra la plus utile pour vous & » pour moi. «

On le condamne d'abord ſans fixer la peine. Il pouvoit choiſir une amende; ſes amis ſe chargeoient de la payer. Il refuſe généreuſement de prendre ce parti, de peur de ſe reconnoître coupable; il déclare même au peuple qu'il croit plutôt avoir mérité par ſes actions d'être nourri aux dépens de la république. Cette noble fierté irrite davantage les eſprits; on opine une ſeconde fois, ſelon la coutume; on le condamne à boire la ciguë: c'étoit la peine capitale. Il dit tranquillement à ſes juges: » Je vais mourir par votre » ordre; la nature m'y avoit condamné dès ma » naiſſance; mais la vérité condamnera bientôt » mes accuſateurs à l'infamie. «

On le condamne à la mort.

Ses amis voulant le tirer de priſon, l'invitent à prendre la fuite. Après avoir demandé en riant, dans quel lieu on ne mouroit point, il répond qu'il mourra comme il a vécu, ſoumis à la juſtice, & que la fuite ſeroit un attentat contre les lois. Le jour du ſupplice, il s'entretient avec eux ſur l'immortalité de l'ame, & ſur les ſentimens que doit inſpirer l'attente d'une autre vie; il prouve que cette vérité, quand elle ne

Il refuſe de s'échapper de priſon, & meurt en ſage.

ſeroit que douteuſe, doit régler la conduite de tout homme raiſonnable. Il les anime & les conſole. On apporte la ciguë : il la boit ſans émotion. Il avoit fait retirer ſa femme & ſes enfans. Il voit ſes amis fondre en larmes. *Où eſt donc la vertu*, leur dit-il ? *Laiſſez-moi mourir tranquillement, & en béniſſant les dieux.* Le poiſon gagne le cœur. Il le ſent, il dit à Criton : *Je dois un coq à Eſculape ; acquittez ce vœu pour moi, & ne l'oubliez pas.* Ce fut ſa dernière parole.

Repentir des Athéniens.

Les Athéniens, pénétrés de honte & de remords, après avoir perdu ce vrai philoſophe, rendirent les plus grands honneurs à ſa mémoire, punirent ſévérement ſes accuſateurs, & déteſtèrent quiconque avoit eu part au complot. C'étoit leur coutume de commettre des fautes énormes, de s'en repentir toujours, & de ne jamais ſe corriger. Pour comble de folie, on permettoit aux poëtes de jouer les dieux ſur le théâtre, tandis qu'on puniſſoit les ſages d'inſpirer aux citoyens des ſentimens dignes de la divinité. Les trente tyrans avoient épargné Socrate, quoique déclaré ouvertement contre leur tyrannie. Ce fut peu après leur expulſion, (l'an 400 avant notre ère,) que la ſentence du peuple le fit mourir. Un peuple ſans frein n'eſt pas le tyran le moins injuſte ni le moins cruel.

Abſurdité de leur conduite.

On lit avec plaiſir dans Rollin tout ce qui regarde un ſeul homme, tel que Socrate; mais on peut s'ennuyer de ſes longs détails ſur la fameuſe retraite des Dix-mille. C'eſt que la morale en action inſtruit toujours & intéreſſe, au-lieu que ces autres détails, faſtidieux par eux-mêmes, n'ont preſque aucune utilité. Chacun apprendroit l'hiſtoire, chacun en profiteroit, ſi on ne l'avoit pas ſurchargée de minuties, qui fatiguent même dans les gazettes. Qu'un militaire étudie dans Xénophon, ou dans Rollin, la retraite des Dix mille, quand il ſaura des choſes encore plus eſſentielles à ſon état. C'eſt aſſez pour nous d'avoir une idée de cet événement mémorable.

La morale eſt bien plus intéreſſante dans l'hiſtoire, que les détails d'expéditions.

Darius II (Nothus) étoit mort, & avoit laiſſé l'empire à ſon fils aîné, Artaxerxès Mnémon. Le jeune Cyrus, frère de celui-ci, commandoit dans l'Aſie-mineure. Par une faute inſigne, on lui laiſſa ce gouvernement, quoiqu'il eût manifeſté l'ambition qui le dévoroit. Réſolu de détrôner ſon frère, il engagea dans ſon parti les Spartiates, dont il s'étoit montré le protecteur, & qui, oubliant leurs vrais intérêts & ceux de la Grèce, ſe laiſsèrent ſéduire par de frivoles apparences. treize mille Grecs marchent avec Cyrus, ſans ſavoir où il les mène. Il augmente leur paye en chemin, parce qu'il les voit rebutés d'une ſi périlleuſe

Le jeune Cyrus veut détrôner ſon frère Artaxerxès Mnémon.

Avant J. C. 401.

Les Spartiates ſe joignent à lui.

entrepriſe. * On arrive près de Babylone. Le roi s'avance avec une armée innombrable. Cléarque, général lacédémonien, conſeille au jeune Cyrus de ne point expoſer ſa perſonne. *Quoi*, répond ce prince, *lorſque je cherche à me faire roi, tu veux que je me montre indigne de l'être !* Les deux frères s'acharnent l'un contre l'autre dans la bataille. Cyrus eſt tué. Cependant les Grecs, par leur courage & leur diſcipline, ſe montrent ſupérieurs à cette multitude d'ennemis. Ils déclarent qu'ils mourront plutôt que de rendre les armes. On traite d'abord avec eux ; on s'engage à les laiſſer libres, à faciliter même leur retour ; mais Cléarque eſt arrêté par trahiſon avec quatre principaux capitaines, & on les maſſacre. Cette atroce barbarie ne ſert qu'à rendre les Grecs inébranlables dans leur réſolution. Ils choiſiſſent d'autres généraux ; ils vont paſſer le tigre à ſa ſource ; en un mot, à travers une infinité d'obſtacles & de périls, ſans ceſſe attaqués,

Cyrus eſt tué dans le combat.

* Il leur promit un darique & demi par mois, c'eſt-à-dire, ſelon Rollin, quinze livres de notre monnoie. Mais les évaluations de Rollin ſont fort au-deſſous de la valeur numéraire d'aujourd'hui ; il ne met le talent qu'à mille écus, comme on faiſoit du temps de Louis XIV.

toujours

toujours vainqueurs, ils reviennent, au nombre de dix mille dans leur patrie, par l'Helleſpont, après avoir parcouru cinq à ſix cents lieues de pays. Retraite des Dix-mille.

Xénophon étoit un des généraux. L'hiſtoire qu'il nous a laiſſée de cette expédition, paroît néanmoins ſuſpecte à quelques égards. Il y peint le jeune Cyrus comme un prince accompli, ſans blâmer l'entrepriſe odieuſe que lui inſpira l'ambition. Ce prince l'avoit charmé par ſon eſprit & ſon mérite; mais un hiſtorien philoſophe pouvoit-il pallier ſes excès? La rebellion contre ſon roi, la haine contre ſon frère, la fureur d'uſurper le trône par une guerre civile, ſouilleront éternellement la mémoire de Cyrus, quelques éloges qu'on lui ait donnés. Dans la lettre qu'il écrivit aux Spartiates, pour leur demander des troupes, il s'élevoit fort au-deſſus de ſon rival, ſe vantant d'avoir le cœur plus royal, de ſavoir mieux la religion & la philoſophie, de pouvoir même (ce qui étoit, ſans doute, un grand mérite chez les Perſes,) boire plus de vin ſans en être incommodé. La lettre entière annonce peu de goût des bienſéances. Xénophon, trop prévenu en faveur du jeune Cyrus. Il envoie une lettre aux Spartiates, pour leur demander du ſecours.

L'hiſtorien Ctéſias, dont nous avons parlé quelquefois, étoit attaché à ce prince, & paſſa Ctéſias, médecin de Cyrus.

au ſervice de Mnémon, en qualité de médecin. Photius a conſervé des fragmens de ſes ouvrages. Diodore l'a ſouvent copié, & ne pouvoit choiſir un guide moins sûr.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

PRÉFACE, page v

PROGRAMME d'un cours d'Hiſtoire générale, publié en 1768, par les ordres de S. A. R. L'INFANT duc de Parme, &c. p. xiv

TABLE de Géographie ancienne, pour faciliter l'intelligence de cet ouvrage, pag. 1

INTRODUCTION, pag. 25

COMBIEN l'hiſtoire intéreſſe l'humanité. Elle fait connoître l'homme. Ses effets ſur l'eſprit & ſur le cœur. Deux règles de cette étude ; chercher le vrai, & ſe borner à l'utile. Erreurs ſans nombre mêlées à l'hiſtoire

ancienne. Source des erreurs & des menſonges dans l'hiſtoire. Il faut donc examiner & choiſir. Le ſcepticiſme auſſi peu raiſonnable qu'un excès de crédulité. Hérodote en eſt la preuve. Laiſſer aux ſavans les recherches d'érudition. N'apprendre que ce qu'il eſt poſſible & utile de retenir. Critique du plan d'étude de Langlet Dufreſnoy. Objets les plus dignes d'attention. Incertitude des ſyſtêmes chronologiques. Différence entre les trois textes de l'écriture-ſainte. La révélation doit faire des ſaints, & non des ſavans. Idée chimérique du P. Pétau. Nouveauté du monde, prouvée par toutes les hiſtoires, quoique les époques ſoient incertaines. La méthode de Boſſuet, pour les époques, eſt ſuſceptible de critique. S'il convient de mêler l'hiſtoire ſainte avec la profane. Plan de cet ouvrage.

HISTOIRE ANCIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES ſur les anciens peuples, 39

LES hommes, d'abord ſauvages, dans pluſieurs pays. Commencemens de la ſociété. Anthropophages. Les nations civiliſées par le mariage, l'agriculture & les arts. L'écriture inventée fort tard; preuve de l'incertitude des anciennes hiſtoires. Les Grecs amis des fables.

ÉGYPTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Ancienne hiſtoire d'Égypte, 43.

AVANTAGES de l'Égypte. Le Nil. Cauſes & effets des débordemens du Nil. Spectacle ſingulier de l'Égypte. Chronologie fabuleuſe des Égyptiens. Les dynaſties de Manéthon, rejetées par les uns, reçues par les autres. Combien le travail des ſavans eſt ſtérile ſur cet objet. L'ancienneté de l'Égypte, ſelon l'écriture. Iſis, Oſiris, Hermès, &c. déifiés pour leurs ſervices. Intervalle depuis Ménès. Bibliothèque d'Oſymandias. Lac Mœris, très-mal décrit par les anciens. Fables débitées ſur Séſoſtris. Ses conquêtes. Son retour & ſes ouvrages. Son orgueil barbare. Il ne fait travailler que les étrangers à ſes ouvrages. Conjecture frivole ſur Séſoſtris. Pſammétichus. L'hiſtoire d'Égypte s'éclairoit. Conte d'Hérodote ſur la langue la plus ancienne. Entrepriſes de Néchos. Amaſis célèbre. Solon & Pythagore en Égypte. Trait d'Amaſis pour ſe faire reſpecter. L'Égypte aſſervie par les Perſes.

CHAPITRE II.

GOUVERNEMENT & lois des Égyptiens, 54

NAISSANCE du gouvernement civil. Gouvernement monarchique, le plus ancien & le plus naturel. Progrès de la monarchie. Couronne héréditaire. Le roi d'Égypte ſoumis aux lois. Comment on l'avertiſſoit de ſes devoirs. Pouvoir de la religion. Coutume de juger les morts, même les rois. Préjugé qui rendoit cette coutume utile. Le royaume diviſé en départemens. Partage des terres. Part des ſoldats. Grande puiſſance des prêtres. Contradiction au ſujet des tributs. Grand tribunal ; manière d'adminiſtrer la juſtice. Lois d'Égypte. Mariage du frère avec la ſœur. Polygamie. Punition de l'adultère, de la lâcheté, du faux, &c. Peines contre l'homicide & le parricide. Éducation des enfans. Lois concernant les débiteurs. Loi contre l'oiſiveté & la mauvaiſe conduite. Abus des profeſſions héréditaires. L'émulation incompatible avec la ſéparation des claſſes. Si toute profeſſion étoit honorée. Loi favorable aux voleurs.

CHAPITRE III.

RELIGION & mœurs des Égyptiens, 66

UTILITÉ de la religion. La ſuperſtition l'altère & devient funeſte. L'idée de l'être ſuprême conſervée en Égypte, malgré la ſuperſtition. Idolâtrie égyptienne. Animaux-dieux. Excès de zèle pour ces animaux. Diviſions cauſées par le culte. Diverſes ſuperſtitions des Égyptiens. Pouvoir exceſſif des prêtres d'Égypte. Prêtre-roi. Politique de ces prêtres. Ils cachoient la vérité par intérêt. Épreuves des initiés. Mœurs des Égyptiens. Vanité nationale; haine des nouveautés. La nouveauté eſt ſouvent néceſſaire. Figure de mort apportée dans les repas.

CHAPITRE IV.

ARTS & ſciences des Égyptiens, 75

PREMIERS arts inventés en Égypte. La charrue. Le fer long-temps inconnu. Réflexions ſur la naiſſance des arts. Ils ſont nés du beſoin & de l'induſtrie. Faux ſyſtême de Poſidonius ſur l'invention du pain. Le haſard a contribué aux découvertes. On a long-temps ignoré l'uſage du feu. Les arts cultivés en Égypte de temps immémorial. Les pyramides. La ſuperſtition &

la politique ont fait conſtruire les pyramides. Les conſtructeurs déteſtés pour leurs vexations. Momies des Égyptiens. Préjugé ſur la ſépulture. Les Égyptiens manquoient de goût. Labyrinthe. Obéliſques. Thèbes. Induſtrie à tranſporter des pierres énormes. Sciences. Les ſciences liées aux arts. Néceſſité de l'aſtronomie. L'année lunaire & l'année ſolaire, trouvées par les Égyptiens. Juſqu'où s'étendoit leur aſtronomie. La ſuperſtition leur faiſoit abhorrer la mer. Géographie cultivée en Égypte. Leur médecine ſuperſtitieuſe. Ils n'oſoient diſſéquer les cadavres. Philoſophie. L'œuf, ſymbole du premier être. Invention de l'écriture. Hiéroglyphes. Caractères alphabétiques. On conjecture qu'ils viennent tous de la même ſource. Les Égyptiens ont été trop admirés. Un moderne les rabaiſſe trop.

CHINOIS.

91

PRODIGIEUSE antiquité que s'attribuent les Chinois. Combien leur ancienne hiſtoire eſt ſuſpecte. Leur première obſervation aſtronomique. Syſtême de M. de Guignes, qui fait des Chinois une colonie égyptienne. Reſſemblance des Chinois avec les Égyptiens. Témoignage d'Anſon ſur les Chinois. Il y a de bons principes à la Chine, mais mal obſervés. Cauſe de la ſtabilité antique du gouvernement chinois. Le philoſophe Confucius. Maximes de Confucius.

ASSYRIENS ET BABYLONIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les antiquités de ces peuples, 99

Les Assyriens & les Babyloniens confondus en un même état. Ctésias, auteur des fables sur l'Assyrie. Copié par Diodore. Indigne de créance. Récit de Ctésias & de Diodore sur Ninus. Sur Sémiramis & Babylone. Vide dans l'histoire d'Assyrie après Ninyas. Antiquités de Babylone, selon Bérose. Époque de Nabonassar. Observations astronomiques. L'empire assyrien, très-peu ancien, selon les Anglois. On perd du temps à vouloir éclaircir les antiquités & concilier les historiens.

CHAPITRE II.

Religion, sciences, mœurs des Babyloniens, 106

L'astronomie, très-ancienne chez les Chaldéens. Culte des astres établi dans cette contrée. Astrologie judiciaire. Progrès des Chaldéens dans l'astronomie.

La circonférence de la terre. Cadrans ſolaires. Obſervatoire. Coſmogonie des Chaldéens. Leurs fables étoient allégoriques. Ils exigeoient une ſoumiſſion aveugle de leurs diſciples. Le déluge dans Béroſe. Les arts, le luxe & la débauche, réunis. Loi honteuſe de la proſtitution. Motif de cette loi. Mœurs des Babyloniens. Fête de cinq jours. Coutume ſingulière pour le mariage des filles. Divorce. Punition de l'adultère. Syrie. Superſtitions ſyriennes.

PHÉNICIENS.

115

IDÉE des nations commerçantes. Néceſſité du commerce. Ses progrès. La navigation très-ancienne chez les Phéniciens. L'obſervation des aſtres les dirigeoit. Grande étendue de leur commerce. Leur voyage autour de l'Afrique, du temps de Néchos. Forme de leurs vaiſſeaux. Teinture des Phéniciens. Leurs ſciences. Les Phéniciens plus induſtrieux que les Égyptiens. Effets de l'avidité du gain. La pareſſe eſt pire. Sidon, Tyr. Fondation de Carthage. Superſtitions des Phéniciens. Culte d'Adonis. Les exemples de ſuperſtition utiles pour attacher à la vraie religion. Ouvrage de Sanchoniaton, le plus ancien après ceux de Moyſe. Sa coſmogonie. Opinions haſardées ſur cet auteur. Enfance du genre humain, ſelon Sanchoniaton.

HÉBREUX OU JUIFS.

124

COMMENCEMENT de la nation juive. Gouvernement théocratique, tout différent des autres. Obſcurité des Juifs parmi les anciennes nations. Leur caractère. Lois de la religion mêlées aux lois civiles. Sévérité des lois judaïques. Cérémonies légales, en grand nombre. Eaux de jalouſie. Année ſabbatique & jubilé. Villes de refuge. Partage des prêtres. Leur autorité. Ignorance des Juifs dans les ſciences. Ils cachoient leurs livres ſacrés. Origine de la poéſie. Si l'hébreu eſt la mère-langue. Circonciſion commune en Orient.

MÉDES ET PERSES.

CHAPITRE PREMIER.

LES Médes avant Cyrus, 131

ANCIENNES hiſtoires fabuleuſes avant Cyrus. Les Médes ſecouent le joug des Aſſyriens. Ils choiſiſſent Déjocès pour juge, enſuite pour roi. Son deſpotiſme.

Fables ſur Ecbatane, & ſur le mont Bagiſtan. Immutabilité des lois. Éducation des princes. Polygamie étrange.

CHAPITRE II.

L'EMPIRE des Perſes ; Cyrus & ſes premiers ſucceſſeurs, 135.

ANTIQUITÉ des Perſes. Époque de Cyrus. Rien n'eſt plus incertain que ſon hiſtoire. Cyropédie de Xénophon. On ne peut y ajouter foi. Principaux faits concernant Cyrus. Contradictions ſur la mort de Cyrus. Cyrus tout différent dans Xénophon & dans Hérodote. Créſus. Ce que l'on peut conjecturer du caractère de Cyrus. Conquête de l'Égypte. Cambyſe. La ſuperſtition des Egyptiens avança leur ruine. Expédition d'Éthiopie. Mariage inceſtueux de Cambyſe, approuvé par les juges. Cruauté de Cambyſe, & baſſeſſe d'un favori. Mort de Cambyſe. Darius I. Zopyre lui fait prendre Babylone. Tyrannie de Darius. Son expédition dangereuſe contre les Scythes.

CHAPITRE III.

GOUVERNEMENT, lois, coutumes & mœurs des Perſes, 145

LE deſpotiſme né en Aſie. Si ce gouvernement peut exiſter ſans limites. Idée du deſpotiſme perſan. Combien un bon roi eſt au-deſſus d'un deſpote. Bonne éducation des princes en Perſe. Cauſes qui rendoient cette éducation inutile. Édit infâme de Xerxès. Satrapes ; établiſſement des poſtes. Les provinces viſitées par le roi ou par des commiſſaires. Avis donné au roi tous les jours. Adminiſtration des finances. Nature des impôts. La population encouragée. L'agriculture honorée. Cruelle néceſſité de la guerre. Les Perſes, bons ſoldats du temps de Cyrus. Armés en tout temps. Préjugé & uſages pour la guerre. Juſtice. Trait de Cambyſe. Confrontation. On ne puniſſoit pas de mort pour un premier crime. Soin des mœurs. Éducation des enfans. Les vices punis. Droit des pères. Amour de la vérité chez les Perſes. Eunuques. Mariages inceſtueux. Flatterie qui les approuve. Servitude honteuſe des Perſes. Cauſes de la ruine de ce peuple. Cyrus les fit dégénérer.

CHAPITRE IV.

RELIGION des Perſes, 159

LES Perſes n'adoroient qu'un dieu. Ils ne vouloient ni temples ni ſtatues. Zoroaſtre. Doctrine des deux principes. Le ſadder, livre ſacré des Perſes. Préceptes pour les mages. Vie auſtère des mages. Leur autorité exceſſive. Leur ſcience myſtérieuſe. Comment les anciens prêtres acquirent trop de pouvoir. Morceau remarquable d'un ancien livre des Perſes, ſur les devoirs des rois. Remarques ſur cet écrit perſan.

INDIENS.

166

ANTIQUITÉ des Indiens. Diviſion des claſſes. Surveillans. Laboureurs. Inconvénient de cet uſage. Sciences & mœurs des Brachmanes. Ils mouroient volontairement. Doctrine de la métempſycoſe. Théologie des Brachmanes. Ce qu'enſeigne le védam. Brahma. Viſtnou. Ignorance des Indiens en aſtronomie, &c. Leur génie inventif. Les femmes ſe brûlent par ſuperſtition ſur le bûcher de leurs maris.

SCYTHES ET CELTES.

172

RÉFLEXIONS sur les Scythes & les Celtes. Barbarie extrême des Scythes. Nations celtiques.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES sur les anciens peuples d'Asie, 174

PEUPLES de l'Asie-mineure. Les Asiatiques devoient être subjugués. Ancienne simplicité de mœurs. Cette simplicité ne venoit pas de vertu. L'Europe supérieure à l'Asie.

HISTOIRE ANCIENNE.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE GRECQUE.

177

IDÉE générale de l'hiſtoire grecque. Fables de ce peuple.

PREMIERE ÉPOQUE.

Depuis les temps fabuleux, juſqu'à la guerre contre les Perſes.

CHAPITRE PREMIER.

DES temps fabuleux & héroïques, 179

LES premiers Grecs furent des ſauvages. Des étrangers s'établirent dans la Grèce. Obſtacles au progrès de la ſociété en Grèce. Fondation d'Athènes par Cécrops. Il établit l'aréopage. Danaüs & Cadmus introduiſent les arts dans la Grèce. Paſſion des Grecs pour les fables.

Ils

Ils s'opposèrent d'abord à l'agriculture. Ligue & conseil des Amphyctions. Temple de Delphes. Guerre de Thèbes. Expédition des Argonautes. Guerre de Troie. Prise de Troie, en 1209, selon les marbres d'Arundel. Malheurs qui suivent la prise de Troie. Les Héraclides. Colonies asiatiques. Lois de Minos en Crète.

CHAPITRE II.

BARBARIE des siècles héroïques ; superstitions, &c. 188

Les siècles héroïques furent barbares. Pouvoir des rois très-limité. Ils présidoient à la religion. Les Grecs ignoroient le droit des gens. Idée de ce droit. Ce qu'ils appeloient vertu. Férocité dans la guerre ; cruauté envers les vaincus. Ignorance de l'art militaire, prouvée par le siège de Troie. Quelle étoit la flotte des Grecs ? Point d'astronomie chez les anciens Grecs. Les sciences & les lettres ne purent être cultivées que fort tard. Homère dans l'Asie-mineure. Grossièreté des mœurs héroïques. Lois favorables à l'agriculture. Autres lois. Mystères d'Éleusis, très-vantés. Le secret inviolable des initiés paroît suspect. Les oracles, nés de l'imposture & de la superstition. La mythologie des Grecs est inexplicable. Théologie d'Homère & d'Hésiode, pleine d'absurdités populaires. Théologie sublime, fausse-

ment attribuée à Orphée. Les Grecs croyoient la vie future. Utilité des jeux de la Grèce. Abus qui en réſultèrent. Jeux olympiques. Olympiades.

CHAPITRE III.

GOUVERNEMENT, légiſlation & mœurs de Sparte, 201

RÉVOLUTION dans la Grèce. Établiſſement des républiques. État de Sparte avant Lycurgue. Lycurgue renonce à la couronne. Ses voyages & ſon retour. Il entreprend de tout réformer. Gouvernement mixte; les trois pouvoirs. Établiſſement des éphores, cent trente ans après Lycurgue. Lycurgue ſoutient les lois par les mœurs. Il bannit la pauvreté & les richeſſes. Tables publiques. Éducation des enfans pour la république. Autorité des anciens. Pourquoi on obligeoit les enfans à dérober leur nourriture. Comment on exerçoit la raiſon. Les femmes s'exerçoient comme les hommes. Abus contraires à la pudeur. Empire qu'avoient les femmes ſur les hommes. Loi pour les jeunes époux. Mépris du célibat. Oiſiveté fauſſement reprochée aux Spartiates. Philoſophie des Spartiates. Leur poéſie utile. Le plan de Lycurgue étoit admirable dans les circonſtances. Lois non écrites. *Xénélaſie*, ou excluſion des étrangers. Courage des Spartiates. Lycurgue veut prévenir leur ambition. Effet durable des lois de Lycurgue. Dureté quel-

quefois barbare des Spartiates. Ils faiſoient périr les enfans infirmes. Enfans cruellement traités. Mères trop inſenſibles. Cruauté envers les Hélotes. Droit des eſclaves. Les Spartiates dignes de grands éloges, malgré leurs défauts. Trait de Pédarète. Temple conſacré à la Crainte ; pourquoi ? Précaution de Lycurgue, pour faire obſerver ſes lois. Sa mort. Guerre contre les Meſſéniens. Le poëte Tyrtée, général. Belles paroles du roi Léon, ſur le meilleur gouvernement. Autres belles paroles de ce prince, ſur les jeux olympiques.

CHAPITRE IV.

RÉPUBLIQUE d'Athènes. — Lois de Solon. — Piſiſtrate, 220

GOUVERNEMENT d'Athènes, établi par Théſée. Codrus. Archontes. Dracon, légiſlateur. Extrême ſévérité de ſes lois. Diviſions entre les citoyens. Solon, nouveau légiſlateur. Il veut contenter tous les partis. Forme de la démocratie. Quatre claſſes de citoyens. Le petit peuple maître des délibérations, & juge des lois. Le ſénat trop nombreux & trop foible. Solon rétablit l'Aréopage, & augmente ſon autorité. Lois particulières ; ſur les dettes. Sur les accuſations, & les cas d'émeute. Sur les teſtamens. Contre l'oiſiveté, les mauvais fils & les mauvais pères. Sur les dots, les bonnes mœurs, les citoyens tués,

eſtropiés à la guerre, &c. Lois concernant les accuſateurs. Jugemens revus par l'aréopage. L'oſtraciſme. Lois ſomptuaires. Étrangers exclus du gouvernement. Penſées d'Anacharſis & de Solon ſur les lois. Dégoût de Solon. Ambition de Piſiſtrate. Il ſe rend maître de l'état. Fin de Solon. Piſiſtrate chaſſé & rétabli. Il ſe ſert de l'agriculture, pour empêcher les cabales. Il favoriſe les arts & les lettres. Enfans de Piſiſtrate. Le gouvernement populaire eſt rétabli. Sparte oppoſée à la liberté d'Athènes.

CHAPITRE V.

PARALLÈLE de Sparte & d'Athènes. — Progrès de l'eſprit humain. — Les ſept Sages, &c. 236

DIFFÉRENCE de Sparte & d'Athènes. Les occupations. La fortune. L'obéiſſance aux lois. Les mœurs, par rapport au gouvernement. Le caractère national. Les Athéniens traitoient humainement leurs eſclaves. Les lettres commencent à fleurir. Théâtre. Bibliothèque publique. Poëtes à la cour. Philoſophie, d'abord toute morale & politique. Converſation des anciens ſages. Aſtronomie; diviſion de l'année par Thalès & par Solon. Architecture; commerce. Corinthe.

SECONDE ÉPOQUE.

Depuis le commencement de la guerre contre les Perſes, juſqu'au gouvernement de Périclès.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENCEMENS de la guerre contre les Perſes. — Miltiade vainqueur à Marathon, 242

IDÉE générale de la guerre ſoutenue contre les Perſes. État des colonies aſiatiques. Occaſions de cette guerre. Athènes ſe déclare pour les Ioniens contre Darius. Darius veut aſſervir la Grèce. Athènes & Sparte unies contre lui. Les Perſes pénètrent dans l'Attique. Athènes ſollicite le ſecours des alliés. Armée athénienne ſous dix généraux. Miltiade propoſe le combat. Ariſtide lui cède le commandement. Bataille de Marathon. Fuite honteuſe des Perſes. La gloire, récompenſe des vainqueurs. Injuſtice d'Athènes envers Miltiade. Émulation qu'excite la gloire de Miltiade.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENS d'Ariſtide & de Thémiſtocle ; invaſion de Xerxès dans la Grèce, 251

ARISTIDE & Thémiſtocle. Différence de leur caractère & de leurs principes. Leur ſyſtême de politique, différent. Thémiſtocle rend Ariſtide ſuſpect. Oſtraciſme contre Ariſtide. Prévoyance de Thémiſtocle. Il s'attache à la marine. Entrepriſe de Xerxès contre la Grèce. Prodigieuſe armée de Xerxès. Hérodote peu croyable ſur les détails de cette expédition. Juſte ſujet de ſe défier des Grecs. Démarate, roi de Sparte, réfugié en Perſe. Ce qu'il dit à Xerxès ſur les Grecs. Sparte & Athènes ſe diſpoſent à la guerre. Thémiſtocle ſe fait élire général. Euribiade, général de la flotte. Sage conduite de Thémiſtocle. Combat des Thermopyles. Léonidas y périt avec ſes Spartiates. Les Grecs, aux jeux olympiques, malgré le danger. Athènes n'a plus de reſſources que dans ſa flotte. Thémiſtocle fait abandonner la ville. Xerxès, maître d'Athènes.

CHAPITRE III.

BATAILLES de Salamine, de Platée & de Mycale ; les Perſes chaſſés pour toujours de la Grèce, 262

DISPUTE de Thémiſtocle & d'Euribiade. Préſomption de Xerxès. Thémiſtocle l'attire dans le piège. Ariſtide & Thémiſtocle, réunis pour défendre la patrie. Bataille de Salamine. Artémiſe. Xerxès s'enfuit en Aſie. Mardonius veut ſéduire les Athéniens. Réponſe d'Ariſtide. Sentimens des Athéniens à l'égard des Perſes. Les Spartiates envoient une armée. Bataille de Platée. Modération de Pauſanias après la victoire. Les Spartiates & les Athéniens ſe diſputent le prix de la valeur. Récompenſe de Thémiſtocle. Amour de la gloire. Cauſes du ſuccès des Grecs dans cette guerre. Xerxès vaincu auſſi en Aſie. Il fit brûler les temples.

CHAPITRE IV.

RÉTABLISSEMENT d'Athènes, malgré la jalouſie de Sparte. — Adminiſtration d'Ariſtide, 271

COMMENCEMENS de diviſion entre Sparte & Athènes. Sparte s'oppoſe au deſſein de rebâtir Athènes. Thémiſtocle trompe les Spartiates, & leur parle enſuite avec fermeté. Projet injuſte de Thémiſtocle pour augmenter le pouvoir d'Athènes. Ce projet rejeté comme injuſte. Il n'auroit produit que du mal. Thémiſtocle empêche d'affoiblir la confédération des Grecs. Décret populaire d'Ariſtide. Pauſanias corrompu depuis la victoire de Platée. Le commandement eſt déféré aux Athéniens. Sparte rappelle & punit Pauſanias. Thémiſtocle eſt banni par l'oſtraciſme, & accuſé enſuite comme complice de Pauſanias. Ariſtide eſt chargé des finances de la Grèce. Admirable déſintéreſſement d'Ariſtide. Sa mort dans ſa pauvreté. Il s'étoit formé auprès d'un grand homme.

CHAPITRE V.

CIMON augmente la gloire d'Athènes. — Guerre entre les deux républiques, 281

CIMON, digne ſucceſſeur d'Ariſtide. Sa politique. Ses ſuccès contre les Perſes. Thémiſtocle réfugié auprès d'Artaxerxès. On doit le blâmer, même en l'admirant. Les Égyptiens révoltés contre les Perſes, & vaincus. Malheurs de Sparte. Cimon détermine les Athéniens à la ſecourir. Guerre entre les deux républiques. Injuſte banniſſement de Cimon. Cimon rappelé. Il finit la guerre civile, & occupe les Athéniens contre les Perſes. Traité d'Artaxerxès avec les Grecs. Fin de la guerre médique. Mort de Cimon; ſa vertu dans les richeſſes.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Depuis le gouvernement de Périclès, juſqu'au règne de Philippe de Macédoine.

CHAPITRE PREMIER.

GOUVERNEMENT de Périclès, juſqu'à la guerre du Péloponnèſe, 288

CARACTÈRE de Périclès. Son éloquence perfectionnée par la philoſophie. Sa politique pour parvenir au gouvernement. Il ſe montre rarement dans les aſſemblées. Il corrompt les Athéniens par des profuſions pernicieuſes. Il affoiblit l'aréopage. Il orne Athènes de ſuperbes édifices. Plaintes des alliés ſur la diſſipation du tréſor. Périclès inexcuſable en ce point. Son déſintéreſſement vanté par Plutarque. Il offre de payer à ſes frais les ouvrages publics ; à quelle condition ? Périclès, maître de la république. Il établit des colonies ; ſa flotte. On accuſe ſes amis pour le perdre. Procès de Phidias, d'Aſpaſie & d'Anaxagore. Décret abſurde contre les philoſophes. Périclès accuſé lui-même. On lui ordonne de rendre ſes comptes. Il ſe délivre de ce ſoin

par la guerre du Péloponnèſe. Si les ſoupçons contre lui ſont légitimes. Griefs des alliés contre Athènes. L'affaire eſt agitée à Sparte. Périclès décide les Athéniens à la guerre. Son plan.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENS de la guerre du Péloponnèſe. — Alcibiade. — Les Athéniens vaincus en Sicile, 301

FORCES des deux partis. Les Athéniens abandonnent leurs terres. Éclipſe expliquée par Périclès. On le charge de l'oraiſon funèbre des morts. La guerre continue malgré la peſte. Périclès conſidéré comme l'auteur des maux publics. Il eſt condamné & rétabli. Mort de Périclès. Plaintes d'Anaxagore ſur ſon compte. Acharnement entre les deux républiques. La guerre ſe fait avec barbarie de part & d'autre. Cléon gouverne Athènes. Cruauté des Spartiates envers les Hélotes. Trève inutile après dix ans de guerre. Apparence de concorde, mais la haine reſte dans les cœurs. Alcibiade veut renouveler la guerre par ambition. Son adreſſe pour tromper le peuple. Il fait rompre le traité. Hyperbolus banni. Fin de l'oſtraciſme. Projet d'Alcibiade ſur la Sicile, adopté malgré les remontrances de Nicias. Idée générale du gouvernement de la Sicile. Gélon, Hiéron,

Thraſybule, anciens rois de Sicile. Pétaliſme, fort mauvaiſe imitation de l'oſtraciſme d'Athènes. Alcibiade accuſé d'impiété avant ſon départ. Il eſt rappelé de Sicile pour ſubir le jugement. Il ſe réfugie à Sparte, & ſe déclare l'ennemi d'Athènes. Bon mot de la prêtreſſe Théano. Nicias ſe comporte mal au ſiège de Syracuſe. Les Spartiates font lever le ſiège. Les Athéniens ſont défaits devant Syracuſe.

CHAPITRE III.

SUITE de la guerre du Péloponnèſe. — Priſe d'Athènes par Lyſandre, 316

CONSTERNATION d'Athènes. La lenteur des Spartiates lui laiſſe le temps de ſe reconnoître. Ingratitude de Sparte envers Alcibiade. Révolutions en Perſe. Il paſſe chez Tiſſapherne, & le porte à entretenir la diviſion entre les Grecs. Diſſenſions à Athènes. Nouveau genre de gouvernement. Alcibiade eſt rappelé, & ſert ſa patrie. On le fait abſoudre par les prêtres. Il devient l'idole d'Athènes. Les Athéniens s'obſtinent à la guerre. Lyſandre les bat; ils dépoſent Alcibiade. Callicratidas, ſucceſſeur de Lyſandre, vaincu par ſa faute au combat des Arginuſes. Athènes condamne ſes généraux après leur victoire, parce que les morts n'ont pu

s'enterrer. Les Athéniens défaits par Lyſandre à Ægos-Potamos. Cruauté envers les vaincus. Siège d'Athènes. Elle ſe ſoumet à des conditions honteuſes.

CHAPITRE IV.

SPARTE corrompue par Lyſandre. — Thraſybule délivre Athènes de la tyrannie. — Procès de Socrate. — Retraite des Dix-mille, 326

AMBITION de Lyſandre. Il introduit les richeſſes à Sparte. Ce mal étoit devenu comme néceſſaire, parce que les Spartiates n'étoient plus les mêmes. Mot célèbre de Pauſanias. Athènes opprimée par trente tyrans. Théramène exécuté. Perfidie des Spartiates à l'égard d'Alcibiade. Sa mort. Thraſybule délivre Athènes de la tyrannie. Acte d'amniſtie après la mort des tyrans. Socrate, le plus reſpectable des philoſophes. Il ſe livre au goût de l'étude & à l'amour de la vérité. Les ſophiſtes & les hypocrites conjurent ſa perte. Ariſtophane le joue ſur le théâtre. Mélitus l'accuſe. Il ſubit le jugement avec courage. On le condamne à la mort. Il refuſe de s'échapper de priſon, & meurt en ſage. Repentir des Athéniens. Abſurdité de leur conduite. La morale eſt bien plus intéreſſante dans l'hiſtoire, que les détails d'expéditions. Le jeune Cyrus veut détrôner ſon frère Artaxerxès Mnémon. Les Spartiates ſe

joignent à lui. Cyrus eſt tué dans le combat. Retraite des Dix-mille. Xénophon, trop prévenu en faveur du jeune Cyrus. Il envoie une lettre aux Spartiates, pour leur demander du ſecours. Ctéſias, médecin de Cyrus.

Fin de la Table des Matières du premier Volume.

Digitized by Google